LE

POÈME DE MYRZA.

Durant les quatre ou cinq siècles au milieu desquels est jeté le grand évènement de la vie du Christ, l'intelligence humaine fut en proie aux douleurs et aux déchiremens de l'enfantement. Les hommes supérieurs de la civilisation, sentant la nécessité d'un renouvellement total dans les idées et dans la conduite des nations, furent éclairés de ces lueurs divines dont Jésus fut le centre et le foyer. Les sectes se formèrent autour de sa courte et sublime apparition, comme des rayons plus ou moins chauds de son astre. Il y eut des caraïtes, des saducéens et des esséniens, des manichéens et des gnostiques, des épicuriens, des stoïciens et des cyniques, des philosophes et des prophètes, des devins et des astrologues, des solitaires et des martyrs; les uns partant du spiritualisme de Jésus, comme Orygène et Manès; les autres essayant d'y aller, sur les pas de Platon et de Pythagore; tous escortant l'Evangile, soit devant, soit derrière, et travaillant par leur dévouement ou leur résistance à consolider son triomphe.

Dans cette confusion de croyances, dans ce conflit de rêves, de

travaux fiévreux de la pensée, de divinations maladives et de vertiges sublimes, une nouvelle forme fut donnée à certains esprits, une forme agréable, élastique, qui seule convenait aux esprits éclairés et aux caractères faciles : cette disposition de l'esprit humain qui domine dans tous les temps de dépravation, et chez toutes les nations très civilisées, nous l'appellerons, pour nous servir d'une expression moderne, *éclectisme*, quoique cette dénomination n'ait pas eu dans tous temps le même sens; nous nous en tenons à celui qu'elle implique aujourd'hui, pour qualifier la situation morale des hommes qui n'appartenaient à aucune religion, au temps dont il est question ici.

Parmi ces éclectiques, on vit des hommes d'un caractère et d'un esprit tout opposés, des hommes graves et des hommes frivoles, des savans et des femmes; car cette doctrine, qui consistait dans l'absence de toute règle, accueillit toute sorte de pédantisme et toute sorte de poésie. Les rhéteurs s'y remplissaient l'estomac d'argumens, et les poètes s'y gonflaient le cerveau de métaphores. L'Inde et la Chaldée, Homère et Moïse, tout était bon à ces esprits avides et curieux de nouveautés, indifférens en face des solutions : heureux caractères qui, Dieu merci, fleurirent toujours ici-bas au milieu de nos lourdes polémiques. Grands diseurs de sentences, sincères admirateurs de la vertu et de la foi, le tout par amour du beau et par estime de la sagesse, vrais épicuriens dans la pratique de la vie, prophètes élégans et joyeux, bardes demi-bibliques et demi-païens, inteligences saisissantes, fines, éclairées, pleines de crédulités poétiques et de scepticisme modeste; en un mot, ce que sont aujourd'hui nos véritables artistes.

Le petit poème qu'on va lire fut récité, en vers hébraïques, sous un portique de Césarée, par une femme nommée Myrza, laquelle était une des prophétesses de ce temps-là, espèce mixte entre la bohémienne et la sibylle, poète en jupons comme il en existe encore, mais d'un caractère hardi et tranché qui s'est perdu dans le monde, aventurière sans patrie, sans famille et sans dieux, grande liseuse de romans et de psaumes, initiée successivement par ses amans et ses confesseurs aux diverses religions qui s'arrachaient lambeau par lambeau l'empire de l'esprit humain. Cette femme était belle, quoique n'appartenant plus à la première jeu-



nesse; elle jouait habilement le luth et la cythare, et, changeant de rhythme, de croyance et de langage selon les pays qu'elle parcourait, elle traversait les querelles philosophiques et religieuses de son siècle, semant partout quelques fleurs de poésie, et laissant sur ses traces un étrange et vague parfum d'amour, de sainteté et de folie; bonne personne du reste, que les princes faisaient asseoir par curiosité à leur table, et que le peuple écoutait avec admiration sur la place publique. Voici son poème tel que, de traduction en traduction, il a pu arriver jusqu'à nous. Nous osons parfaitement le livrer aux savans, aux poètes et aux chrétiens de ce temps-ci, sachant le bon marché que notre siècle panthéiste fait de toutes choses, et la complaisance que son ennui lui inspire pour toutes sortes de rêves.

II.

En ce temps-là, long-temps avant le commencement des jours que les hommes ont essayé de compter, Dieu appela devant lui quatre Esprits, qui parcouraient d'un vol capricieux les plaines de l'espace : Allez, leur dit-il, prenez-vous par la main, marchez ensemble, et travaillez de concert.

Ils obéirent, et, ne se quittant plus, présidèrent chacun à une des œuvres de Dieu; et un nouvel astre parut dans l'éther : cet astre est la terre que nous habitons aujourd'hui, et ces quatre Esprits sont les élémens qui la composent.

Mais deux de ces Esprits, se sentant plus puissans, firent la guerre aux deux autres.

L'eau et le feu ravagèrent la terre, et l'air fut tantôt infecté des vapeurs humides des marais, et tantôt embrasé des feux d'un soleil dévorant.

Et pendant un nombre de siècles que l'homme ne sait pas, mais qui sont dans l'éternité de Dieu moins qu'une heure dans la vie de l'homme, notre globe bondit dans l'immensité, comme une cavale sauvage, sans guide et sans frein; sa course ne fut réglée que par

le caprice des Esprits à qui Dieu l'avait abandonné : tantôt emporté d'un essor fougueux, il s'approcha du soleil jusqu'à s'y brûler ; tantôt il s'endormit languissant et morne, loin des rayons vivifians que chaque printemps nous ramène. Il y eut des jours d'une année et des nuits d'un siècle. Le globe n'ayant pas encore arrêté sa forme, les froides régions qu'habitent le Calédonien et le Scandinave furent calcinées par des étés brûlans. Les contrées où la chaleur bronze les hommes, se couvrirent de glaciers incommensurables. L'Esprit du feu descendit dans le sein de la terre ; on eût dit qu'un démon enfonçait ses ongles et ses dents dans les entrailles du globe : des rugissemens sourds s'échappaient des rochers ébranlés, et la terre s'agitait comme une femme dans les convulsions de l'enfantement. Quelquefois le monstre, en se retournant dans le ventre de sa mère, sapait les fondemens d'une montagne, et creusait sous les vallées des voûtes sans appui. La montagne et la vallée disparaissaient ensemble, et des lacs de bitume s'étendaient en bouillonnant sur les débris amoncelés ; une fumée âcre et fétide empoisonnait l'atmosphère ; les plantes se desséchaient, et l'eau, appelée par le feu, ravageait à son tour le flanc déchiré de sa sœur.

Enfin le feu s'ouvrit un passage à travers le roc et l'argile, et se répandit au dehors comme un fleuve debordé. La mer, brisant ses digues de la veille, fit chaque jour de nouvelles invasions, et chaque jour déserta ses nouveaux rivages comme un lit trop étroit. On voyait, dans l'espace d'une nuit, s'élever des montagnes de fange ou de cendre, que le soleil et le vent façonnaient à leur gré ; des ravins se creusaient tels que la vie d'un homme voyageant le jour et la nuit n'eût pas suffi pour en trouver le fond ; des météores gigantesques erraient sur les eaux comme des soleils détachés de la voûte céleste, et les vagues de l'océan roulaient sur les sommets que les nuages enveloppent aujourd'hui, bien loin au-dessus de la demeure des hommes.

Dans cette lutte, la terre et l'eau, jalouses l'une de l'autre, se mirent à créer des plantes et des animaux qui à leur tour se firent la guerre entre eux ; des lianes immenses essayèrent d'arrêter le cours des fleuves, mais les fleuves enfantèrent des polypes monstrueux, qui saisirent les lianes dans leurs bras vivans, et leur



étreinte fut telle, que des myriades de races d'animaux s'y arrêtèrent et y périrent; et de tous ces débris se forma le sol que nous foulons aujourd'hui, et sous lequel a disparu l'ancien monde.

Cependant à toutes ces existences d'un jour succédaient d'autres existences; les races se perdaient et se renouvelaient; la matière inépuisable se reproduisait sous mille formes. Du sein des mers sortaient les baleines semblables à des îles, et les léviathans hideux rampant sur le sable avec des crocodiles de vingt brasses; nul ne sait le nombre et la forme des espèces tombées en poussière; l'imagination de l'homme ne saurait les reconstruire; si elle le pouvait, l'homme mourrait d'épouvante à la seule idée de les voir. L'abeille fut peut-être la sœur de l'éléphant, peut-être une race d'insectes, aujourd'hui perdue, détruisit celle du mammouth, que l'homme appelle le colosse de la création. Dans ces marécages qui couvraient des continens entiers, il dut naître des serpens qui, en se déroulant, faisaient le tour du globe, et les aigles de ces montagnes, infranchissables pour nos gazelles abâtardies, enlevaient dans leurs serres des rhinocéros de cent coudées. En même temps que les dragons ailés arrivaient des nuages de l'orient, les licornes indomptables descendaient de l'occident, et quand une troisième race de monstres, poussée par le vent du sud, avait dévoré les deux autres, elle périssait gorgée de nourriture, et l'odeur de la corruption appelait l'hyène du nord, des vautours plus grands que l'hyène, et des fourmis plus grandes que les vautours; et sur ces montagnes de cadavres, parmi ces lacs de sang livide, au milieu de ces bêtes immondes, dévorées ou dévorantes, des arbres sans nom élevaient jusqu'aux nues la profusion de leurs rameaux splendides, et des roses plus belles et plus grandes que les filles des hommes ne le furent jamais, exhalaient des parfums dont s'enivraient les esprits de la terre, couverts de robes diaprées, aujourd'hui réduits à la taille du papillon, et aux trois grains d'or de l'étamine de nos fleurs.

Ces volcans, ces déluges, ces cataclysmes, cet ouvrage informe du temps et de la matière, les saintes Ecritures l'appellent l'âge du chaos. Or, tandis que les quatre Esprits se livraient la guerre, il arriva qu'ils passèrent près du char de Dieu, et frappés de terreur, ils s'arrêtèrent. Dieu les appela, et leur dit : Qu'avez-vous fait?

Pourquoi ce monde que je vous ai confié marche-t-il comme s'il était ivre? Avez-vous bu la coupe de l'orgueil? Prétendez-vous faire les œuvres de l'Eternel? Un esprit plus puissant que vous va se lever à ma voix; il vous enchaînera, et vous forcera de vivre en paix.

L'Eternel passa; et quand les quatre Esprits virent s'effacer dans l'espace le cercle de feu que traçaient les roues de son char, ils reprirent courage, et, se regardant, ils se dirent : Pourquoi ne résisterions-nous pas à l'Eternel? Ne sommes-nous pas éternels, nous aussi? Il nous a créés, mais il ne peut nous détruire, car il nous a dit : Vous n'aurez pas de fin. L'Eternel ne peut reprendre sa parole. Il nous a donné ce monde. Mais c'est nous qui l'avons couvert de plantes et d'animaux. Nous aussi, nous sommes créateurs. Unissons-nous, armons nos volcans en guerre. Que l'océan gronde, que la lave bouillonne, que la foudre sillonne les airs, et vienne l'Eternel pour nous donner des lois!

En parlant ainsi, ils cessèrent de se haïr; et, abaissant leur vol sur les montagnes les plus élevées de la terre : Nous allons, dirent-ils, entasser ces monts les uns sur les autres, et nous atteindrons ainsi à la demeure de Dieu. Nous le renverserons, et nous régnerons sur tous les mondes.

Mais comme ils commençaient leur travail insensé, un ange envoyé par le Seigneur versa sur eux la coupe du mépris, et, saisis de torpeur, ils s'endormirent comme des hommes pris de vin.

Et quand ils se réveillèrent, ils virent sur la mousse un être inconnu, plus beau qu'eux, quoique délicat et frêle. Sa tête n'était pas flamboyante, et son corps n'était pas couvert d'une armure d'écailles de serpent; le ver à soie semblait avoir filé l'or de sa chevelure, et sa peau était lisse et blanche comme le tissu des lis.

Les Esprits étonnés l'entourèrent pour le contempler, s'émerveillant de sa beauté, et se demandant l'un à l'autre si c'était là un esprit ou un corps. Cependant cette créature dormait paisiblement sur la mousse, et les fleurs se penchaient sur elle comme pour l'admirer; les oiseaux et les insectes voltigeaient autour d'elle, n'osant becqueter ses lèvres de pourpre, et formant un rideau d'ailes doucement agitées entre son visage et le soleil du matin, qui

semblait jaloux aussi de le regarder. Alors l'Esprit des eaux : — Quel est celui-ci? et qui de nous l'a produit à l'insu des autres? Si c'est de la terre qu'il est sorti, d'où vient que les vapeurs de mes rives n'en savent rien? et où est le feu qui l'a fécondé? Est-ce une plante, pour qu'il soit sans plumes et sans fourrure, et sans écaille? Et si c'est une plante, d'où vient que je n'ai point arrosé son germe, d'où vient que l'air n'a pas aidé sa tige à s'élever, et son calice à se colorer? Si c'est une créature, où est son créateur? Si c'est un esprit, de quel droit vient-il s'établir dans notre empire? et comment souffrons-nous qu'il s'y repose? Enchaînons-le, et que la bouche des volcans se referme derrière lui, car il faut qu'il aille au fond de la terre, et qu'il n'en sorte plus.

L'Esprit de la terre répondit : Ceci est un corps, car le sommeil l'engourdit et le gouverne comme les animaux ; ce n'est pas une plante, car il respire et semble destiné au mouvement comme l'oiseau ou le quadrupède : cependant il n'a point d'ailes, et ne saurait voler; il n'a pas les défenses du sanglier, ni les ongles du tigre pour combattre, ni même l'écaille de la tortue pour s'abriter. C'est un animal faible que le moindre de nos animaux pourrait empêcher de se reproduire et d'exister. Et puisque aucun de nous ne l'a créé, il faut que ce soit l'Eternel qui, par dérision, l'ait fait éclore, afin de nous surprendre et de nous effrayer ; mais il suffira du froid pour lui donner la mort.

— Ne nous en inquiétons point, dirent les autres, il est en notre pouvoir, éveillons-le, et voyons comme il marche, et comme il se nourrit. Puisqu'il n'a ni ailes, ni nageoires, ni arme d'aucune espèce, pour s'ouvrir un chemin et se construire une demeure, il ne saurait vivre dans aucun élément.

Et les quatre Esprits de révolte se mirent à railler et à mépriser l'œuvre du Dieu tout-puissant.

Alors cet être nouveau s'éveilla, et à leur grande surprise, il ne se mit ni à fuir, ni à ramper comme les serpens, ni à marcher comme les quadrupèdes; il se dressa sur ses pieds, et sa tête se trouvant tournée vers le ciel, il éleva son regard, et les Esprits de révolte virent, dans sa prunelle, étinceler un feu divin. Quel, est dirent-ils, celui-ci, qui ne rampe, ni ne vole, et qui a un rayon du soleil dans les yeux? Va-t-il monter vers le ciel comme une fumée?

et d'où vient qu'avec un corps si chétif, il est plus beau que le plus beau des anges du ciel? — Alors ils furent saisis de crainte, et l'interrogèrent en tremblant.

Mais cette créature ne les entendit pas; on eût dit que ses yeux ne pouvaient distinguer leur forme, car elle ne leur donna aucun signe d'attention, et ne répondit rien à leurs questions.

Ils se réjouirent donc de nouveau, en disant : Cette bête n'a ni le sens de l'ouïe, ni le sens de la vue; elle ne saurait faire entendre aucun cri, elle est plus stupide que les autres bêtes. Celles-ci ne nous comprennent pas et ne nous voient pas non plus; mais l'instinct les avertit de notre présence, et un tressaillement secret s'empare du plus petit oiseau, lorsque le volcan gronde, ou lorsque l'orage s'approche; l'ours et le chien s'enfuient en hurlant, le dauphin s'éloigne des rivages, et le dragon se réfugie sur les arbres les plus élevés des forêts; mais cette bête n'a pas de sens, et les polypes seuls suffiront pour la dévorer.

Alors la créature inconnue éleva la voix, une voix plus douce que celle des oiseaux les plus mélodieux, et elle chanta un cantique d'action de graces au Seigneur, dans une langue que les Esprits de révolte ne comprirent pas.

Et leur colère fut grande, car ils se crurent insultés par cette langue mystérieuse. et ces accens d'amour et de ferveur remplirent leur sein de haine et de rage. Ils voulurent saisir leur ennemi; mais l'ennemi, ne daignant pas les voir, se prosterna devant l'Éternel, puis se releva avec un front rempli d'allégresse, et se mit à descendre vers la vallée, sans cesser d'être debout et posant ses pieds sur le bord des abîmes avec autant d'adresse et de tranquillité que l'antilope ou le renard. Comme les pierres et les épines offensaient sa peau, il cueillit des herbes et des feuilles, et se fit une chaussure avec tant de promptitude et d'industrie, que les Esprits de révolte prirent plaisir à le regarder.

Cependant, à mesure que la créature de Dieu marchait, la terre semblait devenir plus riante, et la nature se parait de mille graces nouvelles. Les plantes exhalaient de plus doux parfums, et la créature, comme saisie d'un amour universel, se courbait, respirait les fleurs, se penchait sur les cailloux transparens, souriait aux oiseaux, aux arbres, au vent du matin. Et le vent caressait

mollement sa poitrine ; les oiseaux la suivaient avec des chants de joie ; les papillons venaient se poser sur les fleurs qu'elle leur présentait ; les arbres se courbaient vers elle et lui offraient leurs fruits à l'envi l'un de l'autre. Elle mangeait les fruits, et loin de dévorer avidement comme les bêtes, semblait savourer avec délices les sucs parfumés de l'orange et de la grenade. Une biche, suivie de son faon, vint à elle, et lui offrit son lait qu'elle recueillit dans une conque de nacre, qu'elle porta joyeusement à ses lèvres en caressant la biche ; puis elle présenta la coquille au faon, qui but après elle, et qui la suivit, ainsi que sa mère.

Les Esprits suivaient en silence, et ne concevaient rien à ce qu'ils voyaient ; enfin ils se réveillèrent de leur stupeur et dirent : C'est assez nous laisser insulter par une œuvre de ténèbres et d'ignorance ; ce vain fantôme d'ange a un corps et se repaît comme les bêtes ; il doit être, comme elles, sujet à la mort et à la pourriture. Si la biche et son faon, si l'oiseau et l'insecte, si l'arbre et son fruit, si l'herbe et la brise se soumettent à lui, voici venir le léopard et la panthère qui vont le déchirer.

Mais le léopard passa sans toucher à la créature de Dieu, et la panthère, l'ayant regardée un instant avec méfiance, vint offrir son dos souple et doux à la main caressante de son nouveau maître.

— Voici le serpent qui va le couvrir de morsures empoisonnées, dirent les Esprits de haine. Le serpent dormait sur le sable. La créature divine l'appela dans cette langue inconnue qu'elle avait parlée à l'Éternel, et le serpent, déroulant ses anneaux, vint mettre sa tête humiliée sous le pied du maître, qui se détourna sans lui faire ni mal ni injure. L'éléphant s'approchant, les Esprits espérèrent qu'il les débarrasserait de l'étranger ; mais l'éléphant, ayant pris des fruits dans sa main, le suivit, obéissant à sa parole, et cueillant à son tour les fruits et les fleurs sur les branches les plus élevées pour les lui offrir avec sa trompe. Le chameau arriva, et, pliant les genoux, offrit son dos à l'étranger, et le porta dans la vallée. Alors les Esprits, transportés de colère, s'assemblèrent sur une cime élevée ; ils réunirent leurs efforts pour créer un monstre qui surpassât en laideur, en force et en cruauté les monstres les plus hideux qu'eût produits la terre. Mais comme le Seigneur, qui jusqu'alors avait habité avec eux, s'était retiré, ils ne purent rien

créer d'abord. Enfin, après beaucoup de conjurations adressées aux élémens qu'ils croyaient gouverner, ils firent sortir de terre un dragon redoutable, et le forcèrent avec des menaces de marcher contre la créature de Dieu. Mais celle-ci, le voyant venir, monta sur le cheval, appela l'hippopotame, le taureau, et tous les animaux forts de la terre et de la mer, et les oiseaux forts du ciel, et tous se rangèrent autour d'elle comme une armée. Le cheval bondit d'orgueil sous son maître, et le porta comme un roi à la rencontre de l'ennemi. Alors le dragon épouvanté revint vers ceux qui l'avaient envoyé, et leur dit : — Vous voyez ce qui arrive; toutes les créatures se rangent sous sa loi, celui-ci est le roi de la terre, et l'esprit de Dieu est en lui. — Et le dragon étendant ses ailes, l'esprit de ténèbres qui était en lui s'envola, et sa dépouille restant par terre, l'étranger la ramassa, la regarda, et s'en fit un vêtement pour traverser les régions froides.

Car elle continua sa course vers le nord, et parcourut le monde entier, se construisant partout des chariots avec les arbres des forêts et les métaux de la terre; mangeant de tous les fruits; se faisant aimer et servir par toutes les créatures; traversant les fleuves à la nage, ou sur des nacelles que son adresse improvisait; s'habituant à tous les climats; prenant son sommeil à l'ombre des forêts, à l'abri dans les grottes, ou dans des tentes de feuillage qu'elle dressait au coucher du soleil; sachant tirer le feu d'un caillou ou d'une branche sèche, et partout louant l'Éternel, chantant ses bienfaits, et implorant son appui.

Quand cet être singulier eut fait le tour de la terre et s'y fut installé comme dans son domaine, les Esprits de révolte, enchaînés jusque-là par la curiosité, résolurent de détruire ce qu'ils croyaient être leur ouvrage, et de bouleverser le globe, afin d'anéantir leur ennemi avec lui. — Ouvre une crevasse sous ses pieds, dirent-ils à la terre, et dévore-le dans la gueule béante de tes abîmes. — Mais la terre refusa d'obéir, et répondit : Celui-ci est l'envoyé de Dieu, le roi de la création. Ils dirent aux volcans de l'envelopper d'un lac de feu et de faire pleuvoir sur lui des pierres embrasées; mais le volcan refusa, et répondit comme la terre. La mer refusa d'inonder, et l'air de laisser passer la foudre. Alors les Esprits virent qu'ils n'avaient plus de pouvoir, et feignant de se soumettre à l'envoyé

de Dieu, ils s'offrirent au Seigneur pour être les ministres de son favori. Mais Dieu, connaissant leur dessein, répondit : La mer ne sortira plus de ses bornes, la terre ne quittera plus la voie que je lui ai tracée dans l'espace, le soleil ne s'éteindra plus, l'air ne sera plus infecté de miasmes fétides; vous serez enchaînés à jamais, et vous obéirez en esclaves, non pas à mon envoyé, mais à l'ordre que je vous assigne, et qui est ma parole, la loi éternelle de l'univers. Quant à celui-ci, que vous ne connaissez pas, c'est mon œuvre, et je l'ai faite en souriant pour vous railler et vous montrer que par vous-mêmes vous ne pouvez rien. Je lui ai donné les besoins des animaux, un corps frêle, sans défense et sans vêtement; je l'ai mise nue sur la terre. Et vous voyez qu'en un jour elle a eu des chaussures, des vêtemens, des esclaves, de quoi pourvoir à tous ses besoins et régner sur la force, sans posséder la force. Vous n'avez pas compris où était sa puissance, et voyant qu'elle n'avait les avantages naturels d'aucun animal, vous vous êtes demandé comment elle savait gouverner l'instinct de tous les animaux et leur commander. C'est que j'ai mis en elle une étincelle de mon esprit, et qu'elle est à la fois corps et intelligence, matière et lumière. Allez, et que le monde soit son héritage. Elle ne vous commandera pas, car elle pourrait, comme vous, s'enivrer d'orgueil et succomber à son tour. Allez, et sachez le nom du plus beau de mes anges : c'est l'homme.

III.

La terre devint donc l'apanage de l'homme : il n'avait ni ailes d'or, ni auréole de lumière; il ne pouvait contempler les splendeurs du tabernacle de Jéhovah; mais la part d'intelligence qu'il avait reçue était si grande, qu'il savait toutes les merveilles de l'univers sans les avoir jamais vues, et qu'il aimait Dieu et le servait mieux que les séraphins brûlans qui environnent son trône. Son ame voyait ce que les yeux de son corps ne pouvaient apercevoir. Il devinait par

la réflexion les plus profonds mystères de la nature, et sa pensée était plus rapide que l'éclair.

Ce que voyant, les Esprits jaloux se disaient entre eux : Dieu a fait pour celui-ci plus que pour nous tous. Le plus petit insecte, il est vrai, s'élève plus haut que lui dans l'air qu'il respire; mais le plus puissant des Archanges ne saurait monter aussi hardiment et aussi vite dans l'éther de l'immensité que l'esprit de l'homme par sa volonté.

Et Dieu, se complaisant dans son ouvrage, créa beaucoup d'autres hommes semblables au premier, et en couvrit la face de la terre, en leur disant : La terre est à vous, cultivez-la, et vivez de ses fruits. Gouvernez les animaux; les espèces ne périront plus, la terre ne sera plus ravagée, les plantes et les animaux se reproduiront toujours, et vous, vous ne mourrez point.

Les hommes vivaient ensemble, et ils étaient heureux; ils ne connaissaient pas le mal, et ils étaient purs, sans avoir la vanité de savoir qu'ils l'étaient, car ils l'étaient tous également, et ils ne s'imaginaient point que la source de leur grandeur fût en eux-mêmes. Ils adoraient le Seigneur, et se servaient de ses dons avec frugalité. Ils respectaient la vie des animaux, et n'employaient leur dépouille à leur usage que lorsque les animaux mouraient selon les lois de la nature. Ils considéraient les bêtes comme des productions choisies de la matière, qui, étant douées de sensibilité et d'une sorte de volonté, avaient des droits sacrés à leur protection. Les bêtes ne s'enfuyaient pas à leur approche, et comme le chien obéit encore aujourd'hui à son maître, et comprend ses ordres, le lion, le castor et tous les autres animaux comprenaient le geste, le regard et l'autorité de l'homme; ils l'aidaient à bâtir des maisons, des temples, à exécuter des migrations sur les continens, à cultiver la terre, à travailler les métaux et à les façonner, non en vile monnaie ou en armes cruelles, mais en instrumens de travail, et en ornemens pour les temples.

Or, tout était commun parmi les hommes, le travail et les fruits de la terre. Ils se regardaient tous comme vivant sous la volonté de Dieu, chargés de veiller à l'équilibre de cette nature dont ils étaient rois; ils s'occupaient sans cesse à réparer les ravages des précédens cataclysmes, à dessécher les marais fétides qui

corrompaient l'air, et engendraient trop de reptiles et d'insectes, à ouvrir des canaux pour l'écoulement des lacs et des étangs, à rassembler en troupeaux les animaux trop nombreux sur certains points du globe, et à les conduire vers d'autres régions désertes, à distribuer de même la végétation selon les climats qui lui convenaient, car, avant l'homme, la matière livrée à sa vorace faculté de produire, s'épuisait sans cesse, et, renaissant de ses propres débris, offrait partout des ruines auprès des créations nouvelles. Cet homme, que les Esprits des terribles élémens avaient pris d'abord pour un souffle débile dans le corps d'une bête avortée, devint donc, sans autre magie et sans autre prestige que sa patience et son industrie, plus puissant que les élémens eux-mêmes. La terre fut bientôt un jardin si beau et si fécond, que les anges du ciel venaient s'y promener, et ne pouvant converser directement avec les hommes, parce que Dieu l'avait défendu, ils chantaient doucement dans les brises et dans les flots, et les hommes les voyaient alors en songe avec les yeux de l'ame.

Mais il arriva que la terre étant pacifiée et embellie, et l'ordre des saisons réglé, le travail devint moins actif. Les hommes eurent plus de temps à donner à la prière et à la méditation : leur nombre n'augmentait pas et ne diminuait pas; il avait été calculé par l'Eternel, pour opérer les grands travaux, qui se terminaient maintenant, et l'esprit humain commençait à souffrir de sa propre force et à désirer quelque chose au-delà de ce qu'il possédait. Les hommes voulaient, pour faire cesser leur inquiétude, que Dieu leur accordât un don, mais ils ne savaient lequel, car ils ne souffraient que parce qu'ils ne manquaient plus de rien.

Leur sommeil devint moins paisible; durant les belles nuits d'été, ils s'asseyaient par groupes sur les hauteurs, et au lieu de contempler avec bonheur, comme autrefois, le cours des astres et la beauté de la voûte céleste, ils soupiraient tristement, et dans leurs cantiques éplorés, ils demandaient à Dieu de faire cesser leur ennui.

Alors il y en eut qui dirent : « Les bêtes souffrent les maladies du corps, et elles meurent; les hommes ne sont pas soumis aux maux de la chair, et ne meurent pas. Bénissons Dieu. Mais l'esprit de l'homme souffre une douleur dont il ne sait pas le remède. Deman-

dons à Dieu qu'il nous ôte la réflexion, et nous laisse seulement l'intelligence nécessaire pour commander aux animaux.

Mais cet avis fut combattu par quelques-uns, qui considéraient la richesse de leur intelligence comme ce qu'ils avaient de plus précieux au monde.

Il y en eut alors d'autres qui s'avisèrent d'un désir plus noble, et dirent : Nous avons comparé le sommeil paisible des bêtes aux aspirations de nos veilles brûlantes, et nous avons découvert les causes de nos ennuis; dépêchons les oiseaux en messagers aux hommes de tous les pays. Et quand la foule, accourue de toutes parts, se fut réunie autour de ces sages, debout sous le portique des temples, ils parlèrent ainsi :

— Le malheur de l'homme ne vient pas d'une cause accidentelle; cette cause est son organisation défectueuse et le triste destin qu'il accomplit dans l'univers. C'est un être borné dans ses jouissances, quoique infini dans ses désirs. Il souffre, et ne sait comment se guérir : cela est injuste, car les animaux connaissent la plante qui doit leur rendre l'appétit lorsqu'ils l'ont perdu, et l'ame de l'homme ne peut embrasser le but de ses vagues désirs. Mais ce n'est pas le seul avantage que les bêtes aient sur nous. Elles sont divisées en sexes différens ; c'est pourquoi elles se cherchent, se rapprochent et s'unissent dans une extase qui les élève au-dessus d'elles-mêmes, et qui nous est inconnue. Le charme qui les attire est si puissant, qu'il n'est aucune caresse, aucune menace de l'homme, aucun attrait de la gourmandise, aucune injonction de la faim qui les empêche de courir au fond des bois et des vallées à la suite les unes des autres. Le tigre ou le lion enfermé loin de sa compagne se couche en rugissant, et semble renoncer à la vie, car il refuse toute nourriture. Le cheval séparé de la cavale, le taureau de la génisse, au temps de leurs amours, deviennent indociles, et brisent les chariots. Tous devinent l'approche de leur compagne : le loup sent venir la louve du fond des forêts ténébreuses; le chien hurle et tressaille à l'arrivée de la lice sans la voir ni l'entendre; l'oiseau sait se frayer une route au travers des plaines immenses de l'air pour aller rejoindre sa compagne, il n'a vu qu'un point noir vers l'horizon, et pourtant il ne se trompe pas; l'ibis ne court point après la grue, ni le chardonneret après la mésange. Qui donc leur

enseigne ces merveilleux instincts qui ne sont pas donnés à l'homme? C'est l'amour qu'ils ont pour un sexe différent du leur.

Quant à nous, nous ne connaissons pas ces sublimes extases, ces transports de joie et ces caresses enivrantes : nous aimons à converser ensemble, à partager nos repas; mais cette amitié n'est pas assez puissante pour que la séparation soit désespérée, ni pour que le battement du cœur nous annonce l'approche de l'ami absent. Nous n'avons que des peines légères et des joies tièdes. Dieu seul, Dieu notre immortel principe, nous ravit d'une joie inaccoutumée; mais pouvons-nous toujours penser à lui? Sa grandeur, que nous adorons, nous défend-elle de comparer notre destinée à celle des autres créatures, et de leur envier les biens que nous n'avons pas?—

D'autres hommes se levèrent à leur tour, et dirent : — Les bêtes ont encore un avantage que nous n'avons pas. Elles se reproduisent d'elles-mêmes, elles donnent la vie à des créatures de leur espèce, qui sont leur chair et leur sang. Il y a plusieurs siècles, avant que la terre fût tranquille et féconde, la reproduction nous semblait une tâche pénible, un sceau de misère imprimé à la matière. Nous avions compassion de la jument obligée de porter son fruit dans son flanc durant le cours de deux lunes, de la perdrix forcée de couver patiemment ses œufs et de les féconder par la chaleur de son sein. Nous pensions que l'homme avait assez de cultiver la terre et de protéger les animaux; que Dieu, dans sa sagesse, l'avait dispensé du rude travail de la génération, et lui avait donné l'immortalité, la jeunesse et la santé éternelle, pour marquer sa royauté sur la terre. Mais aujourd'hui nos grands travaux sont accomplis. Les animaux, libres et paisibles sous notre domination, s'aiment avec plus de bonheur encore, et nous voyons en eux des joies et des forces que nous n'avons pas. Nous admirons le soin avec lequel l'hirondelle nourrit sa compagne accroupie sur ses œufs, nous admirons la mère qui décrit de grands cercles dans les cieux pour attraper une pauvre mouche, dont elle se prive afin de l'apporter à ses enfans; car les oiseaux à cette époque sont maigres et malades : mais le gazouillement de leurs oisillons semble les réjouir plus que toutes les graines d'un champ, et plus encore peut-être que les caresses de l'amour. Les plus faibles créatures acquièrent alors une folle audace pour la défense de ce qu'elles ont de plus cher :

la brebis défend son agneau contre le loup, et la poule, cachant ses poussins sous son aile, glousse avec colère quand le renard approche ; c'est elle qui meurt la première, et l'ennemi est forcé de passer sur son cadavre pour s'emparer de la famille abandonnée.

Tout cela n'est-il pas digne d'admiration? et s'il y a des fatigues et des douleurs attachées à ces devoirs, n'y a-t-il pas des ravissemens et des émotions qui les rachètent? Quand ce ne serait que pour chasser l'ennui que nous éprouvons, ne devrions-nous pas les demander à Dieu? —

Quand ceux-là eurent dit, il y en eut d'autres qui répondirent : — Avez-vous songé à ce que vous proposez? Si l'homme se reproduisait sans cesser d'être immortel, la terre ne pourrait bientôt lui suffire. Voulez-vous accepter la maladie, la vieillesse et la mort en échange des biens et des maux dont vous parlez? Lequel de nous peut concevoir l'idée de mourir? N'est-ce pas demander à Dieu qu'il fasse de nous la dernière créature du monde? Lequel de nous voudra renoncer à être ange?

— Nous ne sommes pas des anges, reprirent les premiers. Les anges que nous voyons dans nos rêves ont des ailes pour parcourir l'immensité, et quoiqu'ils se révèlent à nous sous une forme à peu près semblable à la nôtre, cette forme n'est pas saisissable ; nous ne pouvons les retenir au matin, lorsqu'ils s'éloignent ; nous embrassons le vide ; ils nous échappent comme notre ombre au soleil. Ils n'ont de commun avec nous que l'esprit, lequel n'est que la moitié de nous-mêmes. Nous appartenons à la terre où notre corps est à jamais fixé. Si nous sommes condamnés à la misère d'exister corporellement, pouvons-nous sans injustice être privés des avantages accordés aux autres animaux? Pourquoi serions-nous imparfaits et déshérités du bonheur qui leur est échu? —

Ces différens avis excitèrent dans l'esprit des hommes une douloureuse inquiétude. Les uns pensaient qu'en effet la partie physique était incomplète chez eux ; les autres répondaient que l'immortalité, l'absence de maladie et de caducité, étaient des compensations suffisantes à cette absence de sexe.

Et, en effet, rien n'était plus suave et plus paisible en ce temps-là que le sort de l'homme. N'éprouvant que des besoins immédiatement satisfaits par la fécondité de la terre et la liberté commune,

la faim, la soif et le sommeil étaient pour lui une source de jouissance douce, et jamais de douleur. La privation était inconnue; aucun despotisme social n'imposait les corvées et la fatigue; il n'y avait ni larmes, ni jalousies, ni injustices, ni violences. Rien n'était un sujet de rivalité ou de contestation. L'abondance régnait avec l'amitié et la bienveillance.

Mais cette secrète inquiétude, qui est la cause de toutes les grandeurs et de toutes les misères de l'esprit, tourmentait presque également ceux qui désiraient un changement dans leur sort et ceux qui le redoutaient.

Alors les hommes firent de grandes prières dans les temples, et ils invoquèrent Dieu afin qu'il daignât se manifester.

Mais l'Éternel garda le silence, car il veut que les hommes et les anges soient librement placés entre l'erreur et la vérité. Autrement l'ange et l'homme seraient Dieu.

III.

Mais comme le cœur de l'homme était humble et doux en ce temps-là, la sagesse éternelle fut touchée, car les hommes ne disaient pas : — Il nous faut cela, fais-le; mais ils disaient : Tu sais ce qui nous convient, sois béni ; — et ils souffraient sans blasphémer.

La Sagesse, la Miséricorde et la Nécessité, les trois essences infinies du Dieu vivant, tinrent conseil dans le sein de l'Éternel, et comme il fallait que l'homme connût l'amour ou la mort, la matière ne pouvant se reproduire indéfiniment, l'Esprit saint dit par la bouche de la sagesse :

« Livrons l'homme aux chances de sa destinée ; que sa vie sur la terre soit éphémère et douloureuse, qu'il connaisse le bien et le le mal ; et qu'entre les deux il soit libre de choisir. »

Alors le Verbe de miséricorde ajouta : « Que dans la douleur il ait pour remède l'espérance, et dans le bonheur pour loi la charité. »

Jehovah envoya donc ses anges sur la terre en leur disant : « Qu'il soit fait à chaque homme selon son désir. »

Et l'ange étant entré la nuit dans la demeure des hommes, et au nom de l'Eternel ayant interrogé leurs pensées, il n'en trouva qu'un seul qui désirât l'amour, et qui acceptât la mort sans crainte. C'était un de ceux qui n'avaient jamais rien demandé au Seigneur. Il vivait retiré sur une montagne, occupé le soir à contempler les étoiles, et le jour à nourrir les chevrettes et les chamois. C'était une ame forte et un des plus beaux parmi les anges terrestres.

L'ange du sommeil l'appela, et lui dit comme aux autres hommes : Fils de Dieu, demandes-tu la fille de Dieu? Et cet homme, au lieu de répondre en frissonnant comme les autres : Que la volonté de Dieu soit faite, s'écria en se soulevant sur sa couche : Où est la fille de Dieu? — L'ange répondit : Sors de ta demeure, tu la trouveras au bord de la source, elle vient vers toi, elle vient du sein de Dieu.

Alors l'ange disparut, et l'homme s'étant levé plein de surprise, se sentit accablé d'une grande tristesse, car il pensa que c'était un vain songe, et que la fille de Dieu n'était pas au bord de la source.

Cependant il se leva et sortit de sa demeure, et il trouva la fille de Dieu qui marchait vers lui, mais qui, le voyant venir, s'arrêta tremblante au bord de la source.

Et comme la nuit était sombre, et qu'il distinguait à peine une forme vague, il lui dit : Êtes-vous la fille de Dieu? — Oui, répondit-elle, et je cherche le fils de Dieu.

— Je suis le fils de Dieu, reprit l'homme, vous êtes ma sœur et mon amour. Que venez-vous m'annoncer de la part de Dieu?

— Rien, répondit la femme, car Dieu ne m'a rien enseigné, et je ne sais pourquoi il m'envoie. Il y a un instant que j'existe; j'ai entendu une voix qui m'a dit : — Fille de Dieu, va sur la terre, et tu trouveras le fils de Dieu qui t'attend. — J'ai reconnu que c'était la voix de l'Eternel, et je suis venue. — L'homme lui dit : — Suis-moi, car tu es le don de Dieu, et tout ce qui m'appartient t'appartient.

Il marcha devant elle, et elle le suivit jusqu'à la porte de sa demeure, qui était faite de bois de cèdre, et recouverte d'écorce de

palmier. Il y avait un lit de mousse fraîche; l'homme cueillit les fleurs d'un rosier qui tapissait le seuil, et les effeuillant sur sa couche, il y fit asseoir la femme en lui disant : « L'Éternel soit béni. »

Et allumant une torche de mélèze, il la regarda, et la trouva si belle qu'il pleura, et il ne sut quelle rosée tombait de ses yeux, car jusque-là l'homme n'avait jamais pleuré.

Et l'homme connut la femme dans les pleurs et dans la joie.

Quand l'étoile du matin vint à pâlir sur la mer, l'homme s'éveilla; il ne faisait pas encore jour dans sa demeure. Se souvenant de ce qui lui était arrivé, il n'osait point tâter sa couche, car il craignait d'avoir fait un rêve, et il attendit le jour, désirant et redoutant ce qu'il attendait.

Mais la femme, qui s'était éveillée, lui parla, et sa voix fut plus douce à l'homme que celle de l'alouette qui venait chanter sur sa fenêtre au lever de l'aube.

Mais aussitôt il se mit à verser des pleurs d'amertume et de désolation.

Ce que voyant, elle pleura aussi, et lui dit : — Pourquoi pleures-tu?

— C'est, dit l'homme, que je t'ai, et que bientôt je ne t'aurai plus, car il faut que je meure; c'est à ce prix que je t'ai reçue de l'Eternel. Avant de te voir, je ne m'inquiétais pas de mourir; la faiblesse et la peur sont entrées en moi avec l'amour. Car tu vaux mieux que la vie, et pourtant je te perdrai avec elle.

La femme cessa de pleurer, et avec un sourire qui fit passer dans le cœur de l'homme une espérance inconnue, elle lui dit : « Si tu dois mourir, je mourrai aussi, et j'aime mieux un seul jour avec toi que l'éternité sans toi. »

Cette parole de la femme endormit la douleur de l'homme. Il courut chercher des fruits et du lait pour la nourrir, et des fleurs pour la parer. Et dans le jour, quand il se remit au travail, il planta de nouveaux arbres fruitiers, en songeant au surcroît de besoins que la présence d'un nouvel être apportait dans sa retraite, sans songer qu'un arbre serait moins prompt à grandir que lui et la femme à mourir.

Cependant le souci avait pénétré chez lui avec la femme. La pensée de la mort empoisonnait toutes ses joies. Il priait Dieu avec plus de crainte que d'amour; les moindres bruits de la nuit l'ef-

frayaient, et au lieu d'écouter avec une religieuse admiration les murmures des grandes mers, il tressaillait sur son lit, comme si la voix des élémens eût pleuré à son oreille, comme si les oiseaux de la tempête lui eussent apporté des nouvelles funèbres. La femme était plus courageuse ou plus imprévoyante. Ses faibles membres se fatiguaient vite, et quand son époux trouvait dans le travail une excitation douloureuse, elle s'étendait nonchalante sur les fleurs de la montagne, et s'endormait dans une sainte langueur, en murmurant des paroles de bénédiction pour son époux et pour son Dieu.

Elle ne savait rien des choses de la terre où elle venait d'être jetée; elle trouvait partout de la joie, et ne s'effrayait de rien. La brièveté de la vie, si terrible pour l'homme, lui semblait un bienfait de la Providence. L'homme la contemplait chaque jour avec une surprise et une admiration nouvelles. Il la regardait comme supérieure à lui, malgré sa faiblesse, et souvent il lui disait : « Tu n'es pas ma sœur, tu n'es pas ma femme, tu es un ange que Dieu m'a envoyé pour me consoler, et qu'il me reprendra peut-être dans quelques jours, car il est impossible que tu meures. Une si belle création ne peut pas être anéantie. Promets-moi que, si tu me vois mourir, tu retourneras aux cieux, pour n'appartenir à personne après moi. »

Et elle promettait en souriant tout ce qu'il voulait, car elle ne savait pas si elle était immortelle ; elle ne s'en inquiétait pas, pourvu que son époux lui répétât sans cesse qu'il l'aimait plus que sa vie.

Or, ils vivaient sur une montagne élevée, loin des lieux habités par les autres hommes ; car l'époux de la femme, tourmenté de crainte, avait transporté sa demeure et ses troupeaux dans le désert, afin de mieux cacher le trésor qui faisait son bonheur et ses angoisses. « Je ne comprends pas, lui disait-il, le sentiment que vous m'avez inspiré pour mes frères. Je les chérissais avant de vous connaître, et malgré mon goût pour la solitude, j'aurais tout partagé volontiers avec eux. Quand je descendais dans la vallée, aux jours de fête, leur vue réjouissait mon ame, et je priais avec plus de ferveur prosterné au milieu d'eux dans le temple. Aujourd'hui leur approche m'est odieuse, et quand je les vois de loin je me cache, de peur qu'ils ne m'abordent et ne cherchent à pénétrer

aux lieux où vous êtes. A la seule idée qu'un de mes frères pourrait vous apercevoir, je frissonne comme si l'heure de ma mort était venue. L'autre jour, j'ai vu près d'ici la trace d'un pied humain sur le sable, et j'aurais voulu être un rocher pour attendre au bord du sentier l'audacieux qui pouvait revenir, et l'écraser à son passage. Mais, hélas ! ajoutait-il, les autres hommes sont immortels, et seul je puis craindre la chute d'un rocher. Si je tombais dans un précipice, vous descendriez dans la vallée pour être nourrie et protégée par un autre homme, et vous m'auriez bientôt oublié, car il n'est pas un de ces immortels qui ne fît le sacrifice de son immortalité pour vous posséder. C'est pourquoi, malgré mon amour pour vous, je ne puis m'empêcher de désirer que la mort vous atteigne aussitôt que moi. »

Et la femme lui répondait : « Si tu tombais dans un ravin, je m'y jetterais après toi; et si Dieu me refusait la mort, je mutilerais mon corps et je détruirais ma beauté pour ne pas plaire à un autre.

Lorsque la femme mit au monde son premier né, il lui sembla que sa mort était proche, car elle sentait de grandes douleurs; et comme son époux criait avec angoises vers le Seigneur, elle lui dit : Ne pleurez point et réjouissez-vous, car mon corps se brise, et mon ame est heureuse de ce qui m'arrive; je sens que je ne suis pas immortelle, et que je ne resterai pas sans vous sur la terre.

L'époux de la femme fut rencontré dans les montagnes par quelques-uns de ses frères, et ceux-ci virent qu'il était pâle et maigri, et qu'une singulière inquiétude était répandue sur sa figure; ils racontèrent ce qu'ils avaient vu, et comme jusque-là les fatigues et l'ennui n'avaient point été assez rudes à l'esprit de l'homme, pour que son corps indestructible pût en recevoir une telle altération, chacun s'étonna de ce qu'il entendait de la bouche de ces témoins, comme s'ils eussent annoncé l'apparition d'une nouvelle race dans le monde, ou une perturbation dans l'ordre de la nature.

Plusieurs, entraînés par la curiosité, s'enfoncèrent dans les montagnes, pour chercher leur frère; mais il avait si bien caché sa demeure derrière les lianes des forêts et les pics des rochers, qu'il se passa plusieurs années avant qu'on la découvrit. Enfin il

fut rencontré, et ceux qui le virent, s'écrièrent : Homme, quel mal as-tu fait pour être ainsi vieilli et malade comme les animaux périssables? Il répondit : Je ne ressemble pas à mes frères, mais je n'ai fait aucun mal, et Dieu m'a visité et révélé plusieurs secrets que je vous enseignerai. Il parlait ainsi pour donner le change à leur curiosité, et pendant la nuit il essaya de transporter sa famille dans un lieu encore plus inaccessible. Mais le jour le surprit avant qu'il fût parvenu à sa nouvelle retraite, et il fut rencontré avec sa femme montée sur un âne sauvage, et ses enfans dont le plus jeune était dans ses bras.

A cette vue, les voyageurs se prosternèrent; la femme leur parut si belle, qu'ils la prirent pour un ange; et malgré la résistance de l'époux, ils l'entraînèrent dans la vallée, la firent entrer dans le temple, et lui élevant un autel, ils l'adorèrent. Ce fut la première idolâtrie.

L'époux espérait que le respect les empêcherait de convoiter cette femme; mais elle, craignant d'offenser le Seigneur, brisa les liens de fleurs dont on l'avait enlacée, et tomba dans les bras de son époux, en s'écriant : Je ne suis point une divinité, mais une esclave de Dieu, une créature périssable et faible, la femme et la sœur de cet homme. Je lui appartiens, parce que Dieu m'a envoyée vers lui; si vous essayez de m'en séparer, je me briserai la tête contre cet autel, et vous me verrez mourir, car je suis mortelle, et mon époux l'est aussi.

A ces mots les voyageurs éprouvèrent une émotion inconnue et furent saisis d'une sympathie étrange pour ces deux infortunés; comme ils étaient bons et justes, ils respectèrent la fidélité de la femme. Ils la contemplèrent avec admiration, prirent ses enfans dans leurs bras, et ravis de leur beauté délicate et de leurs naïves paroles, ils se mirent à les aimer.

Alors le peuple immortel, tombant à genoux, s'écria : « O Dieu, ôte-nous l'immortalité, et donne à chacun de nous une femme comme celle-ci; nous aimerons ses enfans, et nous travaillerons pour notre famille, jusqu'à l'heure où tu nous enverras la mort; nous te bénirons tous les jours, si tu exauces notre vœu. »

La voûte du temple fut enlevée par une main invisible, un escalier ardent, dont chaque marche était une nuance de l'arc en

ciel, parut se dérouler du ciel jusqu'à la terre. Du sommet invisible de cet escalier, on vit descendre des formes vagues et lumineuses, qui peu à peu se dessinèrent en se rapprochant; des chœurs de femmes plus belles que toutes les fleurs de la terre et toutes les étoiles des cieux remplirent le sanctuaire en chantant; un ange était venu s'abattre sur le dernier degré, et à chaque femme qui le franchissait, il appelait un homme qu'il choisissait selon les desseins de Dieu, et mettait la main de l'époux dans la sienne.

Quelques hommes, cependant, voulurent conserver leur immortalité. Mais l'amour de la femme était si enivrant et si précieux, qu'ils ne purent résister au désir de le goûter, et qu'ils essayèrent de séduire les femmes de leurs frères. Mais ils moururent de mort violente; Dieu les châtia, afin que le premier crime commis sur la terre n'eût point d'imitateurs.

Pendant long-temps, malgré les souffrances de cette race éphémère, l'âge d'or régna parmi les hommes, et la fidélité fut observée entre les époux.

Mais peu à peu le principe divin et immortel qui avait animé les premiers hommes s'affaiblissant de génération en génération, l'adultère, la haine, la jalousie, la violence, le meurtre et tous les maux de la race présente se répandirent dans l'humanité; Dieu fut obligé de voiler sa face et de rappeler à lui ses anges. La Providence devint de plus en plus mystérieuse et muette, la terre moins féconde, l'homme plus débile, et sa conscience plus voilée et plus incertaine. Les sociétés inventèrent, pour se maintenir, des lois qui hâtèrent leur chûte; la vertu devint difficile et se réfugia dans quelques ames choisies. Mais Dieu infligea pour châtiment éternel à cette race perverse le besoin d'aimer. A mesure que les lois plus absurdes ou plus cruelles multipliaient l'adultère, l'instinct de mutuelle fidélité devenait de jour en jour plus impérieux : aujourd'hui encore il fait le tourment et le regret des cœurs les plus corrompus. Les courtisanes se retirent au désert pour pleurer l'amour qu'elles n'ont plus droit d'attendre de l'homme et le demandent à Dieu. Les libertins se désolent dans la debauche et appellent avec des sanglots furieux une femme chaste et fidèle qu'ils ne peuvent trouver. L'homme a oublié son immortalité; il s'est consolé de ne plus être l'égal des anges, mais il ne se consolera jamais d'avoir

perdu l'amour, l'amour qui avait amené la Mort par la main, et si beau qu'il avait obtenu grace par la laideur de cette sœur terrible : il ne sera guéri qu'en le retrouvant ; car écoutez les Juifs : ils disent que la femme a apporté en dot le péché et la mort, mais ils disent aussi qu'au dernier jour, elle écrasera la tête du serpent, qui est le génie du mal...

Comme Myrza achevait les derniers versets de son poème, des prophètes austères, qui l'avaient entendue, dirent au peuple assemblé autour d'elle : Lapidez cette femme impie ; elle insulte à la vraie religion et à toutes les religions en confondant sous la forme allégorique les dogmes et les principes de toutes les genèses. Elle joue sur les cordes de son luth avec les choses les plus saintes, et la poésie qu'elle chante est un poison subtil qui égare les hommes. Ramassez des pierres et lapidez cette femme de mauvaise vie qui ose venir ici prêcher les vertus qu'elle a foulées aux pieds; lapidez-la, car ses lèvres souillées profanent les noms de divinité et de chasteté.

Mais le peuple refusa de lapider Myrza. La vertu, répondit un vieux prêtre d'Esculape, est comme la science : elle est toujours belle, utile et sainte, quelle que soit la bouche qui l'annonce, et nous tirons des plantes les plus humbles que chaque jour le passant foule sur les chemins, un baume précieux pour les blessures. Laissez partir cette sibylle, elle vient souvent ici, nous la connaissons et nous l'aimons. Ses fictions nous plaisent, à nous vieux adorateurs des puissans dieux de l'Olympe, et les jeunes partisans des religions nouvelles y trouvent un fonds de saine morale et de douce philosophie. Nous l'écoutons en souriant, et nos femmes lui font d'innocens présens de jeunes agneaux et de robes de laine sans tache. Qu'elle parte et qu'elle revienne, nous ne la maudissons point; et si ses voies sont mauvaises, que Minerve les redresse et l'accompagne.

— Mais nous parlons au nom de la vertu, reprirent les prophètes; nous avons fait serment de ne jamais connaître un embrassement féminin.....

— Hier, interrompit une femme, d'autres prophètes nous en-

gageaient, au nom de je ne sais quel nouveau dieu, à nous abandonner à notre appétit; et la veille, d'autres nous disaient d'être esclaves d'un seul maître : les uns fixent la chasteté d'une femme au nombre de sept maris, les autres veulent qu'elle n'en ait point, nous ne savons plus à qui entendre. Mais ce que dit cette Myrza nous plaît, elle nous amuse et ne nous enseigne point. Que ses fautes soient oubliées, et qu'elle soit vêtue d'une robe de pourpre, pour être conduite au temple du Destin qui est le dieu des dieux.

Et comme les disciples des prophètes furieux s'acharnaient à la maudire et ramassaient de la boue et des pierres, le peuple prit parti pour elle, et voulut la porter en triomphe. Mais elle se dégagea, et montant sur le dromadaire qui l'avait amenée, elle dit à ce peuple en le quittant : Laissez-moi partir, et si ces hommes vous disent quelque chose de bon, écoutez-le, et recueillez-le de quelque part qu'il vienne. Pour moi, je vous ai dit ma foi, c'est l'amour. Et voyez que je suis seule, que j'arrive seule, et que je pars seule... Alors Myrza répandit beaucoup de larmes, puis elle ajouta : Comprenez-vous mes pleurs, et savez-vous où je vais?

Et elle s'en alla par la route qui mène au désert de Thébaïde.

George Sand.

MUSIQUE

ET

CHANTS POPULAIRES

DE L'ITALIE.

La nature a voulu que l'homme chantât ses plaisirs et ses souffrances; dans ses chants, il peint sa pensée, ses mœurs, ses actions, tout son être; ses chants sont le reflet de son ame. Mais il y a sur le globe tant de peuples différens, que le travail assidu de plusieurs générations serait insuffisant pour former un recueil complet de chants populaires, et pour épuiser les richesses que présente cette curieuse étude.

De même que, dans notre Europe civilisée, les habitans d'une montagne n'ont ni la même langue ni les mêmes usages que ceux de la vallée voisine, et que, dans chaque village, il se trouve quelques traits de physionomie qui n'appartiennent qu'à lui seul, de même chaque pays a ses chants, dont la musique et la poésie lui sont propres comme son genre de vie, la nature de son sol et le caractère de ses habitans.

La musique populaire est le livre de la vie intime d'un peuple, comme la musique nationale en est le livre d'histoire : la première reproduisant les occupations, les mœurs, les habitudes populaires; la seconde, obéissant, dans ses modifications, à l'influence des évènemens politiques d'une nation; celle-ci, transmise de génération en génération par tout un peuple; celle-là, passant de bouche en bouche, et léguée par les pères à leurs enfans comme une propriété de famille.

Nous nommons enfin *chant populaire* un chant qui, chez un peuple quelconque, a pris naissance hors de toute influence de l'art, et dont le peuple est lui-même le poète et le musicien.

Dans les pays froids, où l'homme use sa vie dans un combat perpétuel contre la nature, il a besoin de réunir toutes ses forces pour braver les rigueurs de sa condition. Menacé sans cesse par le climat, environné de montagnes de glaces, il est forcé de chercher une habitation dans le sein de la terre; là, il vit, loin de toute relation sociale, solitaire et silencieux, jusqu'à ce que la nécessité le contraigne à sortir pour chercher sa nourriture, semblable aux animaux dont il mange la chair, dont les fourrures lui servent de vêtemens, n'ayant d'autres moyens d'action que la force brutale, incapable d'aucun sentiment épuré ou délicat, comprimant enfin dans un lourd engourdissement toutes les facultés de son ame. Dans ces régions où l'homme est soumis à la verge de fer de l'impitoyable nécessité, point de chant, point d'expression d'un sentiment animé, car tout est morne dans un état de vie qui ne diffère de la mort que par un mouvement purement mécanique.

Dans les climats tempérés, au contraire, chaque nouveau jour est paré de nouveaux charmes et semble apporter avec lui une vie nouvelle. La circulation du sang, rendue plus rapide par la chaleur du soleil, est une cause incessante d'entraînement vers le plaisir. Plus un peuple est voisin du midi, et plus cette excitation devient vive et puissante. La nature riche et prodigue a pourvu à tous les besoins de l'homme; la fleur et le fruit se trouvent ensemble sur le même arbre. A de beaux jours succèdent des nuits plus belles encore; ce n'est plus le temps, mais le plaisir, qui mesure les heures. De là cet éloignement pour le travail et la fatigue, en même temps que

ce penchant si vif pour le jeu, le chant, la danse et les plaisirs des sens; de là cette gaieté qui, chez les habitans du midi, ne craint point l'atteinte des années, et cet air de jeunesse et de verdeur répandu même chez les vieillards. Ce sont de tels pays qu'on peut véritablement appeler la patrie de la musique, du chant et de la danse.

De toutes les contrées de l'Europe, c'est l'Italie qui, par sa position géographique comme par son climat, nous offre le peuple le plus naturellement organisé pour la musique; on y rencontre les chants populaires en si grande quantité, et riches de mélodies si belles, qu'aucun autre pays ne lui saurait être comparé. En Italie, le sol est fertile, le ciel serein, les jours brûlans; mais la nuit, ce temps des chansons, y est fraîche : aussi le chant y porte-t-il le cachet d'une tendre mélancolie, d'une imagination à la fois vive et rêveuse.

Cerné par les Alpes au nord, et sur les trois autres points par la mer, dépourvu de communications avec l'étranger, l'Italien, surtout le montagnard et l'habitant des côtes, conserve dans toute sa pureté, dans toute sa naïveté, le caractère que lui a imprimé la nature qui l'environne. On ne peut, en effet, rencontrer de chants vraiment populaires que là où cesse toute relation étrangère, que là où ne s'est faite encore aucune fusion avec la langue ni la musique d'un autre pays. C'est pourquoi les insulaires, les habitans des côtes et les montagnards, dont la vie est isolée et par conséquent uniforme, conservent si bien ces chants primitifs dans lesquels un peuple, soumis uniquement aux influences locales, exprime, par des paroles et des tons qu'il a lui-même inventés, ses émotions et son amour, ses douleurs et ses prières, les actions de ses pères et les révolutions de la nature.

Mais que le caractère primitif d'un peuple s'efface et disparaisse dans un contact journalier avec l'étranger, alors s'effacent et disparaissent aussi chez lui les véritables chants populaires, bientôt remplacés par des mélodies étrangères et par des chants qui, renfermés jusque-là dans l'enceinte des salons et des théâtres, descendent dès lors dans la rue. C'est pour cela que la Lombardie et les Etats-Vénitiens, Venise exceptée, sont moins riches en chants populaires que les montagnes Tiburtines, Sabines et Albanaises, que

les côtes de Salerne et de Sorrente, les îles qui les avoisinent, et tout le pays qui s'étend depuis Terracine, par Bénévent et les montagnes d'Apulie, jusqu'aux côtes de la mer Adriatique.

Dans presque toutes ces contrées, le peuple est resté à l'abri de l'influence étrangère, et l'éducation *théâtrale*, dont l'effet est si pernicieux pour la musique et la poésie populaires, n'y a exercé que peu d'empire. Une salle d'opéra s'était établie à Sorrente, et dans ce pays si abondamment pourvu de chants du peuple, je cherchai long-temps avant d'en pouvoir rencontrer, parce que, là où viennent s'ouvrir les portes d'un théâtre, le naturel est aussitôt sacrifié à ce qui est de convention; la musique populaire se tait devant la musique savante.

Dans ces parties de l'Italie que l'étranger ne visite qu'en passant et comme observateur, le peuple n'est point atteint par cette influence que nous avons signalée. C'est avec un orgueilleux sentiment de sa supériorité, que l'Italien voit des habitans de tous les pays du monde aborder sur ses côtes, rester saisis d'admiration devant la beauté du sol qui le nourrit, du ciel qui le couvre, se perdre en contemplation au milieu d'une foule d'objets d'art, de temples antiques et d'églises modernes, de palais, de galeries, de statues et de ruines. Oh! qu'alors est loin de sa pensée le désir de visiter d'autres pays que le sien! Comme tout le reste du monde doit lui apparaître désert et vide de sensations, à lui qui voit tant d'étrangers franchir les monts, traverser les mers pour venir saluer sa terre natale! Aussi est-il plein de mépris pour toutes les autres contrées, que son ignorance géographique semble placer à un égal éloignement au-delà des monts, au-delà des mers, car il les désigne toutes sous un même nom générique, en les appelant *ultramontaines* ou *ultramarines*. Tout ce qu'il entend conter du dehors lui paraît une fable, fait à peine impression sur son esprit, et ne parvient jamais à le tirer de la sphère dans laquelle il a vécu jusqu'alors. Le sentiment de la curiosité ne saurait jamais être aussi puissant chez l'heureux habitant d'un pays fertile que chez l'enfant du Nord, souvent nomade par nécessité, et qui va chercher au loin ce que lui refuse sa terre natale. Goëthe a dit : « Offrez au *lazzarone* un royaume du Nord; il ne voudra pas abandonner en

échange sa vie oisive de Naples. » — Manger du macaroni, écouter les histoires des improvisateurs, dormir sur les quais, habiter le grand escalier ou le portique d'une église, n'avoir ni maison, ni lit, ni foyer, manquer même de chemise, voilà son existence, et il ne se trouve point malheureux.

Il y a différens genres de chants populaires : le chant guerrier qui célèbre les héros et décrit les batailles, le chant nuptial, le chant funèbre, la complainte; le chant historique qui transmet la gloire des ancêtres; le chant religieux, le chant d'amour, et plusieurs autres qui sont en rapport avec les divers évènemens heureux ou malheureux de la vie.

Quant au chant guerrier et patriotique, on en trouverait difficilement quelque trace chez une nation qui a vu succomber son indépendance et sa liberté tantôt dans les invasions des peuplades asiatiques, des empereurs d'Allemagne, des armées françaises, tantôt dans les luttes intérieures des princes, des ducs et des doges. Le morcellement d'un pays tue le patriotisme de ses habitans; avec le patriotisme doit nécessairement mourir la poésie, qui en est le langage. Mais la naïveté, la finesse, l'esprit satirique du peuple italien, sa vive imagination, ses brûlantes amours, ses superstitions, son scrupuleux attachement à toutes les cérémonies du culte catholique, tous ces traits caractéristiques sont restés une source inépuisable de poésies populaires.

Comme ce fut toujours un des principes du gouvernement pontifical de marier le culte catholique à la vie ordinaire du peuple, afin d'arriver à former un état purement théocratique, il en est résulté qu'il n'est point de fêtes ni de pratiques de religion qu'il n'ait su rattacher aux plaisirs populaires, ayant soin chaque fois de les entremêler de processions, d'illuminations, de feux d'artifice, et surtout de bon nombre d'indulgences et de lettres de grace pour vingt-cinq et cinquante ans, ou même pour des siècles entiers. Parmi ces fêtes, il faut remarquer la merveilleuse illumination de l'église Saint-Pierre, qui paraît prendre feu tout à coup depuis les colonnes les plus rapprochées du sol jusqu'au faîte de la croix qui décore la coupole. Une autre solennité qui n'est pas moins remarquable, et qui se rattache à la première, c'est le

magnifique feu d'artifice que l'on tire sur le château Saint-Ange. L'incendie, reflété par les eaux du Tibre, semble envelopper dans un vaste rideau de feu le pont Saint-Ange, ainsi que toutes les maisons situées sur la rive opposée, et l'on peut jouir alors du plus sublime spectacle en ce genre. Une autre fête populaire, fête tout aussi peu musicale, il est vrai, mais qui ne présente pas moins d'intérêt, est celle qui a lieu le dernier jour de jeûne, le samedi saint. Aussitôt que, du Vatican, le pape, après la Passion, entonne le *Gloria in excelsis,* signal de la résurrection, toutes les cloches retentissent dans les trois cents clochers qui dominent la capitale du monde chrétien, et à ce concert-monstre viennent encore se mêler les canonnades du château Saint-Ange et les acclamations bruyantes d'une foule immense. Dans toutes les rues, ce n'est que feux allumés, que fusées s'élevant et mourant dans les airs, que détonations devant les portes; et de toutes les fenêtres jaillit une mitraillade de pots de terre qui ont servi pendant la durée du jeûne, et dont on se défait pour la plus grande gloire de Dieu, souvent aussi au grand dommage des têtes des passans. Les madones placées au coin des rues, dans les maisons et dans les boutiques, sont dépouillées de leurs habits de deuil pour revêtir le costume des dimanches; on les entoure d'un nombre infini de fleurs et de bougies. Les marchands de boudin, de jambon et de parmesan, parent leurs boutiques comme des chapelles de village au jour de la Fête-Dieu. Dans les rues, c'est une agitation incroyable, ce sont des cris sans fin, et la licence devient telle, qu'on pourrait croire avoir tout à coup rétrogradé jusqu'au temps des anciennes bacchanales. Le soir, les feux sont rallumés dans les rues; on illumine les maisons du haut en bas. Les Juifs eux-mêmes, qu'une prévoyance toute paternelle du Saint-Père a parqués derrière une muraille pour prévenir leur trop grande multiplication, et qui, néanmoins, croissent et multiplient d'une manière prodigieuse, les Juifs, dans leur prison, allument des feux de joie, pour témoigner au serviteur des serviteurs de Dieu qu'ils sont ses humbles et pacifiques sujets.

Mais une circonstance qui, dans chaque fête, ajoute encore aux plaisirs des Romains, c'est la concession des *indulgences* que le pape laisse libéralement tomber sur la tête du peuple élu. A peine, du

haut de sa loge, à l'église Saint-Pierre, le Saint-Père a-t-il donné sa bénédiction solennelle, on annonce le moment des indulgences, et presque aussitôt il lance sur le peuple sa lettre de grâce. Des milliers de mains s'élèvent soudain pour saisir au passage le bienheureux papier qui voltige lentement dans l'air, comme s'il voulait choisir le groupe au milieu duquel il doit tomber. C'est alors un *hourra* universel. Les fidèles se poussent, se battent, se déchirent; et quand, après une longue lutte et bien des blessures, un certain nombre s'est emparé des lambeaux du papier bénit, on peut voir les vainqueurs se servir gravement de leur conquête pour envelopper leur parmesan ou allumer leur cigare.

Revenant à la partie musicale de mon sujet, j'ajouterai que les cérémonies religieuses et les pratiques de dévotion fournissent aux Italiens une grande partie de leurs chants.

Pendant le carême, on voit des jésuites parcourir les rues des villes, suivis de quelques jeunes garçons, et par leurs chants inviter les enfans à venir assister aux leçons de l'école et du catéchisme.

La Vierge surtout est en grande vénération en Italie, et son culte y tient le premier rang; elle fait la joie et l'espérance de toutes les classes, depuis le cardinal à la robe de pourpre jusqu'au pâle gardeur de buffles des Marais-Pontins; elle a ses autels sur les côtes de la mer Adriatique, à Lorette, où les peuples font des pélerinages, où les rois venaient déposer leur couronne; elle a son autel dans chaque cellule de religieuse, comme dans chaque boudoir, même dans celui de la plus jolie et de la plus voluptueuse Italienne; elle est le palladium du pouvoir militaire du pape, comme elle est l'égide et la bannière des brigands de la Calabre. Aussi les chants que le peuple consacre à sa madone sont-ils innombrables.

A peine les cloches de l'église ont-elles annoncé l'*Ave Maria*, qu'au même instant, dans les maisons et dans les rues, chacun ôte son chapeau, fait de grands signes de croix, et récite la Salutation angélique. C'est en ce moment que, dans les rues de Rome, des confréries marchant processionnellement, s'arrêtent devant les niches des madones, et entonnent ce chant devenu si vulgaire dans les États Romains et dans presque toute l'Italie :

Cantiamo fideli

In dolce armonia
E viva Maria
E chi la creò.
Per far la sua madre
Pria d'esser fanciulla
In fin dalla culla
Iddio la mirò.

Alors les passans et les ouvriers, dont le travail a cessé, s'arrêtent au signal de l'*Ave Maria*; les femmes sortent avec leurs enfans devant la porte de leurs maisons, se jettent à genoux d'aussi loin qu'elles entendent le chant, et mêlent leurs voix à celles du chœur, adressant leur salutation et leur prière à la mère du Seigneur. Lorsqu'un des chanteurs a cessé de chanter ce solo :

Affetti e pensieri
Dell' anima mia,
Lodate Maria
E chi la creò.

Il n'est pas une voix, de près ou de loin, qui n'éclate en répondant le refrain :

E viva Maria,
Maria viva,
E viva Maria
E chi la creò

Point d'église, point de chapelle de village, si petite qu'elle soit, qui, pendant la veille de la fête de la madone, ou la soirée des samedis, jours qui lui sont spécialement consacrés, ne retentisse de chants populaires composés en son honneur.

J'ai vu dans Rome, à l'un des coins de rues qui avoisinent le Panthéon, une petite chapelle qui, presque chaque samedi, dimanche ou jour de fête, offrait le soir le spectacle de cette simple et pieuse cérémonie populaire; le *Viva Maria* retentissait jusqu'aux rues les plus éloignées.

Dans toutes les contrées de l'Italie, même vénération pour la Vierge, à Naples comme à Venise, sur les montagnes comme sur les côtes et dans les îles. J'ai assisté, dans l'île de Caprée, à un

office de madone, devant une petite chapelle; le rosaire précédait le chant comme à Rome; seulement le chant des insulaires ne ressemblait à celui des Romains, ni sous le rapport de la mélodie, ni sous celui du rhythme; c'était plutôt une psalmodie accompagnée de ces modulations étranges qui mettent tant de différence entre les mélodies du nord et celles du midi de l'Italie, et dont il faut chercher l'origine, tantôt chez les Grecs, comme pour le chant grégorien, tantôt chez les Maures et les Sarrasins.

Lorsque je débarquai dans l'île de Procida, des femmes qui, par leur costume, semblaient appartenir à une colonie grecque, filaient, assises sur deux parapets conduisant à une petite chapelle; et tout en faisant tourner leurs fuseaux, elles chantaient le rosaire en langue latine, reprenant alternativement, les unes, la salutation angélique *Ave Maria*, les autres, la prière *Sancta Maria, mater Dei*. Il y avait dans la mélodie, ainsi que dans l'exécution musicale, beaucoup de ressemblance avec la manière dont on psalmodie les versets des psaumes dans les chapitres et les couvens.

Dans l'Apulie, le rosaire se chante de la même manière en latin et avec le même genre de psalmodie.

Une époque de l'année vraiment solennelle en Italie est l'Avent: là, comme dans tous les pays catholiques, des coutumes populaires toutes spéciales annoncent un temps si respecté des fidèles. A Rome, ce point central du monde chrétien, arrivent, dès les premiers jours de l'Avent, des pasteurs des Abruzzes et de la Calabre, jouant de la cornemuse ou du chalumeau, chantant l'enfant de Bethléem, et annonçant l'arrivée du Christ. Ils marchent ordinairement deux à deux, leur chapeau pointu penché sur une oreille, les épaules couvertes d'un manteau brun qui descend jusqu'aux genoux, les hanches entourées d'une peau de mouton, et pour compléter la physionomie originale et antique de leur costume, des sandales aux pieds et des bandelettes qu'ils tournent autour de la jambe de manière à en faire valoir toute la beauté.

Cette arrivée des pasteurs est pour les Romains d'un heureux augure; c'est le signal d'une série de fêtes, le présage d'un temps de grâces pour l'ame, de jouissances et de récréations pour le corps. Aussi les pasteurs, que l'on désigne sous le nom de *pifferari*, sont-ils invités avec empressement à jouer et à chanter devant les



madones de la ville ; car chaque demeure a sa madone, éclairée par une lampe, qui est entretenue, du commencement à la fin de l'année, avec le même scrupule que l'était le feu sacré dans le temple de Vesta. Devant chaque madone, on voit, tous les jours de l'Avent, deux *pifferari* jouant et chantant les airs montagnards transmis chez eux, depuis des siècles, d'une génération à l'autre, par tradition orale.

La composition originale de leur chalumeau mérite une description particulière. Cet instrument a quatre tuyaux de différentes longueurs, dont trois donnent un ton invariable, le second l'octave du premier, et le troisième la quinte intermédiaire, comme cela a lieu pour certaines cordes de la vielle, ou pour la pédale dans les compositions artistiques. Le quatrième roseau est le seul qui donne des tons variables, comme un hautbois ou une clarinette. La mélodie, produite par ce dernier tuyau, forme souvent avec les tons invariables des trois autres une discordance assez choquante pour les personnes qui n'en ont point quelque habitude. Mais d'ordinaire, la mélodie se trouve renforcée par la clarinette du second *pifferari*, et couvre les autres tons en dissimulant ainsi ce qu'ils ont de trop dur ; car, à Rome, les *pifferari* jouent toujours à deux, produisant ainsi sur leurs deux instrumens cinq tons à la fois. Lorsque ce singulier mélange de trois tons invariables avec une mélodie variée se fait entendre dans les montagnes, on dirait plutôt des cloches résonnant dans le lointain, qu'un instrument de musique.

Le jour de Noël arrive, et les *pifferari* ont disparu ; ils se sont mis en route pour retourner dans leurs montagnes. Des troupes nouvelles les remplacent ; ce sont des hommes et des femmes aveugles, chantant avec accompagnement de mandoline, de guitare, de flûte et de triangle, des chansons sur la naissance de l'enfant Jésus. Voici une de ces chansons :

Dormi, dormi nel mio seno
Dormi, o mio fior nazareno ;
Il mio cuor culla sara
Fa la ninna nanna na.

Il serait impossible d'énumérer tous les chants populaires qui tirent leur origine de fêtes ou de cérémonies religieuses. Chaque

saint, dans l'endroit où on lui a voué un culte particulier, où sa force spirituelle et son influence céleste, supérieures à celles de tout autre saint, lui ont fait donner par excellence le nom de *il santo*, a ses chansons à lui dédiées spécialement. Il n'est pas rare de voir figurer saint Marc dans les chants vénitiens, et *san Gennaro*, qui fait le beau temps et l'orage, ne joue pas à Naples un rôle moins important. Une mendiante de Padoue me chanta même à Rome le cantique si original *Tredizi grazie*, etc., sur le saint Antoine de son pays.

Dans toute l'Italie, il y a des chants consacrés à chacune des fêtes de l'église; mais c'est surtout pendant le carême qu'ils sont plus fréquens, et que leur couleur mélodique est le plus en harmonie avec le sujet. Je citerai, entre autres, la chanson suivante que l'on chante en Apulie, pendant la semaine sainte, et dont la mélodie, intimement liée au texte, rend, avec une naïveté et une vérité dignes d'admiration, le sentiment de la douleur et de la contrition.

Jesù mio, con duri funi
Chi fù il reo chi te legò?
Sono stato
Io l'ingrato,
Jesù mio,
Pardon, pietà!

Il est encore un acte de religion commun à tous les peuples de l'Italie, qui a donné naissance à un grand nombre de chants populaires, tant dans le midi que dans le nord; c'est celui qui consiste à porter le viatique à un mourant. Les Italiens apportent à cette touchante cérémonie une attention toute particulière, une dévotion qui ne ressemble en rien à celle qu'ils montrent dans les autres pratiques religieuses, où ils suivent les préceptes de l'église plutôt par devoir et par habitude que par un véritable esprit de religion et de foi. On ne peut qu'admirer la résignation, l'abnégation merveilleuse, avec lesquelles ce peuple soumet sa raison, suspend son jugement, et laisse imposer à son intelligence des choses si étranges, que sa foi dans le mystère paraît aussi incroyable que le mystère lui-même.



A Rome, lorsque le prêtre porte la nuit les derniers sacremens à un moribond avec son escorte de bedeau, d'enfans de chœur armés de sonnettes et de flambeaux, de pénitens gris couverts de leur capuchon, toute cette troupe marche d'un pas lent et grave, psalmodiant un chant populaire composé pour la circonstance. A la vue de cette procession, chaque passant s'arrête, tombe à genoux devant la sainte encharistie, se frappe la poitrine, puis se relève pour se joindre à l'escorte et ajouter sa voix à celle des fidèles. En quelques minutes, l'affluence devient considérable, et le chœur général. Avertis par ce chant, tous les habitans, maîtres et domestiques, accourent de l'intérieur de leurs demeures et se placent aux fenêtres avec des bougies allumées, en sorte que toutes les maisons d'une rue se trouvent en un clin d'œil illuminées jusqu'au toit. Le prêtre a passé, avec lui la procession et le chœur; et cette subite clarté, qui a un moment fait pâlir les ténèbres de la nuit, disparaît bientôt, laissant, comme avant, la rue obscure et silencieuse. Toute cette foule, qui oublie son chemin et ses occupations, pour aller, avec des chants et des prières, saluer d'un dernier adieu l'ame d'un inconnu qui va s'élancer vers un autre monde, certes c'est là un spectacle touchant et solennel : le chant se perd dans le lointain comme s'exhale le dernier soupir de l'agonisant, les lumières s'éteignent comme s'éteint l'œil du mourant.

Si nous laissons le chant religieux du peuple, pour nous occuper de celui qui a pour objet les choses de ce monde, nous verrons qu'il n'y a point d'évènement, grave ou puéril, point de solennité de famille, depuis le baptême jusqu'aux funérailles, qui ne fournisse aux Italiens des sujets de chansons nouvelles. La vogue de ces chansons dure plus ou moins long-temps, suivant que les paroles en sont plus ou moins belles ou piquantes, la mélodie plus originale, et que le sujet se prête à de plus faciles applications.

Les chansons les plus répandues en Italie sont celles de mendians et de brigands; les mérites de ces *nobles* professions y sont exposés avec des couleurs si pittoresques et si attrayantes, que ces chansons seules sont capables de nourrir chez un peuple incivilisé, comme l'est surtout celui des montagnes, le goût de la paresse, ou la prédilection pour la vie aventureuse et les exploits de grand chemin. C'est au midi de l'Italie qu'appartiennent surtout les

chansons de brigands. Les chansons de mendians, au contraire, sont plus communes dans le nord.

Pendant la chaleur du jour, tous les habitans se tiennent enfermés dans leurs maisons; mais à peine la nuit est-elle venue tempérer par quelque fraîcheur l'atmosphère embrasée, que de tous côtés l'amour et la mélancolie s'exhalent dans des chants qu'accompagne la guitare ou la mandoline; et souvent il s'est écoulé plus de la moitié de la nuit avant que le silence succède à ces concerts nombreux et simultanés. Il en est ainsi dans toutes les villes, dans tous les villages de l'Italie; car c'est toujours publiquement et à haute voix que se manifeste le contentement intérieur; le peuple en général ne croirait pas à son propre bonheur, s'il n'en faisait retentir d'une manière expressive les rues de ses villes et les vallées de ses campagnes. De là, dans toutes les rues des villes d'Italie, ce mélange de clameurs, de sifflets et de chants; pendant les nuits, pas une voix n'y garde le silence. A Rome surtout, cette vieille métropole du monde, qui, pendant le jour, ressemble à un désert, le peuple se promène dans les rues, chantant, jusque bien avant dans la nuit, des chansons où il décrit les jouissances de la vie, les charmes et les tourmens de l'amour.

J'ai souvent, dans de belles nuits d'été, suivi les chanteurs allemands au *Colosseo*, tant pour voir ce monument gigantesque éclairé par la lumière si pittoresque de la lune, que pour entendre retentir dans ces chants les sons harmonieux de ma langue maternelle. Entre les arcs de triomphe, auprès des temples de la Paix, de Romulus et de Remus, chantaient mille voix du peuple, qui toutes se taisaient lorsque les Allemands descendaient du Capitole pour traverser le Forum, et faisaient entendre leurs chants et leurs chœurs si cadencés, et rhythmés d'une manière si précise; mais à peine ceux-ci avaient-ils cessé, que, de tous côtés, recommençaient les chansons du peuple, belles sans art, justes sans règles, puisées dans la nature. Les Allemands, suivis d'une foule de jeunes gens, étaient ainsi accompagnés jusqu'au Colosseo. Là, sous les voûtes ruinées de ce monument colossal de la force et de la grandeur romaines, s'engageait la lutte entre la nature et l'art. Après ce chant, exécuté par les artistes allemands : « Salut, belle Italie, pays de merveilles, etc., » des Anglais, placés à l'extrémité opposée, com-

mençaient l'hymne si simple, si admirable, si sublime des pêcheurs siciliens en l'honneur de la Vierge : *O sanctissima, ô piissima dulcis Virgo*, etc. Si, d'un côté, la combinaison harmonique et le nombre des voix paraissaient devoir enlever les suffrages, de l'autre la palme était vivement disputée par la simplicité et la naïveté des tons, par une expression toute naturelle d'un véritable et pieux amour. Mais bientôt l'hymne de la Vierge était repris à quatre parties et en chœur par les Allemands eux-mêmes ; et quel triomphe alors pour l'art venant prêter son secours à la nature ! C'était tout ce qu'il est possible de rêver de plus beau et de plus parfait. Heureux, me disais-je, mille fois heureux l'artiste qui trouve ainsi ses inspirations dans les émotions même de son âme, et qui sait les exprimer avec tant d'art que, pour celui qui en écoute l'expression, l'art disparaît, et la nature seule semble avoir prêté son langage. Telle est l'origine de toute musique qui se grave dans le souvenir du peuple, en même temps qu'elle obtient l'admiration des connaisseurs et des vrais artistes.

Ainsi les chants du peuple, qui n'osaient entrer en lice avec ceux des étrangers, trouvaient dans les étrangers eux-mêmes des défenseurs. Après ces luttes si originales, on se séparait en s'applaudissant avec franchise et cordialité. Long-temps après minuit retentissaient encore les chants des Allemands dans les rues qui conduisent au mont *Pingio,* quartier voisin de la villa de Medicis, presque entièrement habité par les artistes étrangers.

Je fus acteur d'une scène pareille et non moins intéressante dans l'île de Caprée. C'était le soir ; nous étions assis sur le toit voûté de l'auberge de *Don Giuseppe*, admirant d'un côté, sur le sommet d'une montagne, les ruines du bourg de Barberousse, de l'autre celles du bourg de Tibère, séparés de l'Europe par le golfe, et de l'Afrique par la Méditerranée. Malgré toutes ces richesses étalées autour de nous par la nature, moins heureux et moins beau sans doute, mais aimé avec passion, notre pays natal apparaissait à notre pensée au milieu d'une foule de touchans souvenirs ; et comme les Hébreux captifs à Babylone, mêlant leurs pleurs à l'onde du fleuve, à l'ombre des saules où ils avaient suspendu leurs harpes, nous chantions dans la langue maternelle les chants de la patrie ; mais à peine nos voix et nos guitares avaient-elles cessé,

qu'autour de nous se firent entendre de tous côtés d'autres voix et d'autres instrumens; les habitans de la ville étaient assis sur leurs toits et sur les parapets qui les entourent en forme de galerie; ils jouaient, les uns la flûte, les autres la mandoline ou le violon ; et comme ils ne s'étaient point concertés, c'était un singulier mélange dans lequel il était impossible de saisir aucune mélodie. Nous reprîmes nos chants élégiaques, et soudain toute cette musique fit silence.

La forme caractéristique adoptée le plus généralement pour les chansons populaires de l'Italie, est le *ritornello* qui se compose de trois vers, dont la mesure est arbitraire, ainsi que le nombre des syllabes qui les composent; le premier vers est ordinairement le plus court et souvent n'a pas plus de deux pieds; les deux autres en ont rarement moins de cinq. Lorsqu'à une ancienne mélodie de *ritornello*, on veut adapter des paroles nouvelles ou improvisées, il est permis, pour remplir la forme mélodique, de traîner ou de répéter la syllabe.

La mélodie des chansons à une voix est toute différente de celle des chants destinés à être exécutés par un chœur; elle est telle dans ces derniers, que la seconde partie se trouve tout naturellement; une seconde voix peut très bien les accompagner en chantant la mélodie dans la tierce inférieure ou la sixte supérieure. A Rome et dans tous les environs, on entend des chœurs composés de jeunes gens et de jeunes filles chanter de la même manière que les chanteurs du pape exécutent le plain-chant grégorien; les voix de *soprano* et de *tenor* chantant la mélodie que l'*alto* et la *basse taille* exécutent une tierce plus bas, les premiers comme les seconds séparés entre eux par l'octave.

En traversant *Siena* par une nuit de dimanche avec un *veturino,* je trouvai toutes les rues remplies de jeunes gens qui chantaient en chœur de cette manière.

Ces chœurs, dont la mélodie est généralement belle et gracieuse, n'ont, au reste, rien de bien surprenant; ils ont quelque ressemblance avec nos petites chansons à deux parties; ils sont presque tous dans le ton majeur.

Quant aux chants destinés à être rendus par une seule voix, ils ont, pour la plupart, un caractère mélodique si extraordinaire, qu'il

faudrait une grande habitude musicale pour leur improviser une seconde partie. C'est à peine si la nature riche et pittoresque de l'Italie fournirait autant d'exercice au pinceau d'un peintre, que ces chants, avec leurs modulations extraordinaires, en pourraient offrir à l'étude des musiciens, tant sous le rapport de la beauté de la mélodie et de la richesse harmonique, que sous celui de l'originalité du rhythme.

Mais, je le sais, les musiciens en général ne sont pas hommes à daigner puiser leur science dans les inspirations populaires, heureux s'ils ont réussi à trouver le fil qui doit les guider dans le dédale d'un traité d'harmonie aussi obscur qu'embrouillé, et s'ils ont appris à tracer quelques exemples mathématiques du simple ou du double contre-point. Possesseur d'un tel savoir, comment en effet s'occuper encore de ce peuple si rustique, de cette poésie populaire dont la langue est si rude, de ces chants enfin, dont les paroles ne sont pas plus arrangées selon les règles de la prosodie, que la musique selon les règles prescrites par les savans traités d'harmonie? Et comme elle leur paraît aride, l'ame humaine, à ces savans! comme il leur paraît vide, le cœur d'un enfant ou d'un homme du peuple! C'est qu'ils ignorent que, pour donner de la vie à de telles ames, il faut des chants qui y demeurent gravés, des chants qui les excitent à la vertu, qui les consolent dans la douleur, qui animent leurs plaisirs dans les jours de bonheur et de fête. Et ces chants ne sont-ils pas les véritables chants populaires, ceux que le peuple se compose lui-même, dans lesquels il conserve la mémoire des actions de ses pères, retrace ses habitudes, ses mœurs, ses penchans et ses sentimens, ceux enfin par lesquels il se révèle tout entier et laisse plonger dans sa vie intérieure le regard du philosophe? Celui-ci y trouve à faire des observations qui ne sont pas moins intéressantes pour l'art que celles qui concernent l'origine, la langue ou l'histoire d'un peuple; car il y découvre les formes aussi simples que vraies sous lesquelles ce peuple exprime sa crainte ou son espérance, sa tendresse ou sa haine, sa joie ou sa douleur, sa mélancolie, sa résignation ou ses jouissances, ses plaisirs et son ivresse. Celui-là est le véritable artiste, qui sait émouvoir les masses.

Outre les chants dans lesquels il peint sa vie, ses sentimens et

ses passions, le peuple italien a, en différentes contrées, des chants historiques auxquels le caractère de son imagination a généralement donné une forme pittoresque. Telles sont, sur les côtes, les chansons qui ont transmis la mémoire du fameux Barberousse, dont le nom a conservé dans la bouche des nourrices tout ce que jadis il avait de terrible. Sur les îles que renferme le golfe de Naples, on trouve encore des traces des Grecs et des Sarrasins dans les chansons, dans les danses, et même dans le costume. A Venise, où la vie a gardé le caractère insulaire, où la puissance est demeurée ensevelie sous les ruines de la république, où la vie aisée et heureuse du peuple a disparue avec la vie politique, on entend encore sur les lagunes et sur les canaux, au milieu de la nuit, autour du silencieux palais de marbre du doge, s'élever du fond des noires gondoles des chants qui ont survécu à la gloire du pays, et qui se sont conservés dans la bouche des gondoliers et des pêcheurs, comme un écho parmi les tombeaux.

Si, en Italie, il n'y a ni ville, ni village, ni vallée, ni montagne, qui n'ait sa chanson propre, il en est de même des maisons, qui ont toutes leurs chants de nourrice, de naissance, de noces, de mort; chants du foyer domestique et qui ne descendent jamais dans la rue.

Un genre de chant qui se rencontre souvent en Italie est celui des légendes, des histoires de couvens, des complaintes inspirées par quelque évènement malheureux, par l'exécution d'un criminel, et surtout par la vie héroïque et la mort d'un chef de brigands.

Telle est la légende, si souvent chantée par le peuple, de la Samaritaine et du Christ. Bien que la conversation de Jésus et de la belle enfant de Samarie y soit montée sur un ton de galanterie qui n'a rien de bien édifiant, le peuple italien ne s'offusque pas de si peu, habitué qu'il est aux idées matérielles de sa dévotion, et disposé toujours à poursuivre ses abbés et ses moines des satires les plus impitoyables. Ainsi rien de plus naturel pour lui que de faire dire à Jésus :

Dove vai bella donzella?

Et de faire répondre par la Samaritaine :

Vado per acqua, per beve e cucina.....

Telle est encore la chanson si connue que fit, la veille de son exécution, un prisonnier napolitain, condamné comme conspirateur :

Un piu a soffrir mi resta.....

Après avoir parlé de l'invention des mélodies, et avant de m'arrêter aux livres, aux histoires et aux traditions du peuple qui se rattachent immédiatement à ses chants, il nous reste à jeter un coup d'œil sur la manière toute particulière dont il les exécute.

Les hommes, en Italie, chantent ordinairement avec la voix de fausset, et partagent, avec plusieurs habitans des contrées de l'Allemagne, l'habitude de chanter du nez. Mais ils ont en outre une singularité qui ne leur est commune avec aucun autre peuple; c'est de prolonger le dernier ton, pendant trois, quatre, six mesures, quelquefois aussi long-temps que le *ritornello* lui-même. J'ai entendu dans les environs de Terracine et de Capoue des paysans occupés de leurs travaux, traîner ainsi le dernier ton d'une manière désespérante et jusqu'à perdre haleine. Il est inconcevable qu'un peuple qui montre tant de goût naturel dans l'invention de ses mélodies, puisse se plaire dans une pareille uniformité, et s'attacher avec tant de persévérance à une pareille monotonie, à moins toutefois que cela ne provienne de l'habitude qu'il a de soutenir ce ton, pendant que l'instrument qui l'accompagne d'habitude exécute une *coda* ou un *ritornello*.

Le caractère mélodique est quelquefois très difficile à saisir et se refuse tout-à-fait à la notation régulière. Autant de peuples, autant de caractères différens dans leurs mélodies. Il en est du chant comme des divers dialectes de la langue. Il faut quelque habitude pour savoir saisir les tons primitifs de la mélodie et les distinguer des tons accidentels qui varient suivant les chanteurs. C'est à cette cause qu'il faut attribuer les diverses opinions des voyageurs sur les chants populaires; les uns en effet n'ont pu saisir aucune mélodie au milieu de toutes ces fioritures, de tous ces tons traînés;

les autres, au contraire, ont reconnu, à travers cette accumulation d'effets étrangers, une mélodie d'une simplicité et d'une beauté admirables. C'est qu'il faut savoir distinguer la mélodie primitive d'une mélodie altérée par la tradition orale, et saisir la différence qui existe entre la mélodie et l'exécution.

J'ai entendu chanter des Arabes; le tremblement continuel de leur voix et leurs tons gutturaux ne permettent pas à une oreille accoutumée à la musique européenne de distinguer le moindre trait mélodique; la langue orientale et la multitude des tons interjetés ont quelque chose de si étrange, qu'il ne nous serait en effet possible de reconnaître ni les tons de la mélodie primitive, ni son caractère rhythmique. Il n'en faut pas conclure pourtant que leur musique soit sans expression et sans caractère. Des Européens prendraient le chant des Arabes pour une plaisanterie, pour une charge destinée à exciter le rire; et pourtant, à mesure que les uns chantent, on voit les autres courber la tête, tomber dans une méditation profonde et finir par répandre des larmes. Sans doute, si à ces oreilles, qui n'ont jamais entendu nos savantes compositions, on exécutait des morceaux de Beethoven et de Rossini, cette musique ne leur semblerait pas moins bizarre et moins incompréhensible que la leur pour nous.

Goëthe parle d'un chant romain exécuté souvent dans les rues par le peuple, et qui ne lui paraît pas pouvoir être saisi par la notation ordinaire. C'est probablement la chanson : *Fior de limone*, une des plus populaires à Rome. Elle est en effet rendue d'une manière si étrange, et la mélodie, en passant par la bouche du peuple, y subit tant d'altérations, que j'essayai en vain, à plusieurs reprises, de la noter d'une manière à peu près exacte; je n'y pus parvenir qu'en l'entendant chanter d'une manière plus simple par un vigneron des environs de Rome.

Un autre chant avec lequel on endort les enfans, et qui porte, comme tous ceux du même genre, le nom de *Ninna nanna*, me présenta, quoique rendu avec assez de précision, de telles difficultés de notation, que je ne pus même parvenir à en comprendre la mélodie. J'aimerais autant, je crois, avoir à noter ce chant si incompréhensible des Arabes, dont j'ai parlé, que cette *Ninna nanna* si simple, si lente, et douée, dit-on, d'une vertu si narcotique,

qu'elle ne manque jamais d'endormir l'enfant et la nourrice. Quant aux paroles, elles rendent bien cette extase d'une mère amoureuse, dont l'œil fixé sur ce nourrisson qui ne connaît d'autre univers que le sein maternel, croit voir se dérouler tout un ciel d'or, toutes les richesses d'un monde fantastique.

Peut-être un autre sera-t-il plus heureux que moi, et parviendra-t-il à noter la mélodie de ce cantique de mère, dont voici l'introduction :

Testa d' argento e fronte di cristallo,
Occhi, che ci sì vede il paradiso.
Denti d' avorio e labro di corallo,
La bianca gola e l' incarnato ciglio.
Li vostri orecchi sono tanto belli,
Son fila d' oro ì vostrì capelli.

L'Italie doit un grand nombre de chants populaires aux chanteurs et aux ménétriers ambulans, et surtout à cette classe d'hommes que l'on nomme *improvisatori*, et dont l'existence est un des traits caractéristiques de l'Italie. Ces improvisateurs sont ou poètes ou chanteurs, quelquefois l'un et l'autre, comme jadis les bardes, les scaldes et les troubadours. Je ne veux point parler ici de ces hommes qui font profession d'être savans, et exercent leur art dans les cercles et les salons, improvisant des discours ou des tragédies; mais de ces improvisateurs hommes du peuple, vivant avec le peuple, qui parcourent, avec une guitare ou une mandoline, les villes et les villages, et chantent dans les cafés et dans les cabarets, ou sous le balcon des femmes, prenant à leur gré le son grave et mélancolique, ou gracieux et amoureux (1). A peine l'improvisateur a-t-il commencé, que les voisins et les passans font cercle autour de lui, et si la chanson qu'il a inventée plaît au peuple, celui-ci la lui fait répéter plusieurs fois jusqu'à ce qu'il l'ait apprise lui-même.

Il y a encore une autre classe d'improvisateurs, ce sont les *narratcurs*. Ceux-ci racontent les histoires et traditions populaires,

(1) Commanda qualche cosa di serio, di malinconico, o una canzone grazioza e dilettevole!

soit en improvisant, soit en commentant, amplifiant et ornant de figures poétiques les livres du peuple. Ces livres sont aussi durables en Italie que les chansons y sont éphémères ; le peuple regarde ce qui y est écrit comme sa propriété ; c'est le recueil, grossi de génération en génération, de toutes ses traditions fabuleuses, de ses aventures d'amour, de ses farces et de ses superstitions; il se compose de narrations sur toutes les époques, et l'on y trouve décrits les temps anciens du paganisme, les héros romains, le commencement du christianisme, les croisades, les invasions des Sarrasins et des pirates, la vie chevaleresque et la vie des couvens; c'est, en un mot, l'*épopée* du peuple italien. En vain dès le berceau l'a-t-on endormi ou réveillé avec les facéties de *Bertoldo*, l'Esope de l'Italie; en vain a-t-il entendu mille fois raconter ses chroniques et sa mythologie, la voix du narrateur est un appel tout puissant auquel il répond avec un empressement toujours nouveau.

A la Ripa grande, à Venise, on voit de ces narrateurs entourés d'un nombreux auditoire, qui, dans le style le plus emphatique, font des improvisations sur le héros qu'on leur a proposé, ou qu'ils se sont choisi eux-mêmes, n'omettant aucun détail, ni sur ses duels, ni sur ses amours, et restant là des demi-journées, aussi infatigables à parler, que le peuple à les entendre.

C'est surtout dans le port de Naples, sur le *molo*, qu'on les rencontre nombreux, féconds et inépuisables. Ils restent assis, des jours, des mois, des années, à la même place, sur un morceau de bois, un monticule de terre, ou une espèce de trône qu'ils se sont formé avec des pierres; autour d'eux, et couchés à terre, sont les *lazzaroni* à moitié nus, les pêcheurs, les soldats, les matelots, tous, les yeux fixés sur la bouche qui improvise, contractant ou épanouissant les traits de leur physionomie, selon que l'évènement rapporté est triste ou gai, heureux ou malheureux ; puis, sortant tout à coup d'un silence de mort pour éclater en applaudissemens frénétiques, ou pour fondre en larmes et sanglotter, selon le sort qu'il a plu à l'historien de faire à son héros. — Plusieurs de ces narrateurs se contentent de lire, et, chose caractéristique, ils choisissent alors plus souvent le *Roland* de l'Arioste que la *Jérusalem* du Tasse.

Lorsqu'il a terminé un chant ou une histoire, le *narrateur* tend

son chapeau, et tout assistant qui possède quelque chose partage avec lui. Si, dans le cours de sa narration, il s'aperçoit qu'un étranger est venu grossir le nombre de ses auditeurs, alors c'est vers lui qu'il se tient constamment tourné, c'est à lui qu'il semble adresser son histoire, tendant le chapeau dans la crainte qu'il ne déserte avant la conclusion, mais continuant à parler sans la moindre interruption, et sans que ses autres auditeurs, si curieux ordinairement, daignent détourner un seul de leurs regards pour le porter sur l'étranger.

Je ne terminerai pas sans dire quelques mots de la danse en Italie. La danse, qu'il est si difficile de séparer de la musique et de la poésie populaire, peut, comme le chant, donner une idée des mœurs d'un peuple; elle révèle ses habitudes de guerre ou de chasse, de pêche ou de vie agricole. Le nègre de la Côte-d'Or, qui boit le sang et mange la chair de son prisonnier, ne danse qu'autour de sa victime, et sa danse a un caractère brusque et farouche. Chez le Congo-Sénégalien, au contraire, qui se livre aux travaux des champs, la danse est une récréation, et en offre toute la grace et l'abandon.

La danse nationale de l'Italie est la *tarentella*, qui doit son nom à la tarentule, espèce d'araignée dont la piqûre ne peut être guérie, dit-on, que par la danse. On explique cette guérison par l'abondante transpiration que provoque cet exercice, et qui ferait ainsi sortir le venin. D'autres prétendent que le nom de *tarentella* vient de ce que la piqûre de la tarentule imprime aux pieds et aux mains un mouvement semblable à celui qui caractérise cette danse.

La *tarentella* se danse au son de tous les instrumens répandus parmi le peuple, comme la guitare, la mandoline, le chalumeau, et surtout le tambourin, qu'on ne rencontre jamais que dans les mains d'une femme, comme autrefois chez les Hébreux, comme aujourd'hui encore dans les harems des musulmans. Les danseurs, qui ont constamment le regard fixé l'un sur l'autre, exécutent, en se balançant, les mouvemens les plus vifs et les plus voluptueux.

Outre la *tarentella*, on remarque, dans les îles de la péninsule, plusieurs danses d'origine étrangère que le peuple a conservées. Telle est à Ischia celle des *Sarrasins*, que les jeunes gens de l'île dansent avec des lances. En Sardaigne, la danse populaire est le

ballo tondo, remarquable par les mouvemens extraordinaires des exécutans. Les danseurs sont toujours séparés des danseuses; il n'est permis qu'aux fiancés de se prendre la main, et malheur au jeune homme qui oserait toucher la main d'une femme ou d'une fiancée autre que la sienne! Dans tous les cantons du midi de la Sardaigne, on danse au son d'un instrument, nommé *launeda*, qui date du temps des anciens Romains, et qui a survécu à toutes les révolutions. Il se compose, comme la cornemuse des *pifferari* napolitains, de quatre roseaux embouchés par le même exécutant.

Le son lointain du violon ou de tout autre instrument suffit, en Italie, surtout dans les provinces du midi, pour amener des danses parmi le peuple; alors il n'est point de pêcheur ni de *lazzarone* qui ne se mette en mouvement, se tenant sur la pointe des pieds, et balançant ses bras et son corps. Nous partîmes un jour d'Ischia pour gravir l'*Epomeo*, si bien décrit dans le *Titan* de Jean Paul; arrivés, après beaucoup de peines et de fatigues, à la dernière pointe de la montagne d'où l'île entière nous apparaissait comme une nacelle voguant sur une mer immense, notre première pensée fut une pensée d'enthousiasme à la vue de ce tableau magnifique qui déroulait à nos pieds Naples, Portici, Resina, le Vésuve, Pompeï, Sorrente, Salerne, les îles de Caprée et de Procida, puis le promontoire de Mysène, Gaëte, Terracine, le promontoire de l'enchanteresse Circé, puis encore, comme un nuage lointain, les rochers de la Corse et de la Sardaigne. A peine étions-nous revenus d'un premier mouvement d'admiration ,que nos conducteurs de mulets, profitant d'un violon amené par un soldat napolitain qui venait de célébrer ses noces chez l'ermite de la montagne, se mirent à danser sur l'étroite plate-forme où nous étions. Chaque instant que nous pouvions dérober à la nature si belle et si pittoresque qui étalait ses trésors devant nos yeux, nous le donnions à la danse de nos guides, et notre intérêt n'était pas moins vivement excité par la grace de leur tenue et de leurs gestes, que par le long enivrement avec lequel ils se livraient, infatigables, au plaisir de la *tarentella*.

Dans presque toutes les villes de l'Italie, à Rome surtout, il y a des jours où des danses s'improvisent et s'emparent de rues entières. C'est alors un spectacle des plus animés, où la musique, le chant et la danse du peuple forment l'alliance la plus étroite.

Au-delà du Tibre habitent les Transteverins, qui se disent les vrais descendans des Romains, et ont gardé, tant dans leur costume que dans leur caractère, une teinte d'originalité qui, depuis des siècles, n'a subi aucune variation. Il est difficile de concevoir comment cette population, au milieu des invasions qui l'ont soumise à tant de jougs différens, malgré son contact journalier avec le reste des habitans de Rome et les étrangers, a réussi à se conserver pure de toute altération; on dirait des montagnards ou des insulaires constamment séparés des autres peuples. C'est sans doute au noble ressouvenir d'une grandeur et d'une gloire antiques qu'il faut attribuer le soin religieux avec lequel les Transteverins ont gardé ce costume, ces mœurs et ces usages des temps passés. La fierté qu'ils ressentent de leur origine, et le dédain qu'ils témoignent aux autres habitans, ont souvent occasioné des rixes sanglantes, de véritables petites guerres, auxquelles l'intervention militaire peut à peine mettre fin.

Rien de plus pittoresque que le quartier des Transteverins les dimanches et les jours de fête. Les maisons sont désertes; tout le monde est dans les rues, depuis les enfans jusqu'aux grand'mères, parmi lesquelles se trouvent souvent des centenaires. Devant la porte de chaque habitation, on dirait une fête; il s'y forme des danses auxquelles prennent part non-seulement les enfans et les jeunes gens, mais les vieillards des deux sexes, qui se joignent à la *tarentella* jusque bien avant dans la nuit. Le seul accompagnement de ces danses est un tambourin frappé par une jeune fille; ce tambourin ne manque dans aucun ménage: c'est un meuble indispensable. Ce n'est que vers deux heures après midi que commence la fête, et la cloche qui sonne *l'Ave Maria* a seule le pouvoir de l'interrompre. A peine le premier son se fait-il entendre, qu'aussitôt, comme par enchantement, les chanteurs s'arrêtent, la main qui frappait le tambourin retombe immobile, le pied qui s'élançait en l'air reprend gravement sa position accoutumée; les danseurs se jettent à genoux, de nombreux signes de croix sillonnent toutes les poitrines. Au bruit de la fête a succédé le silence; aux transports de joie, l'immobilité de la contemplation, ou le bruit d'un *Ave* machinalement récité.

Ce recueillement subit ne dure que quelques minutes, et la fête

recommence, plus animée que jamais, jusqu'à minuit, heure à laquelle les Romains se mettent à souper. Alors vous ne rencontrez plus dans les rues que des jeunes gens chantant leurs tourmens d'amour sur un ton plaintif et mélancolique, qu'ils accompagnent des accords légers de la guitare ou de la mandoline. Enfin les rues deviennent tout-à-fait désertes; la gaieté bruyante de la journée fait place à un calme profond, interrompu seulement par les prières du chapelet que murmure devant sa *madone* une famille qui va se séparer pour se livrer au repos. Alors, dans chaque rue, on pourrait se croire à la porte d'un temple où les fidèles se sont réunis pour prier.

J. MAINZER.

ANCIENS

POÈTES FRANÇAIS.

II.

RACAN.

Il semble que, pour produire certains génies, la nature s'y prenne à deux fois. C'est comme un essai qu'elle fait de ses forces, et une esquisse de son œuvre qu'elle jette avec une grace négligente, avant de la réaliser avec toute sa puissance. Il est rare qu'un grand homme n'ait point de précurseur, et que Rotrou ne précède point Corneille. Il ne faut, pour s'en convaincre, que parcourir cette époque de transition intellectuelle qui commence à la mort de Henri IV et s'arrête à l'avènement de Louis XIV. Il y a dans cette époque, tour à tour livrée à l'influence italienne ou espagnole, bien des physionomies indécises qui, dans l'âge suivant, nous apparaissent de nouveau, mais plus fièrement dessinées. Racan, dont je vais raconter la vie, est une première ébauche de La Fontaine.

Lorsque j'ai secoué la poussière qui couvrait ces deux minces volumes, j'ai cru d'abord qu'après Malherbe j'allais avoir à exposer l'histoire de son école; j'avais lu partout qu'elle se personnifiait dans Racan. Mais c'était autre chose encore: les vrais disciples de Malherbe, ce sont Maynard, Bertaut, l'évêque de Grasse; Racan regarde bien aussi Malherbe, mais il est à demi tourné vers La Fontaine.

Ce n'est pas qu'il n'ait gardé quelque chose de cette haute et rigide expression de son maître, de cet essor d'ame qui élève plus souvent la pensée que l'imagination. Mais essayez de le surprendre à l'une de ces heures où, moins préoccupé du joug, il suit avec nonchalance la pente naturelle de son génie, et vous serez étonné de lui trouver une allure qui ressemble si fort à celle du fabuliste. C'est souvent dans sa manière le même laisser-aller de rhythme et de langage, c'est dans ses opinions le même épicuréisme indolent et sensuel, c'est dans l'instinct de ses goûts le même amour des champs et de la solitude, c'est jusque dans sa vie privée la même bonhomie : Racan, par la naïveté de ses distractions, appartient aussi à la famille de ces rêveurs que Dieu n'a pas le courage de damner.

Ce poète nous apparaît donc comme l'anneau qui lie dans l'histoire de notre poésie ces deux hommes de races si diverses, Malherbe et La Fontaine. C'est comme présentant ce singulier caractère qu'il nous semble curieux à étudier. Nous essaierons de retrouver dans sa vie, d'une part l'écho affaibli de l'inspiration grave de Malherbe, de l'autre ces épanchemens naïfs d'une verve heureuse et facile qui n'attend plus que La Fontaine pour devenir du génie.

Si Racan eût été un poète créateur, il eût fait l'une de ces deux choses: ou il serait entré hardiment dans la route frayée par Malherbe, et moins gêné désormais par la forme, il serait devenu un franc lyrique; ou, plus docile au penchant mélancolique de sa nature, il eût rouvert sous le règne de Louis XIII ces sources murmurantes de poésie champêtre que Théocrite retrouva, comme par enchantement, au sein d'une époque Alexandrine. Mais Racan n'était pas un homme de génie. Disciple de Malherbe, quand il imite et quand il invente, sa gloire est d'avoir répandu çà et là sur

ce qu'il invente et sur ce qu'il imite quelque chose de la poésie qui va naître.

Toutefois, ce double caractère ne se présente pas ici d'une manière assez distincte, pour qu'il soit possible de faire deux parts de cette vie. C'est chose facile d'ordinaire, surtout à ces époques où le mouvement intellectuel suit une pente uniforme. Presque toujours alors le jeune écrivain paie tribut d'imitation au modèle qu'il admire, avant d'entrer d'un pas ferme dans une voie de conquête et de création. La critique a dès-lors bonne grace à choisir et à classer. Les jours de cette vie qu'elle se voue à raconter se partagent d'eux-mêmes : les uns appartiennent aux premières sympathies du cœur, aux premières admirations de l'esprit; les autres, à l'inspiration personnelle. L'enfant ne quitte sa mère que le jour où il peut marcher seul; jusque-là il vit de la vie, il pense avec la pensée de sa mère: le génie exerce autour de lui comme une sorte d'autorité irrésistible et suave qui ressemble à l'amour d'une mère. On s'abrite sous son aile quand il la déploie; les cieux que l'on parcourt sont les siens, la foi que l'on chante est la sienne, les émotions dont on croit souffrir sont à lui; cela dure jusqu'au moment où nous nous sentons vivre nous-mêmes. La première passion qui s'éveille en nous commence la séparation douloureuse; elle nous ouvre un monde qui est à nous, elle nous arrache des larmes qui sont bien nôtres; en un mot, elle nous révèle notre poésie, en nous initiant à la vie. Alors on va seul, faible encore, hélas! mais seul; puis la tête se redresse, le pied s'affermit, la voix devient plus sonore, la parole plus accentuée. Ainsi va la destinée du poète; lorsque le biographe se met à son œuvre, la chronologie a pris soin déjà de la faire à demi. Autre chose est la vie de Racan; tout s'y mêle, tout s'y confond, l'imitation et l'originalité s'y présentent presque toujours ensemble. Nous la raconterons au jour le jour, pour ainsi dire, laissant à chacun le soin d'y retrouver la double tendance que nous venons de signaler.

Vers la fin du XVIe siècle, vivait à l'extrémité de la Touraine un vieux gentilhomme retiré de la cour. Il avait servi long-temps avec honneur, et avait rapporté dans sa terre, avec le titre de chevalier de l'ordre, le grade de maréchal de camp. Son nom était Honorat de Bueil. Homme de mœurs simples et douces, il aimait fort sa

femme, et l'un et l'autre ils employaient leurs loisirs à tourner des vers, en attendant que Dieu leur fît la grace de leur envoyer un héritier. En l'année 1589, il leur naquit un fils. Ce fut un beau jour. Il y avait dans le voisinage un moulin que l'on appelait Laroche-Racan. C'était un fief; le sire de Bueil l'acheta le jour même, et voulut que dès-lors son fils en prît le titre. Le jeune Racan passa ses premières années dans la maison paternelle. Il y puisa de bonne heure le goût des vers; de bonne heure aussi, il témoigna pour l'étude une aversion assez grande, jusque là même, dit-on, qu'il ne comprit jamais le latin, et n'eût su dire son *Confiteor*. Ne croirait-on pas qu'il va sortir de là un génie libre de l'érudition pédantesque qui étouffe le siècle, un poète original?

L'enfant grandissait. Il fallut songer sérieusement au renom de la famille. L'usage voulait qu'un bon gentilhomme allât à la cour pour y prendre les belles manières, et guerroyât à la suite de quelque grand seigneur. On se souvint au vieux manoir que l'écuyer de Henri IV avait épousé une dame de la maison de Bueil, et on se décida à lui adresser le jeune Racan pour qu'il en fît son page. Abandonner seul à Paris cet enfant si frêle et si délicat, c'était grand souci pour la pauvre mère. Je ne sais si l'enfant regretta fort sa Touraine: ce nom de Paris a tant de prestige pour une jeune ame. Les mères seules en ont peur.

Racan apprit bien vite à cette nouvelle école le scepticisme et l'immoralité galante de la cour de Henri IV. On peut en juger par ses premiers vers :

Vieux corps tout épuisé de sang et de moëlle, etc.

Il y a dans ces imprécations contre un vieillard jaloux une naïveté de sensualisme qui étonne.

Précisément à la même époque, Henri IV envoyait au duc de Bellegarde un nouveau commensal : c'était Malherbe. Racan dit simplement le fait dans ces mémoires qu'il a écrits pour Ménage. J'aurais voulu apprendre de lui-même comment se forma entre son maître et lui cette amitié qui dura jusqu'à la mort du premier. J'imagine que madame de Bellegarde, pour faire à son nouvel hôte les honneurs de sa maison, lui dit négligemment qu'il y avait par

là un petit page qui se mêlait aussi de faire des vers. On fit sans doute avertir le jeune homme, qui vint en rougissant saluer Malherbe. Je crois le voir regarder avec une pieuse crainte cette belle et sévère figure ; puis, pour obéir à sa noble parente, réciter d'une voix émue cette première élégie dont je parlais tout à l'heure. Le page embarrassé froisse dans ses doigts sa toque à plumes, et jette tour-à-tour un coup d'œil furtif à la duchesse, dont il redoute fort la colère, et à cet étranger, dont il attend l'arrêt avec tremblement. J'ignore comment la belle duchesse prit les vers ; mais je ne doute pas qu'ils n'aient été du goût de Malherbe. Il n'y avait rien dans les idées qui fût de nature à lui déplaire, et la versification avait une sorte de fermeté qui dut le charmer. J'ai peine à croire que les choses ne se soient pas ainsi passées. Racan emporta sans doute de cette première entrevue *du bonheur pour toute sa vie* ; ce n'était pas, comme Chérubin, le baiser de Rosine, c'était le sourire d'un grand poète.

Quelques années après, Racan prit le chemin de Calais pour y faire ses premières armes. Il est probable qu'il y fit aussi des vers ; mais aucune pièce, dans son recueil, ne porte assez distinctement la date de cette époque. Ce fut seulement après son mariage qu'il abandonna la profession des armes. Il nous apprend lui-même, dans une ode à Louis XIV, qu'il prit part à presque toutes les expéditions de Louis XIII.

Je l'ai suivi dans les combats,
J'ai vu foudroyer les rebelles,
J'ai vu tomber les citadelles
Sous la pesanteur de son bras ;
J'ai vu forcer les avenues
Des Alpes qui percent les nues,
Et leurs sommets impérieux
S'humilier devant la foudre
De qui l'éclat victorieux
Avait mis La Rochelle en poudre.

Il nous reste, de la vie militaire de Racan, un monument qui mérite de nous arrêter : c'est une scène de bivouac, décrite avec une vérité de détails vraiment originale. Je ne saurais dire à quelle

date précise elle appartient; mais il y a là d'abord une verve de récit, libre encore de toute imitation, et ensuite une manière de prendre en riant les réalités de la vie, qui dénotent également les insouciantes années de la jeunesse. On se demande pourquoi Racan n'a pas gardé cette vive allure de style. Ce morceau est fort peu connu : je le cite presque tout entier.

Pour combler mon adversité
De tout ce que la pauvreté
A de rude et d'insupportable,
Je suis dans un logis désert,
Où partout le plancher y sert
De lit, de buffet et de table.

Nostre hoste avec ses serviteurs,
Nous croyant des réformateurs,
S'enfuit au travers de la crote,
Emportant ployé sous ses bras
Son pot, son chaudron, et ses dras,
Et ses enfans dans une hote.

Ainsi plus niais qu'un oison,
Je me vois dans une maison,
Sans y voir ny valet ny maistre;
Et ce spectacle de malheurs
Pour faire la nique aux voleurs
N'a plus ny porte ny fenêtre.

D'autant que l'orage est si fort,
Qu'on voit les navires du port
Sauter comme un chat que l'on berne,
Pour sauver la lampe du vent,
Mon valet a fait en resvant
D'un couvre chef une lanterne.

Après maint tour et maint retour,
Nostre hoste s'en revint tout cour
En assez mauvais esquipage,
Le poil crasseux et mal peigné,
Et le front aussi renfrogné
Qu'un escuyer qui tance un page.

Quand ce vieillard déjà cassé,
D'un compliment du temps passé
A nous bien peigner s'évertüe,
Il nous semble que son nez tors
Se ploye et s'alonge à ressors,
Comme le col d'une tortüe.

Force vieux soldats affamés,
Mal habillés et mal armés,
Sont icy couchés sur du chaume,
Qui racontent les grands exploits
Qu'ils ont faits depuis peu de mois
Avecque monsieur de Bapaume.

Ainsi nous nous entretenons,
Sur le cul comme des guenons,
Pour soulager notre misère :
Chacun y parle en liberté,
L'un de la prise de Pate,
L'autre du siège de Fougère.

Nostre hoste qui n'a rien gardé,
Voyant nostre souper fondé
Sur d'assez faibles espérances,
Sans autrement se tourmenter,
Est résolu de nous traiter
D'excuses et de révérences.

Et moi que le sort a réduit
A passer une longue nuit
Au milieu de cette canaille,
Regardant le ciel de travers,
J'écris mon infortune en vers,
D'un tison contre une muraille.

Ce tableau d'une halte militaire, sur la côte, par une nuit d'orage, indépendamment de son côté pittoresque, est un vrai morceau d'histoire. On regrette, pour le génie du poète, cette rude école de la vie active; il semble qu'elle l'aurait mieux inspiré que les leçons de Malherbe.

A son retour de Calais, c'était vers 1608, Racan prit Malherbe à

l'écart, et lui demanda conseil sur la carrière qu'il devait suivre. Plusieurs chemins s'ouvraient devant lui. D'abord, se souvenant de la glorieuse vieillesse de son père, il songeait à prendre le parti des armes. Mais il n'y avait alors en France nulle gloire à recueillir; il fallait aller chercher une guerre en Suède ou en Hongrie. Donc, pour la faire avec honneur, c'était peu pour un gentilhomme que d'avoir du courage, s'il n'avait aussi de l'argent, et Racan ne voulait pas vendre le vieux manoir où son père était mort, où lui-même il espérait mourir.

Resterait-il à Paris pour mettre ordre à ses affaires? C'était bien le parti le plus sage. Mais imaginez un poète d'humeur rêveuse, occupé à liquider de vieux procès de famille; et puis, avec la fortune de Mme de Bellegarde, il lui sera facile quelque jour de débrouiller tout cela.

Maintenant il y a là-bas, en Touraine, cette terre de Racan qu'il a quittée si jeune, et dont le souvenir lui revient encore bien souvent. Le vœu secret de son cœur serait d'aller y cacher sa vie, et je m'assure que, pour l'accomplir, il n'attendra pas la vieillesse. On sent, à lire sa belle élégie sur la retraite, si calme, si mélancolique, si attrayante, que ce n'est pas là une pensée éclose par hasard dans son ame, aux rayons de quelque beau soleil d'automne, dans les camps, loin des amis, ou bien encore à la cour, dans la salle des Gardes, après quelques pistoles perdues au jeu. Cette pensée, qu'il exhale en vers si doux, il l'a couvée toute sa vie, il se la chante à lui-même depuis des années..... Ira-t-il ensevelir le reste de ses jours à Laroche-Racan? Hélas! non; il se sent retenu par sa jeunesse, et puis encore par je ne sais quel murmure de gloire qui commence à s'élever autour de lui.

Eh bien donc, il se mariera. Cette paisible existence dont il a besoin, n'osant, à son âge, la demander aux champs, il la trouvera dans le mariage. Mais quoi! le mariage est une mer orageuse: on le lui a dit, lorsqu'il était page, et lui-même il a fait des vers contre un mari jaloux. Maintenant il s'épouvante de ses propres vers : il a oublié tous les autres, ceux-là lui reviennent toujours.

Ainsi, à chaque tableau qu'il se faisait, son embarras allait croissant, et à chaque objection qu'il s'adressait, il ajoutait ce refrain: Et puis que dira-t-on à la cour? que dira-t-on à la ville?

Malherbe le laissait dire. Ces projets divers lui souriaient médiocrement. La guerre? Il l'avait faite en sa jeunesse, et elle lui avait rapporté moins de gloire qu'un sonnet. La vie des champs? Il ne conservait de la terre natale autre souvenir que celui de son blason gravé aux murs de l'abbaye de Saint-Étienne. Le mariage? Où était sa femme? Il n'en parle jamais, et on sait à peine d'où lui vient ce fils tant pleuré. Les procès et les affaires? Il plaide contre son frère, et ne cesse de s'emporter contre les juges qui jamais ne concluent. Racan n'avait donc qu'à choisir lui-même. Quant à satisfaire tout le monde, Malherbe, pour toute réponse, raconta la fable du Meunier. Il l'avait lue sans doute dans le Pogge, à l'époque où il était en proie à cette fièvre d'imitation italienne qui nous a valu les *Larmes de saint Pierre*. Entre deux poètes, l'entretien ne pouvait rester long-temps dans les termes de la prose; il devait tourner vite à la poésie : ainsi fit-il, comme on voit. Ce conseil à la façon d'Ésope fut-il perdu pour Racan? Je ne sais. Du moins ne le fut-il pas pour la poésie : La Fontaine était là qui écoutait.

Il était là aussi, lisant par-dessus l'épaule de Racan, le jour où ce dernier écrivait à son maître je ne sais quelle aventure scandaleuse arrivée à La Flèche. Malherbe, dans sa réponse, demande les détails avec une avidité singulière; et dans le conte qu'il en fait, on voit que La Fontaine n'a pas perdu un mot du récit. Il était de mon sujet de suivre partout dans les œuvres de La Fontaine la trace de Racan.

Racan resta donc à Paris, suivant la cour, suivant la guerre, écrivant sous les yeux de Malherbe, vivant du reste assez pauvrement, vrai poète pour l'insouciance et le laisser-aller de sa vie. Il habitait, dit-on, un mauvais cabaret, et comme Conrart voulait l'en tirer : Laissez, répondait-il, je suis bien ici; je dîne pour tant, et le soir on me trempe pour rien un potage. A Tours, où la cour était alors, il eut une fois besoin de deux cents livres. Boisrobert les lui prêta, et ce fut tout gain pour la gloire de Racan, car déjà il était en train de rimer quelques chansons pour un commis qui mettait ce prix à son obligeance.

Toute cette époque, dans la vie du poète, semble avoir appartenu au mouvement imprimé par Malherbe à notre poésie. Nous avons tenté d'expliquer ailleurs l'œuvre de réforme et de

création régulière que quelques hommes poursuivaient alors sous la sévère discipline du poète normand. On a dit, et avec raison, que Racan était le disciple bien-aimé de Malherbe ; ajoutons cependant qu'il n'était pas le plus docile. Ces maîtres acerbes aiment souvent de préférence ces écoliers d'humeur mutine ; ils se laissent séduire, malgré eux, à ce quelque chose qui leur résiste. Malherbe faisait bonne guerre aux longueurs de Racan, à ses rimes faciles, à ses épithètes traînantes. Racan gardait ses épithètes, ses rimes et ses longueurs, et Malherbe l'aimait avec tout cela. Puis il avait, pour ainsi dire, vu naître ce jeune homme ; il avait été le confident de ses premiers vers, et il trouvait en lui ce scepticisme que lui-même il avait puisé au spectacle des contradictions de son siècle. Racan ne demandait souvent pas mieux que d'obéir ; mais le naturel l'emportait. Souvent le premier à se soumettre, le premier aussi il s'ennuyait de la règle. Malherbe fait un signe, et voilà toute l'école qui s'escrime en sonnets irréguliers. Racan en fait à peine deux ou trois, et s'en lasse. Maynard en fit jusqu'à la mort. Malherbe défend de rimer les dérivés, et même tous mots qui ont entre eux quelque convenance : il ne veut pas davantage des vers rimés en noms propres. Racan s'observe un moment, puis il retourne à ses rimes qui viennent d'elles-mêmes, à ces épithètes naïves qui ont parfois chez lui une grace virgilienne. Aussi que vouliez-vous qu'il fît, lui, poète de nature, des raisons de Malherbe? Les rimes rares et difficiles, disait ce dernier, conduisent l'esprit à de nouvelles pensées : c'est-à-dire que le poète allait de la rime à la pensée, comme un mineur qui sonde les rochers, parce que le filon se rencontre souvent en des lieux d'aspect sauvage.

Toutefois, au milieu de cette discussion par articles de notre charte poétique, Racan un jour eut tort contre le maître ; voici à quelle occasion. La stance de six vers est, entre toutes, celle qu'affectionnent nos vieux lyriques ; elle a de la grace et de l'harmonie, mais à la condition de placer un repos après le troisième vers ; ce repos est nécessaire au rhythme. Malherbe, lorsqu'il vint à Paris en 1605, n'observait pas cette règle. Il traversa, sans la reconnaître, tout le règne de Henri IV ; en 1612, il ne s'y soumettait point encore. Sur la proposition de Maynard, elle fut sérieusement examinée, et Malherbe se rendit. La stance de six vers une fois

constituée, la révolution s'étendit à cette majestueuse strophe de dix vers, création de Ronsard, qui vaut seule le nom qu'on lui a fait. Fallait-il établir un repos après le septième vers? Malherbe dit oui, Racan dit non; sa raison était que cette strophe ne se chante pas, et que, fût-elle chantée, elle ne le serait pas en trois reprises. Racan abusait ici de son petit talent à jouer du luth. L'usage a prononcé contre lui, et a donné gain de cause à l'église contre l'hérésie. La strophe, telle que Malherbe nous l'a léguée, rapide et solennelle tout ensemble, ajoute encore à la majesté de la pensée la plus haute et à l'essor de la plus fougueuse inspiration.

Je trouve ici, dans les œuvres de Racan, une ode bachique qui, par la fermeté du style, dénote le voisinage de Malherbe; elle s'adresse au grave Maynard, et porte sa date dès les premiers vers.

> Maintenant que du capricorne
> Le temps mélancolique et morne
> Tient au feu le monde assiégé,
> Noyons notre ennui dans le verre,
> Sans nous tourmenter de la guerre
> Du tiers-état et du clergé.

Il y a là une allusion évidente à ces états généraux de 1614, qui s'annoncèrent avec tant de grandeur, et qui nous apparaissent aujourd'hui comme un prélude lointain de ceux de 1789. Racan avait alors vingt-cinq ans.

Mais quelque passion ne viendra-t-elle pas enfin éveiller cette verve heureuse qui s'avoue sa paresse à elle-même avec tant de grace et de bonhomie. Un mot de Malherbe négligemment jeté dans une lettre nous apprend que son disciple avait inutilement soupiré en Bretagne; mais cet amour n'a pas laissé trace distincte dans son livre. Racan, de sa nature, était plus galant qu'amoureux. Malherbe l'a bien jugé dans certaine lettre à Balzac: « Cette affaire (une affaire!) veut, dit-il, une sorte de soin dont sa nonchalance n'est pas capable; s'il attaque une place, il y va d'une façon qui fait croire que, s'il l'avait prise, il en serait bien empêché. » Vous reconnaissez votre Malherbe à ces paroles; elles pei-

gnent aussi Racan. Voici qui le peint mieux encore; c'est lui-même qui parle : « Racan et lui, dit-il, s'entretenaient un jour de leurs amours, c'est-à-dire du dessein qu'ils avaient de choisir quelque dame de mérite et de qualité, pour être le sujet de leurs vers. » C'est donc à dire, messieurs les poètes courtisans, que la poésie se prêtera comme une esclave à toutes les fantaisies étudiées de vos passions d'emprunt; elle aura pour vous des chants d'ivresse et des cris de douleur, quand vous n'avez dans l'ame ni joie ni désespoir; elle sera pour vous suppliante, jalouse, emportée, quand jalousie, remords, emportement, rien de tout cela n'est en vous; allez, vous méritez bien que l'amour vous ait si mal inspirés l'un et l'autre. Je ne puis m'empêcher de me souvenir que l'année même où Malherbe arrivait à Paris, le *don Quichotte* s'imprimait à Madrid. Lisez la page où le héros se choisit sa maîtresse; le ridicule est-il plus grand?

Malherbe ne vit rien de plus illustre que madame de Rambouillet, et il la prit pour dame de ses pensées. Racan choisit la belle-sœur du duc de Bellegarde, madame de Thermes. Don Quichotte avait donné à sa dame le nom de Dulcinée; nos deux poètes en cherchèrent un pour les leurs. L'une et l'autre se nommaient Catherine : on passa toute une journée à tourmenter les syllabes de ce mot, pour en tirer des noms gracieux. Celui d'Arténice parut le plus galant, il revenait de droit à madame de Rambouillet. Malherbe se proposait d'immortaliser par une églogue son entretien avec Racan; mais ce dernier le gagna de vitesse, et le premier, dans ses vers, il donna ce nom d'Arténice à madame de Thermes. La postérité s'est obstinée à le conserver à madame de Rambouillet. L'églogue de Malherbe ne nous est pas venue : celle de Racan se lit à la suite des *Bergeries*; il y est parlé naïvement d'une bergère dont les appas

. . . . . . trop chastement gardés,
Par le seul Alcidor ont été possédés,
Celui de qui la mort si digne de la vie
Fit moins aux braves cœurs de pitié que d'envie.

Alcidor n'est autre que M. de Thermes qui venait de mourir. Racan s'échauffa si bien à célébrer les vertus de sa veuve, qu'il en

devint sérieusement amoureux. Il fit, pour la voir, plusieurs voyages en Bourgogne. Malherbe n'approuvait pas cette passion : « Pour la dame de Bourgogne, écrivait-il à Racan, je ne lui écrirai point; si elle m'eût envoyé de la moutarde, son honnêteté eût excité la mienne ; mais elle n'a que faire de moi, ni de vous non plus, quoi que vous disent ses lettres. » Que disaient ces lettres? Je ne sais : rien, à ce qu'il semble, qui rassurât Malherbe. « Il faut éviter, continuait-il, la domination de je ne sais quelles suffisantes qui veulent faire les rieuses à nos dépens; celle à qui vous en voulez est très belle, très sage, de très bonne grace et de très bonne maison : elle a tout cela, je l'avoue ; mais le meilleur y manque, elle ne vous aime point. » Cela ressemblait fort à la vérité; mais Racan était aveugle. Pendant qu'il s'occupait à rimer le nom d'Arténice, Arténice recevait les hommages de toute la province. Le bruit en venait jusqu'à Malherbe, qui aussitôt écrivait en Touraine : « Je voudrais que vous eussiez entendu l'homme qui vient du lieu où est votre prétendue maîtresse; vous auriez appris, etc.... » Et Malherbe partait de là pour exposer à son aise tout un code de galanterie vulgaire, sensualisme grossier qu'il ne prenait pas même le soin de relever d'un peu d'amour. A l'appui de ses théories, il citait son exemple : « Dans ma jeunesse, dit-il, quand quelqu'une m'avait donné dans la vue, je m'en allais à elle; si elle m'attendait, à la bonne heure; si elle se reculait, je la suivais cinq ou six pas, et quelquefois dix ou douze, selon l'opinion que j'avais de son mérite; si elle continuait de fuir, quelque mérite qu'elle eût, je la laissais aller. » Mais Mme de Thermes avait beau reculer, ce pauvre Racan avançait toujours. Enfin Malherbe lui écrivait : « Vous avez, aussi bien que moi, une certaine nonchalance qui n'est pas propre aux choses de longue haleine. » Il disait vrai cette fois : Racan s'éveilla un matin sans plus songer à Mme de Thermes, et tourna ses vœux autre part. C'était par distraction, sans doute, qu'il l'avait aimée si long-temps.

Toutefois, il ne faut pas s'y tromper, l'amour ne faisait pas perdre à Racan tout souci de sa renommée. Il avait achevé, en 1625, son poème des *Bergeries*. Retiré dans son domaine, il écrivait avec une candeur charmante : « Je jouis, dans ma solitude, d'un repos aussi calme que celui des anges; j'y suis roi de mes pas-

sions aussi bien que de mon village; j'y règne paisiblement dans un royaume qui est une fois aussi grand que le diocèse de l'évêque de Bethléem. » Ce n'est pas là le langage d'un homme que la passion dévore. Une nouvelle vient troubler son bonheur. Il apprend que des copies de son poème courent le monde. L'imprimer devient nécessaire. Il y a regret, je vous assure: c'est son poème de prédilection; il y met l'histoire de ses amours; c'est un compagnon qui le suit à la guerre, c'est un ami qui anime la solitude du manoir. Lorsqu'il l'emporte avec lui à Laroche-Racan, le souvenir de Mme de Thermes ne lui apparaît plus qu'à travers un léger nuage de douce poésie, et s'il écrit à Malherbe, ce n'est plus pour lui parler d'elle, mais pour l'inviter à venir entendre ses vers et goûter ses melons. « En l'état où est ma pastorale, ajoute-t-il, je ne serai repris que des belles bouches de la cour, de qui les injures même me sont des faveurs; au lieu que, si je suivais votre conseil, je m'abandonnerais à la censure de tous les auteurs du pays latin, dont je ne puis pas seulement souffrir les louanges. » C'est le poète grand seigneur. Ce peu de lignes jugent le poème. Ce n'est en effet que la pastorale des ruelles : des bergers à houlettes d'or, et des moutons ayant au col des rubans roses.

Ce type italien de la pastorale, que Tasse et Guarini ont élevé par la grace du style jusqu'à la poésie, dépouillé de ce prestige, n'est plus qu'une froide allégorie de la vie de cour. Vous souvenez-vous de ces paysages du siècle dernier, où de belles dames poudrées et habillées de satin se promènent, l'éventail en main, dans des bocages émondés? Les bergères de Racan ne sont pas autre chose. Ajoutez à cela les petites façons des boudoirs, des aventures invraisemblables, des sentimens faux, des passions étudiées, un dialogue affecté, et vous aurez une idée de ce qu'était la poésie bucolique au commencement du XVIIe siècle.

Ce que Malherbe a dit des amours de Racan, nous le dirons, nous, de ses ouvrages. Les longs poèmes ne lui conviennent pas. Tallemant raconte que ce poète, commandant un jour un escadron de gentilshommes de l'arrière-ban, « ne put jamais les obliger à faire garde, ni autre chose semblable, et qu'enfin il fallut demander un régiment pour les enfermer. » Eh bien! Racan n'avait pas moins de peine à discipliner ses pensées.

On n'attend pas de moi sans doute que j'analyse sa pastorale; mais, si je l'ai citée, ce n'est pas seulement pour son étendue; elle a un mérite de détail qu'il faut reconnaître. C'est, dans l'ensemble, une assez pauvre composition. Mais s'il arrive, fois ou autre, qu'à travers les flots de rubans dont il couvre la tête de ses personnages, le pauvre Racan entrevoie la nature, il rencontre alors pour la peindre des traits d'une grace charmante. Par-delà les brouillards de Paris, il a vu Laroche-Racan. Je vais donc refeuilleter ce livre, recueillant çà et là, sur mon chemin, ces fleurs de nature, dont le parfum n'a pas vieilli. Il faut, pour les atteindre, traverser bien des landes incultes. Ce sont de ces fleurs qui croissent solitairement sous le rocher, ou au bord de quelque ruisseau courant à travers de maigres prairies.

Vous savez l'idylle vantée de Mme Deshoulières, *Petits moutons*, etc.; elle est tout entière, moins les fades longueurs, dans ce vers si naturel et si simple :

Petits oiseaux des bois, que vous êtes heureux!

Une bergère raconte qu'elle a vu son amant :

Aussitôt qu'il fut jour, j'y menai mes brebis;
A peine du sommet je voyais la première
Descendre dans ces prés qui bornent la rivière,
Que j'entendis au loin sa musette et sa voix
Qui troublaient doucement le silence des bois;
Quelle timide joie entra dans ma pensée!

Il y a, dans ce dernier vers, une délicatesse exquise.

On cite partout deux vers de Théocrite que Virgile a traduits d'une façon charmante; trouve-t-on que la pensée ait rien perdu de sa naïveté dans les deux vers suivans :

Il me passait d'un an, et de ses petits bras
Cueillait déjà des fruits dans les branches d'en bas.

Ceux-ci rappellent une scène touchante d'Hamlet :

Je crois que la voilà toute triste et pensive
Qui va cueillant des fleurs au long de cette rive.

D'autres, avec plus de simplicité encore, n'ont pas moins de mélancolie :

La grace, la beauté, la jeunesse et la gloire
Ne passent point le fleuve où l'on perd la mémoire.

On se souvient de ce vers superbe de la première églogue de Virgile : *Canit frondator ad auras*. N'en retrouve-t-on pas quelque chose dans ceux-ci ? Il est parlé d'un magicien :

Car je l'entends déjà sur le haut de ces monts
D'une voix éclatante invoquer les démons.

Plusieurs se distinguent par une élégance déjà racinienne :

Celui sur qui le jour ne luit plus qu'à regret.....
Je laisse mes troupeaux sur la foi de mes chiens.....
Les oiseaux assoupis la tête dans la plume... etc.

Tous ces mérites divers se retrouvent dans le morceau suivant, le plus beau, selon nous, que Racan ait écrit. C'est un vieux berger qui raconte ses malheurs :

Heureux qui vit en paix du lait de ses brebis,
Et qui de leurs toisons voit filer ses habits;
Qui plaint de ses vieux ans les peines langoureuses,
Où sa jeunesse a plaint les flammes amoureuses;
Qui demeure chez lui, comme en son élément,
Sans connaître Paris que de nom seulement,
Et qui, bornant le monde aux bords de son domaine,
Ne croit point d'autre mer que la Marne ou la Seine!
En cet heureux état, les plus beaux de mes jours
Dessus les rives d'Oyse ont commencé leur cours.
Soit que je prisse en main le soc ou la faucille,
Le labeur de mes bras nourrissait ma famille;
Et lorsque le soleil, en achevant son tour,
Finissait mon travail en finissant le jour,
Je trouvais mon foyer couronné de ma race;
A peine bien souvent y pouvais-je avoir place :
L'un gisait au maillot, l'autre dans le berceau;
Ma femme, en les baisant, dévidait son fuseau.



Le temps s'y ménageait comme chose sacrée,
Jamais l'oisiveté n'avait chez moi d'entrée.
Aussi les dieux alors bénissaient ma maison;
Toutes sortes de biens me venaient à foison.
Mais, hélas! ce bonheur fut de peu de durée.
Aussitôt que ma femme eut sa vie expirée,
Tous mes petits enfans la suivirent de près,
Et moi je restai seul, accablé de regrets....

Nous n'avons pas, dans notre langue, de morceau plus profondément mélancolique.

Toutes ces beautés de détail n'appartiennent pas exclusivement à la poésie pastorale. Racan s'inspire heureusement parfois des maximes d'Épicure, et il retrouve, pour développer Lucrèce, quelque chose de la manière de Lucrèce :

Quelle présomption de croire que les dieux,
Qui là haut sont ravis en la gloire des cieux,
Daignent penser à nous qui ne sommes que terre!
Leur soin est d'éclairer ce que le ciel enserre,
Régler le mouvement de tant d'astres divers,
Séparer les étés d'avecque les hivers,
Savourer les douceurs dont leurs coupes sont pleines,
Et non pas s'amuser aux affaires humaines.

Tel vers se fait remarquer par une élévation de pensée qui se communique à l'expression :

Où le combat est grand la gloire l'est aussi.

Vous reconnaissez là l'inspiration première d'un beau vers de Corneille. Voici maintenant qui est sublime : un père raconte qu'il a vu le berceau de son fils enlevé par la tempête, et qu'il n'a pu le lui arracher :

Tant que je le pus voir je le suivis des yeux,
Et puis je le remis à la garde des dieux.

Je terminerai en citant un passage où le poete s'élève jusqu'à la

langue tragique. Un berger, retiré du milieu des flots, s'écrie en reprenant ses sens :

. . . . . . suis-je vivant ou mort?....
Quoi! le ciel ou l'enfer ont-ils quelque flambeau
Qui trouble le repos en la nuit du tombeau?
Que ne suis-je en ces lieux éternellement sombres?
Me refuse-t-on place en la troupe des ombres?
Veut-on qu'errant toujours sous la voûte des cieux,
J'éprouve en tous endroits la justice des dieux,
Ou que mon pâle esprit, vaine terreur du monde,
Se plaigne incessamment aux rives de cette onde?...

La suite, à part quelques taches, n'est point indigne de ce début. Il était beau d'écrire ainsi douze ans avant *le Cid*.

L'héroïne du poème, c'est toujours Arténice. C'est ainsi qu'amour et poésie se croisaient, se mêlaient, se confondaient dans l'ame de Racan; double passion incomplète chez lui, amour sans profondeur, poésie de peu d'élan. Le jour où Arténice fut oubliée, la poésie le fut aussi. Mme de Thermes, piquée d'honneur, épousa je ne sais quel fou de président. Au fait, la comparaison qu'elle faisait de Racan avec M. de Thermes n'était pas à l'avantage du premier. « M. de Thermes, dit Tallemant, était un fort beau cavalier; les dames attendaient quelquefois pour le voir passer à cheval. » Et voici ce que la même chronique nous apprend de Racan: « Jamais la force du génie ne parut si clairement en un auteur qu'en celui-ci; car, hors ses vers, il semble qu'il n'ait pas le sens commun. Il a la mine d'un fermier, il bégaie, et n'a jamais pu prononcer son nom; car, par malheur, l'*r* et le *c* sont les deux lettres qu'il prononce le plus mal. Plusieurs fois il a été contraint d'écrire son nom pour le faire entendre. Bonhomme, du reste, et sans finesse, étant fait comme je vous le viens de dire. »

Ce Tallemant des Réaux est un trésor pour notre histoire littéraire. Pardonnons-lui, chrétiens, à cause de cela, le scandale de ses anecdotes. Sans lui, nous ne savions rien du mariage de Racan: écoutons-le donc, c'est lui qui raconte :

« Quand il faisait l'amour à celle qu'il a épousée, et qu'il n'eut qu'à cause que Mme de Bellegarde, hors d'âge d'avoir des enfans,



lui assura du bien, il voulut l'aller voir à la campagne, avec un habit de taffetas céladon. Son valet Nicolas, qui était plus grand maître que lui, lui dit : Et s'il pleut, où sera l'habit céladon ? Prenez votre habit de bure, et, au pied d'un arbre, vous changerez d'habit, proche du château. — Bien, dit-il, Nicolas ; je ferai ce que tu voudras, mon enfant.... En un petit bois, proche de la maison de sa maîtresse, elle et deux autres filles parurent. — Ah ! dit-il, Nicolas, je te l'avais bien dit. — Mordieu ! répond le valet, dépêchez-vous seulement.... Cette maîtresse voulut s'en aller ; mais les autres, par malice, la firent avancer. — Mademoiselle, lui dit ce bel amoureux, c'est Nicolas qui l'a voulu. Parle pour moi, Nicolas, je ne sais que lui dire. » On croit lire une page de la vie de La Fontaine.

Le mariage eut lieu en 1648 : Racan avait alors trente-neuf ans.

Remarquons bien cette date dans la vie de notre poète, car c'est aussi la date de la mort de Malherbe. Racan était alors au siége de La Rochelle, où il commandait la compagnie du maréchal d'Effiat. C'est là qu'ils se revirent pour la dernière fois, lorsque Malherbe y vint réclamer, contre le meurtrier de son fils, la justice de Louis XIII. Le disciple manqua donc au lit de mort de son maître. C'eût été là pourtant, dans l'histoire de notre langue, une heure digne de mémoire. Il eût été beau de voir le vieux Malherbe, qui toute sa vie avait défendu la pureté de cette langue, placer sous la tutelle de Racan cette noble pupille qu'il dotait, dans l'avenir, de l'empire de la pensée.

Pendant les dernières années de la vie de Malherbe, Racan eut de rares mais beaux momens d'inspiration lyrique. Ce n'est pas toujours le tour vif du modèle, et ce vers éclatant à force de vigueur et de précision ; mais c'est, dans le développement, une majesté d'expression toute nouvelle ; c'est, dans l'image, quelque chose de plus neuf et de plus naturel tout ensemble. Je vais citer. Dans une ode pleine d'élévation, adressée au duc de Bellegarde, je trouve cette belle comparaison, que La Fontaine encore a pris soin d'achever :

Tel qu'un chêne puissant dont l'orgueilleuse tête,
Malgré tous les efforts que lui fait la tempête,

Fait admirer nature en son accroissement;
Et son tronc vénérable, aux campagnes voisines,
Attache dans l'enfer ses fécondes racines,
Et de ses larges bras touche le firmament.

Celle-ci a plus de grandeur encore. Je la détache d'une ode sur la mort de M. de Thermes. C'est de ce dernier que le poète parle ainsi :

Il voit ce que l'Olympe a de plus merveilleux;
Il y voit, à ses pieds, ces flambeaux orgueilleux
Qui tournent, à leur gré, la fortune et sa roue,
Et voit, comme fourmis, marcher nos légions,
Dans ce petit amas de poussière et de boue,
Dont notre vanité fait tant de régions.

Cela est sublime, et la muse chrétienne n'a pas inspiré de vers plus magnifiques. Malherbe, dit-on, était jaloux de cette strophe. Je le crois bien, il n'en a pas écrit de plus belle.

Mais ce n'est là qu'une face du talent lyrique de Racan. De ces beautés d'un ordre si élevé, il faut rapprocher une ode charmante, au comte de Bussy, que le poète sans doute avait connu dans l'un de ses amoureux pèlerinages de Bourgogne. C'est un regard mélancolique jeté sur la jeunesse qui s'éloigne, une invitation à jouir de ces années qui passent si vite. L'ode commence ainsi :

Bussy, notre printemps s'en va presque expiré, etc.

Il faudrait la citer tout entière : en voici du moins deux strophes:

Que te sert de chercher les tempêtes de Mars,
Pour mourir, tout en vie, au milieu des hasards
Où la gloire te mène?
Cette mort qui promet un si digne loyer,
N'est toujours que la mort qu'avecque moins de peine
On trouve en son foyer.

Que sert à ces galans ce pompeux appareil,
Dont ils vont dans la lice éblouir le soleil
Des trésors du Pactole?
La gloire qui les suit, après tant de travaux,
Se passe en moins de temps que la poudre qui vole
Du pied de leurs chevaux.

Cette belle élégie sur la retraite, que nous savons tous depuis l'enfance, couronne dignement cette féconde époque de la vie de Racan.

On pourrait dire qu'elle a clos sa carrière poétique. Malherbe mort, Racan se tait, et son silence dure vingt ans. Il semblait que Malherbe eût emporté dans la tombe le génie de son disciple. Mais je n'hésite pas à le dire, ces années de silence et de repos furent les plus poétiques de sa vie. Muet pendant douze années, Jean Racine épanchait en douces larmes toute la poésie de son ame. La poésie de Racan s'en allait en molles et oublieuses rêveries au fond des bois, en causeries au coin du feu. Il avait quitté en se mariant la profession des armes, et, retiré dans son manoir, il y faisait de chacun de ses jours le commentaire vivant de ses belles stances. Il avait chanté cette nature, aussi long-temps que la fortune l'en avait tenu éloigné. L'inspiration était pour lui dans ses regrets et dans la mélancolie de ses désirs. Mais ces désirs une fois satisfaits, il jouit des paresseuses délices de la solitude et de l'oubli, sans plus songer à la gloire. Y avait-il jamais songé? Ces troupeaux qui, le soir, descendent des collines, il ne sait plus les peindre, il les regarde; ces feuilles qui frémissent harmonieusement sur la lisière des bois, il n'a plus souci de reproduire leur murmure lointain dans ses vers, il prête l'oreille au vent qui le lui jette avec les senteurs du matin. Il a bien assez de jouir sans prendre la peine de chanter : c'est tout au plus s'il prend celle de vivre par lui-même. Il semble qu'il se repose de ce soin sur sa femme, et nous verrons quelque jour qu'elle ira le prendre à l'Académie, comme un enfant qu'il faut ramener de l'école.

L'Académie avait été fondée au mois de janvier 1635. Racan fut un de ses premiers membres, et dans le fauteuil qu'il occupa jusqu'en 1670, le 15 juin 1693, vint s'asseoir Jean de La Bruyère.

Il fut établi que chacun des académiciens prononcerait à son tour une harangue. Le 9 juillet, M. de Sérizay en lut une contre les sciences qui lui était venue de Touraine. Au choix du sujet, vous reconnaissez l'orateur; elle était de Racan. Vainement on y chercherait l'inspiration amère du discours de Rousseau. Racan ne reproche à la science que de troubler sa paresse. Il n'a pas d'autre objection à lui faire. Son discours n'est qu'une épigramme détour-

née contre l'Académie, dont l'arrêt est venu le surprendre, sommeillant à demi sous ses ombrages, et encore pour lui demander de la prose, *le désarmant ainsi de la rime et de la cadence des vers;* c'est lui-même qui parle avec cette charmante élégance. Ce discours, à tout prendre, est un lieu commun assez vulgaire. Mais il importe d'en détacher quelques phrases qui décèlent dans le poète un sens remarquable. Il juge ainsi lui-même ses vers faciles et négligés : « Je les compare, dit-il, à ces jeux de la nature, qui quelquefois, dans les jaspes et les cailloux, commencent des figures à peine connaissables d'arbres, de portiques ou d'animaux, à qui le seul art du peintre peut achever de donner la perfection et la forme. » Le peintre, je l'ai dit, ce fut La Fontaine.

Racan avait un juste sentiment de l'imitation, et il se moque ingénieusement des imitateurs maladroits, qui, dit-il, « prennent indifféremment tout ce qu'ils trouvent dans les latins et dans les grecs. Si, par hasard, il leur tombe en main quelque bonne pensée de Virgile ou d'Horace, on voit bien que cela ne leur est pas propre; ils s'en servent de si mauvaise grace, et avec autant de faiblesse que Patrocle faisait des armes d'Achille. »

De temps à autre, il venait à Paris; jamais alors il ne manquait une séance de l'Académie. Il prenait, même pour s'y rendre, le chemin le plus court, laissant le plus long à La Fontaine. Il disait qu'il n'avait d'amis que messieurs de l'Académie, jusque-là, dit Tallemant, « qu'il prit pour procureur le beau-frère de Chapelain, parce qu'il lui semblait que cet homme était beau-frère de l'Académie. » Aussi traitait-il ses confrères sans aucune façon; il s'en vint un jour au milieu d'eux avec un chiffon de papier tout déchiré dans ses mains : Messieurs, dit-il, je vous apportais ma harangue, mais une grande levrette l'a toute mâchonnée. La voilà, tirez-en ce que vous pourrez.... Quand son fils aîné fut assez grand, ajoute la chronique, il le mena à l'Académie pour lui faire saluer tous les académiciens. »

Ce fils aîné n'était qu'un sot : c'était pour le bonhomme une grande douleur. Le second, qui avait de l'esprit, mourut à l'âge de seize ans. Son père lui fit une épitaphe touchante. Le malheureux père comprit alors sans doute pourquoi, vingt ans auparavant, il

avait eu tant de peine à calmer ce pauvre Malherbe, dans la cour du logis du roi, à la Rochelle.

J'ai parlé déjà des distractions de Racan : je pourrais en parler long-temps, j'aime mieux renvoyer le lecteur aux *ana* de l'époque. Chacun a lu dans Ménage l'aventure des trois Racan : il faut la relire dans les *Historiettes*. Elle y est merveilleusement racontée. On voit bien que Tallemant l'a recueillie de la bouche de Boisrobert, et qu'il a entendu le vieux Racan lui-même dire en secouant la tête et riant jusqu'aux larmes : *Il dit vlai, il dit vlai.* Cette pauvre Mlle de Gournay, si cruellement jouée par les enfans de Malherbe, était le dernier débris de l'école déchue de Ronsard. O fortune ennemie ! pouvait avec ironie s'écrier le jeune Corneille, qui commençait dès-lors à hériter des deux écoles.

Cependant le génie de notre poète se renouvelait aux champs dans le calme de la solitude; la poésie lui revenait doucement à l'ame. Il l'accueillit comme un ami de la jeunesse qu'on retrouve avec bonheur pour ses vieux jours. Quelque matin sans doute, en refeuilletant son Malherbe, il tomba sur ce beau cantique : *N'espérons plus, mon ame*, etc., et il se sentit renaître à l'inspiration. Ses idées s'étaient élevées dans la retraite; rien n'enseigne la religion à l'ame comme le repos des champs et l'égalité de la vie domestique. Racan comprit que ce n'était plus pour lui la saison des stances bachiques et des amoureuses chansons : « Je suis, disait-il, comme ces vieilles beautés qui, ayant perdu toutes les graces de la nature et de la jeunesse, sont réduites à payer dans les compagnies de la gravité de leur mine et de l'agrément de leurs paroles. » Notre poète sur le retour résolut de traduire les psaumes. Certain abbé de Raimefort, qui, après avoir long-temps vécu dans les tempêtes du monde, était venu, comme dit Racan, prendre terre en son voisinage, l'excitait fort en ce dessein. Racan se mit à l'œuvre et traduisit deux psaumes. Aussitôt il les envoie à l'Académie, lui demandant conseil; il avoue ingénuement qu'il ne sait pas le latin et qu'il traduit sur les versions françaises. Or, l'art de traduire était alors tellement imparfait, que rien n'arrivait à Racan de la couleur originale : partout l'image disparaît devant l'expression abstraite. Si Racan retrouve parfois le mouvement lyrique, le tour élégiaque, poète, c'est que l'instinct le pousse; chrétien,

c'est que la foi le porte. Nulle part il ne s'est douté de la poésie des saints livres; il ne fait qu'entrevoir la pensée de David, et il la voit toute nue et dépouillée de sa pompe orientale. Aussi se gardera-t-il de la présenter à son siècle telle qu'elle se montre à lui; il faut auparavant qu'il la revête de sa poésie. Les traducteurs ne lui ont donné que le sens de l'Écriture; pourvu que ce sens demeure, qu'importe le reste? La métamorphose sera complète. David va renaître en Louis XIV, et le canon prendra la place des chars armés de faulx. Le poète veut que l'on dise les *psaumes de Racan*, comme on a dit les *psaumes de Marot*, et certes il serait difficile de leur donner un autre nom.

Mais oublions l'Orient, oublions David, oublions cette harpe mélancolique qui endormait la fureur de Saül et qui pleurait la mort de Jonathas; oublions tout cela, et acceptons ces paraphrases comme œuvre nouvelle. Une versification ferme, soutenue, un langage naturellement élevé et dont le tour a peu vieilli, çà et là enfin une expression grandiose qui sent le voisinage de Polyeucte; voilà ce qui leur reste.

Nous citerons seulement quatre vers; on pourrait en citer beaucoup d'autres:

Sa voix, comme un tonnerre, effraya tout le monde,
La mer en fut émue, et ses flots entr'ouverts
Découvrirent à nu, dans le fond de son onde,
Le large fondement de ce vaste univers.

Loin de nous cependant la pensée d'offrir cette traduction des psaumes comme une œuvre de sincère poésie; c'est plutôt un exercice de la poésie et de la langue: mais, à ce titre, faisons la part de Racan dans la gloire de nos grands poètes. Ce que nous disons des psaumes pourrait s'étendre à tout ce qu'il a écrit: poète, grand poète même en quelques pages, partout ailleurs il n'a fait que rendre un peu de souplesse à cette langue jetée par Malherbe dans un moule d'airain. C'est une gloire assez haute que d'avoir quelque chose à revendiquer dans les plus belles renommées du XVII[e] siècle.

Racan vécut encore long-temps après son dernier ouvrage.

L'autorité de son nom était grande, et sa réputation survivait tout entière à la nouveauté de ses écrits. Sa conversation était spirituelle et enjouée. On se pressait autour de lui pour l'entendre. Chaque souvenir de sa vie lui rappelait quelque mot charmant, quelque facétie ingénieuse, qu'il racontait avec grace, mais si bas, si bas, que souvent on ne l'entendait pas, et qu'il s'étonnait d'avoir ri seul du mot que seul il avait entendu. Alors il se tournait vers Ménage, qui écoutait pour l'histoire, et lui disait : « Je vois bien que ces messieurs ne m'ont pas entendu ; traduisez-moi en langue vulgaire. » Il y a quelque mélancolie dans ce dernier mot. Le pauvre vieux poète comprenait qu'on ne parlait plus autour de lui la langue de sa jeunesse. Ceux qu'il avait chantés n'étaient plus, celles qu'il avait aimées appartenaient à un autre règne. C'étaient de nouveaux noms, de nouvelles mœurs, tout un siècle nouveau ; et au milieu de ce siècle, il était là, lui, comme un débris vivant de la société d'autrefois. La France entière battait alors des mains aux triomphes du grand Corneille. Dans son coin, Pascal écrivait les *Provinciales*, et mourait de ses pensées. Racan était un habitué de l'hôtel de Rambouillet ; il était là peut-être le jour où Molière y fut présenté, le jour où Bossuet, enfant, y prêcha son premier sermon. On murmurait déjà dans quelques ruelles le nom d'un jeune clerc de la Ferté-Milon, protégé par Chapelain, et qui depuis fut Racine. Mais les vieilles renommées se tournent rarement du côté des gloires naissantes, et vivent plus volontiers dans le passé. Boileau qui l'aimait, ce passé, s'arrêta avec respect devant le disciple de Malherbe. Lui qui oublia La Fontaine, s'est trois fois souvenu de Racan, et trois fois il le nomme avec honneur. Il appartenait à Boileau de payer à la vieillesse de Racan et à la mémoire de Malherbe les services que l'un et l'autre ils avaient rendus à la langue.

Racan mourut au mois de février 1670. Il avait quatre-vingt-un ans.

Deux ans auparavant, La Fontaine avait publié ses premières fables. On aime à se figurer ce livre tombant un beau matin à La-roche-Racan. Voilà, sans doute, notre poète bien étonné en recevant de Paris tant de vers empreints de ce doux et sincère amour de la nature, écrits avec cette aisance et cette bonhomie que parfois

lui-même il avait rencontrées. Mais lorsque, feuilletant ce volume, ses yeux s'arrêtèrent sur la fable du Meunier, est-ce qu'il ne lui arriva pas de renaître en imagination à cette époque de sa vie où, incertain de la carrière qu'il devait embrasser, il demandait conseil à Malherbe? Que d'espérances trompées, que d'illusions évanouies! C'est toujours là ce que nous trouvons en remuant la poussière du passé. Racan, du moins, avait cette consolation qu'il voyait éclore dans la pensée d'un beau génie cette fleur de poésie naïve qu'il avait, lui, trop peu et trop rarement cultivée.

ANTOINE DE LATOUR.

DIPLOMATES

EUROPÉENS.

I.

POZZO DI BORGO.

Si, par une belle nuit de septembre, vous prenez à Toulon le bateau à vapeur qui fait le voyage de Corse, après un trajet de dix-huit heures, durant lequel la Méditerranée vous a doucement bercé sur son flot d'azur, vous arrivez dans la baie d'Ajaccio. Là, au fond, sur la plage de sable, s'élève la capitale de l'île. On la reconnaît de loin à ses maisons blanches, qui réfléchissent joyeusement le beau soleil du midi. La grande nappe d'eau qui la baigne est pour elle un miroir toujours pur. Golfe favorisé! la tempête peut gronder et la foudre frapper les âpres rochers du rivage, le bassin qu'ils protégent demeure paisible. A peine le vent enfle-t-il les légères vagues qui viennent baiser les pieds d'Ajaccio et y mourir.

Au-delà de la ville se déroulent des plaines étroites et bornées; puis des collines verdoyantes montent en étages, et derrière elles se dres-

sent les hautes montagnes qui ferment l'horizon et séparent la province d'Ajaccio de celle de la Rocca. A l'ouest, ce sont des coteaux labourables. Les vignes y percent partout les rocs, et tapissent le granit, mêlées aux câpriers sauvages.

Aux flancs de ce large amphithéâtre, qui entoure la ville et la domine, point de villages. Seulement, éparses çà et là, solitaires, de petites maisons crénelées, qui semblent les sentinelles avancées de la vieille armée des montagnards corses, frémissant encore sous le joug que la colonie génoise leur imposa vers la fin du XVe siècle. Aux murs de ces maisons, si vous allez les visiter, vous verrez, comme dans la Calabre ou la Catalogne, des croix de bois noir posées en mémoire de quelque mort violente ou d'une *vendetta* léguée de génération en génération.

C'est à Ajaccio qu'est né Napoléon, et dans une de ces *casinete*, sortes de châteaux forts où le symbole de l'impérissable vengeance est écrit à la porte, Charles-André, comte de Pozzo di Borgo, l'un des inexorables diplomates qui, en 1814 et en 1815, présidèrent aux résolutions des cabinets contre la souveraineté et la personne de l'empereur.

A travers les nombreuses révolutions qu'elle a subies, la Corse a gardé deux populations bien distinctes : l'une, formée des habitans des villes et du littoral, façonnée à la domination étrangère, étrangère elle-même, d'origine italienne, catalane ou provençale; l'autre, qui vit dans les montagnes, fille du sol, inculte comme lui, demi-sauvage, fière de sa solitude indépendante, fidèle à ses vieilles mœurs, à ses ressentimens héréditaires, avec ses chefs et ses antiques familles, qui n'a pas encore perdu le souvenir de ses longues hostilités contre la plaine et les villes, où elle ne voit qu'une usurpation qu'elle aspirerait peut-être encore à déposséder! Noble race que celle de ces paysans couverts de peaux de chèvre, si éprise de la liberté, dont elle ne s'est point lassée depuis ses guerres civiles du XIe siècle! Rude noblesse que ces gentilshommes gardeurs de troupeaux, qui bataillaient avec les évêques et les clercs, et obtenaient, comme prix de leur vaillance, le droit d'entrer dans les places fortes de l'île avec cinq hommes d'armes!

La famille des Pozzo appartenait à cette noblesse indomptée de la montagne. Ils résidèrent, depuis le XIIe siècle, en un petit fort de Montichi, construction sarrazine, comme il y en a tant en Espagne et quelques-unes encore en France, sur les hautes collines du Rhône. Ils habitèrent ensuite le village *Pozzo di Borgo*, dont on trouve les ruines à quelques lieues d'Ajaccio. Le voisinage de la cité adoucit bientôt leurs âpres habitudes d'indépendance. Peu à peu ils se rapprochèrent du gouvernement, et

enfin, en 1775, après la réunion de la Corse à la France, tout-à-fait ralliés, ils furent reconnus nobles de vieille origine par arrêt du conseil supérieur de l'île, et admis à jouir des priviléges attribués alors aux gentilshommes (1).

Charles-André Pozzo di Borgo naquit le 8 mars 1768. Son éducation, selon l'usage des familles corses, fut confiée à un *abbato*, précepteur de moins de science que de piété. Il atteignait sa majorité lorsque la révolution française, qui venait d'éclater, versait sa lave la plus ardente. L'explosion du volcan avait ébranlé toute l'Europe. La Corse ressentit vivement la secousse; mais le mouvement y fut complexe et d'une double violence à raison de la diversité des races. Les villes s'agitèrent autrement que la montagne et à d'autres fins. Les familles étrangères, faciles au joug du dehors et déterminées par leurs rapports tout établis avec la France, acceptèrent docilement et sans restriction les idées et les formes de notre révolution. Les familles indigènes, non moins enthousiastes de liberté, n'adhérèrent que sous la réserve secrète de leur propre nationalité. C'était, par exemple, d'une part les Bonaparte, les Arena, les Salicetti, de l'autre les Paoli, les Pozzo di Borgo. Ainsi ceux-là rêvaient une liberté philosophique et universelle, telle que l'avaient enseignée Mably et Rousseau; ceux-ci invoquaient l'indépendance individuelle du sol natal. Ils voulaient au fond la restauration de la vieille Corse.

Charles-André Pozzo di Borgo prit néanmoins une part active et complaisante aux premiers actes de la révolution française. Louis XVI avait convoqué l'assemblée de la noblesse corse à Ajaccio, afin qu'elle rédigeât le cahier des doléances que l'île avait à présenter. Le jeune Pozzo di Borgo, alors âgé de vingt-deux ans, fut nommé secrétaire de cette assemblée, comme il le fut encore de celle des notables de la province d'Ajaccio. Enfin il fut envoyé comme député extraordinaire à l'Assemblée nationale, pour lui exprimer la reconnaissance des populations corses, appelées à faire partie intégrante de la France.

La Constituante venait de terminer ses travaux. Assemblée grande et aventureuse qui marcha trop aveuglément peut-être de théories en théories, qui ne recula devant aucune expérience. Jamais réunion de tant d'études spéculatives, d'imaginations ardentes, d'âmes noblement désintéressées; jamais non plus réunion d'esprits moins positifs. La Constituante se prit à tout démolir de droite et de gauche. Elle amoncela les ruines, et quand il fallut reconstruire, elle laissa pour toute base du nouvel édifice je

(1) *Voyez* Storia di Corsica da Filippum, revista e publicata da G. C. Gregori. App. 3, p. 83; famiglia Pozzo di Borgo.

ne sais combien de systèmes contradictoires et d'une application difficile. Elle constitua législativement un grand désordre. L'assemblée qui lui succéda fut la Législative. Charles Pozzo di Borgo en fut nommé membre par le corps électoral d'Ajaccio.

Voici donc que nous allons suivre les premiers pas du jeune Corse sur le terrain des affaires générales. C'était à une étrange école que venait s'instruire le futur agent de la sainte-alliance. Un fait curieux, c'est que, arrivant à l'Assemblée législative, l'homme qui se devait dévouer tout entier à la science de la diplomatie, — science dont la principale base est le religieux ménagement des opinions, — se trouva d'abord classé dans le comité diplomatique sous la présidence de Brissot.

Si l'on se reporte aux séances de ce comité, si l'on considère quels principes de droit public furent posés, on peut imaginer quelle éducation reçut le député d'Ajaccio. La politique étrangère du comité était neuve vraiment. Les chancelleries n'y avaient pas été habituées. C'est que la liberté romaine était à l'ordre du jour. On traitait les rois du haut de la grandeur populaire.

Tout cela aurait eu sa dignité peut-être, si la victoire avait soutenu la pompe du langage. Mais l'Assemblée législative n'avait pas cette force salutaire dont la Convention s'arma plus tard dans le comité de salut public. Assemblée à la fois timide et audacieuse, inerte et violente, elle sapait la royauté, et elle n'avait pas le courage de la renverser; elle adorait la république, et elle n'osait l'introniser.

M. Pozzo di Borgo ne parut que fort rarement à la tribune. Il y apporta cette phraséologie du temps, ce ton déclamatoire qui caractérisa les éloquences subalternes de la révolution. J'ai recueilli quelques fragmens de la harangue que prononça M. Pozzo di Borgo le 16 juillet 1792. Deux partis poussaient alors à la guerre contre l'Europe : la cour, qui comptait y trouver le moyen d'investir Louis XVI de la dictature militaire; la Gironde, qui espérait qu'une grande commotion nationale enfanterait la république. Le député corse fut l'expression du comité diplomatique qui conseillait la guerre.

« La confédération germanique, dit-il, dont l'indépendance est naturellement garantie par la France, qui seule la peut préserver de l'immortelle ambition de l'Autriche, a vu avec joie une ligue formidable se former pour détruire votre constitution. Déjà les armées ennemies ont inondé l'Allemagne. La ligue du nord prescrit à l'Europe entière une servitude générale, et montre de toutes parts un front menaçant, forte qu'elle est de ses soldats mercenaires couverts de fer et avides d'or. Toutes les usurpations lui deviendront faciles. C'est aux Français de sauver le monde de ce

terrible fléau et de réparer la honteuse insouciance ou la malignité perfide de ceux qui voient avec indifférence la destruction de tout germe de liberté sur la terre. Les Français seuls, en combattant les ennemis communs du genre humain, auront la gloire de rétablir l'harmonie politique qui préservera l'Europe d'une servitude générale. Nous avons tous contracté une dette immense envers le monde entier; c'est l'établissement et la pratique des droits de l'homme sur la terre. La liberté, féconde en vertus et en talens, nous prodigue les moyens de l'acquitter tout entière. Ils espèrent sans doute, nos ennemis, dans les dissensions passagères qui nous agitent. Ils en augurent la désorganisation de notre gouvernement. Non, nous n'accomplirons pas leurs coupables espérances; nous sentons bien que, dans l'état des choses, un changement dans nos institutions politiques amènerait nécessairement l'interrègne des lois, la suspension de l'autorité, la licence, le déchirement dans toutes les parties du royaume, et la perte inévitable de la liberté. Notre vigilance conservera sans détruire et mettra les traités dans l'impuissance de faire le mal; en assurant la stabilité du gouvernement, nous ôterons aux ambitieux toutes les chances qu'ils se préparent dans les changemens et les révolutions perpétuelles des empires. Ainsi, réunissant l'énergie à la sagacité, nous pourrons parvenir à des succès glorieux. »

C'était là une sortie bien vive contre les gouvernemens absolus, bien singulière aussi dans la bouche de celui qui devait un jour provoquer contre la France les coalitions les plus persévérantes et les plus fatales.

L'Assemblée législative avait fourni sa carrière. Le mandat de M. Pozzo di Borgo expiré, le lien qui l'avait attaché à la France fut rompu. Il la quitta pour ne plus traiter avec elle, pour n'y plus rentrer qu'en étranger. De retour en Corse, il se mit au service des idées d'indépendance nationale que nourrissait Paoli. Il s'associa à leur exécution, en s'associant à l'administration du pays. L'esprit des vieilles races s'était réveillé avec ses vieilles haines. Toute la montagne appelait l'émancipation du sol; et Paoli, le vieux Paoli, son idole, ne lui promettait rien moins qu'une république corse.

Mais les Arena et les Bonaparte, les hommes de la plaine et des villes, chefs qu'ils étaient du parti français, et affiliés aux clubs de Paris, n'avaient pas vu sans inquiétude ces espérances et ces tentatives de révolte. Salicetti fut leur organe à la Convention nationale : il dénonça Paoli et Pozzo di Borgo comme les fauteurs d'un système qui tendait nettement à séparer la Corse de la mère-patrie. Sur ces accusations, Paoli et Pozzo di Borgo furent mandés à la barre de l'assemblée, pour y présenter la justification de leur conduite. Là fut le germe de la haine

profonde que se vouèrent dès-lors Pozzo di Borgo et Bonaparte; de là cette inimitié qui, enfouie en leurs poitrines corses, prit plus tard l'Europe pour théâtre de ses guerres, et dont l'action influa plus qu'on ne pense sur les évènemens de 1814.

Paoli et Pozzo di Borgo se trouvaient à Corte, la capitale de la montagne, lorsque le décret de la Convention leur fut notifié. Ils savaient les suites d'une désobéissance à une pareille souveraine. — Que feraient-ils? —Avant qu'ils se fussent décidés eux-mêmes, peut-être le mouvement national les avait entraînés. La commission départementale s'était déclarée en permanence. Il y eut une assemblée populaire à Corte. Les troupes tumultueuses de montagnards qui la formaient décidèrent d'une voix unanime que Paoli et Pozzo di Borgo seraient invités à continuer leur administration, sans tenir compte des ordres de la France. Quant aux familles Arena et Bonaparte, il fut dit qu'il n'était pas de la dignité du peuple corse de s'occuper d'elles, et qu'on les abandonnait à leurs remords et à l'infamie publique (1) : c'étaient là les propres termes de la résolution.

Après avoir arboré un si audacieux drapeau de liberté, il ne s'agissait plus de reculer; mais comment maintiendrait-on cette indépendance improvisée? On entretenait bien quelques intelligences avec les Anglais, mais Toulon, qu'ils occupaient, était vivement pressé par l'armée de la république dont on bravait la loi. C'était ce Bonaparte qu'on vouait à l'infamie qui dirigeait ce siége important, dont il garantissait le succès. Une fois le port en ses mains, en quelques heures une escadre française pouvait vomir ses légions contre Paoli et les siens.

En ces difficiles circonstances, la flotte anglaise parut devant Ajaccio. L'amiral offrit sa protection sous la suzeraineté du roi de la Grande-Bretagne. Paoli se rendit à son bord pour traiter au nom du peuple corse. En même temps une assemblée générale du peuple fut convoquée. Le 10 juin 1794, elle se réunit, et les bases d'une constitution lui furent soumises. Cette constitution était fondée sur les principes de la grande charte d'Angleterre. Elle établissait deux chambres qui formaient un parlement, un conseil d'état, un vice-roi ayant des ministres responsables. Paoli proposa Pozzo di Borgo pour la présidence de ce conseil d'état. Mais lorsque ce Corse au teint basané, à l'œil vif, à la taille élancée, à l'air de partisan, lui fut présenté par Paoli, Elliot demanda à ce dernier si c'était là son président de conseil d'état. « Je réponds de lui, dit Paoli. C'est un homme

(1) Che non era dilla dignità del popolo Corso di occuparse delle due famiglie Bonaparte et Arena, onde le abbandona ai loro e alla publica infamia. — Ce décret fut couvert de douze cents signatures.

aussi habile à conduire un gouvernement qu'à garder les chèvres des montagnes, et à débusquer l'ennemi à coups de carabine. »

Au conseil d'état avaient été attribuées les principales fonctions actives. Pozzo di Borgo eut à organiser toute l'administration du pays. Il en construisit lui-même la machine avec une grande habileté. C'était un code singulier, à la fois anglais et corse, mélange bizarre de lois étrangères et de lois nationales primitives, appliquées aux plus menus intérêts des populations de pasteurs. Cette curiosité historique est peu connue parmi nous; elle ne serait comprise d'ailleurs que de ceux qui auraient visité la Corse et étudié long-temps ses mœurs.

Le gouvernement anglo-montagnard ne dura que deux ans. L'appui lointain de l'Angleterre lui fut insuffisant. Ce n'était pas assez de quelques régimens tirés de Gibraltar pour contenir la population des villes dévouées à la France, alors puissante et victorieuse, qui, par sa proximité, menaçait incessamment le frêle pouvoir de Paoli. Une crise était imminente. Les trois couleurs allaient être arborées à Ajaccio. Pozzo di Borgo n'attendit pas le jour où il les verrait flotter. Il s'embarqua avec les Anglais. Leur escadre quitta les parages de la Corse, emmenant avec elle tous les débris du gouvernement déchu. Elle toucha à l'île d'Elbe, vogua vers Naples, et de là vers l'île d'Elbe encore. M. Pozzo di Borgo eut le loisir d'examiner cette petite souveraineté de Porto-Ferraio, où Napoléon devait être emprisonné, long-temps après, à la suggestion de son compatriote. Ce fut la frégate *la Minerve* qui transporta enfin à Londres le Corse aventureux. Il passa dix-huit mois en cette ville, assez bien traité par le ministère anglais, qui lui savait gré de l'esprit d'ordre et de la capacité dont il avait fait preuve durant son administration. Il se lia avec quelques émigrés français, et entra dès-lors dans cette carrière de diplomatie et de négociations secrètes, qui plus tard s'ouvrit pour lui bien autrement spacieuse. En 1798, il se trouvait à Vienne. La France subissait en ce moment de périlleuses épreuves : le sceptre de la Convention était brisé; la terreur ne contraignait plus le pays au patriotisme; il se faisait une sorte de réaction royaliste; il était de bon ton de se parer des couleurs blanches. Ce n'est pas qu'on souhaitât une restauration, mais le pays boudait la révolution; il s'était pris de dépit contre elle; il lui en voulait de n'avoir pas encore produit de gouvernement régulier. L'ingrat! comme si elle pouvait lui tout donner à la fois! Ces mécontentemens avaient transpiré au dehors. L'Europe voyait Bonaparte s'engloutir sous les sables de l'Égypte avec la meilleure partie de cette brave armée qui avait dompté l'Italie et le Rhin. Toutes nos conquêtes nous échappaient. A peine gardions-nous sur les Alpes quelques positions vivement

disputées. Souwarow apparaissait mené par la victoire, Souwarow, demi-sauvage, dont les mouchoirs des belles légitimistes saluaient déjà de loin la venue comme celle d'un nouveau Messie; Souwarow, en effet, l'homme des étrangers d'alors autour duquel se ralliaient toutes les espérances de la coalition, tous les rêves des princes réfugiés et de leurs partisans. M. Pozzo di Borgo s'était jeté corps et ame dans l'actif mouvement diplomatique qui accompagnait l'action militaire. Il était dans la force de l'âge et de la vie : il avait trente ans; infatigable, il courait l'Allemagne et l'Italie, secondant partout de ses intrigues le succès des armes du vieux Russe. Mais à Zurich le canon de Masséna dissipa comme des nuages toutes ces illusions de l'étranger qui comptait nous envahir. Les Austro-Russes furent rejetés hors de nos limites, et la coalition rompue. M. Pozzo di Borgo en fut pour ses courses. Il retourna à Vienne et y demeura en rapports intimes avec le cabinet.

Miraculeusement revenu d'Égypte, Bonaparte, celui là même qu'avait si dédaigneusement traité l'assemblée de Corte, posait les premières bases de son gouvernement de résistance. Sa main puissante avait relevé les débris épars de l'autorité publique, et en avait reconstruit une administration forte et centrale. L'ordre renaissait en France, sinon la liberté. Dans sa rapide fortune, Bonaparte n'avait pas oublié ses vieux amis d'Ajaccio; mais il ne s'était souvenu d'eux que pour les proscrire. Les Arena avaient été exilés par lui, ou livrés aux commissions militaires; on eût dit qu'il les frappait ainsi afin de mieux rompre tout lien avec son pays, afin d'être le seul Corse en France, ou d'y paraître moins Corse. Songeait-il aussi à cet autre compatriote, son ennemi déclaré, à ce Pozzo di Borgo, qui ameutait déjà contre lui les cabinets? Je ne sais. Quant au diplomate errant, il avait dû sentir ses ressentimens s'accroître, en voyant le jeune consul victorieux imposer de si haut à l'Europe la paix d'Amiens. La guerre n'avait pas tardé à se rallumer. M. Pozzo di Borgo entra au service de la Russie, et se voua dès-lors ouvertement et complètement à la diplomatie. Il n'obéissait en cela qu'à sa vocation; il était né diplomate; il avait la souplesse du caractère et la pénétration de l'esprit; l'étude des faits, l'expérience des hommes et des choses, avaient développé, chez lui, ces heureuses qualités natives; l'habileté dont il avait fait preuve dans ses premières négociations avait montré ce qu'il valait : son avenir politique était assuré. Il obtint le titre de conseiller d'état, près du cabinet de Saint-Pétersbourg. Le prince qui le prenait à son service était ce mystique Alexandre qui fut si triste toute sa vie, qui ne mit peut-être tant de grandeur et de loyauté dans un des bassins de la balance de son règne, que pour rendre plus léger dans l'autre le poids de son avènement, — pour mieux conjurer

un remords ! L'Angleterre avait dirigé la révolution de palais qui l'avait fait empereur de Russie. Cette révolution devait par conséquent fortifier la coalition nouvelle contre le hardi soldat qui venait de se couronner lui-même empereur des Français. — M. Pozzo di Borgo fut envoyé à Vienne où il eut à resserrer plus étroitement l'alliance entre son maître et les cours liguées ; il ne fut pas laissé long-temps en cette ville ; au bout de quelques mois, il dut la quitter pour aller représenter le czar, comme son commissaire, près de l'armée anglo-russe et napolitaine qui devait commencer ses opérations par le midi de l'Italie. Cette mission ne fut qu'un voyage. Les troupes alliées, à peine réunies à Naples, furent contraintes de se dissoudre. Le soleil d'Austerlitz avait chassé cet autre orage qui s'était levé menaçant au sud ; la victoire avait dicté la paix de Presbourg ; le traité séparait l'Autriche de la coalition. M. Pozzo di Borgo retourna à Vienne, mais il n'y séjourna pas ; il se rendit à Saint-Pétersbourg, où de nouveaux mouvemens militaires se préparaient.

Durant la campagne qu'Austerlitz avait couronnée, quand Napoléon s'était avancé si aventureusement au fond de la Moravie, la Prusse, inquiète de ses progrès, avait failli se joindre avec toutes ses forces à la coalition. Après Austerlitz, elle se détermina : ses troupes entrèrent en ligne unies aux troupes russes ; elle savait que sa mauvaise volonté n'était pas un secret pour le vainqueur, et qu'il ne la lui pardonnerait pas ; autant valait-il provoquer soi-même une guerre inévitable. Le comte Pozzo di Borgo accompagna son maître à l'armée, où le czar lui donna un rang, et le fit colonel à sa suite, poste qui l'attachait à la personne même du souverain. C'était la coutume russe : il n'y avait d'avancement possible que dans la hiérarchie militaire. Envoyé une quatrième fois à Vienne, après la bataille d'Iéna, le colonel-diplomate essaya de réveiller l'Autriche de la torpeur où l'avait plongée la paix de Presbourg ; mais l'Autriche dormait profondément. Elle voulait la paix à tout prix. Elle ne bougea pas. L'empereur, voyant que son agent perdait là son temps et son habileté, l'envoya aux Dardanelles traiter avec les Turcs, assisté du ministre anglais. M. Pozzo arriva à Ténédos. L'amiral Sanyavin le reçut à son bord, d'où il assista au combat du mont Athos entre la flotte russe et celle du sultan. Ce fut là qu'il obtint sa première décoration militaire.

Napoléon touchait au faîte de la grandeur. La lutte sanglante et acharnée où les armées russes et françaises s'étaient si bravement mesurées, avait abouti au traité de Tilsitt. Les conférences qui furent ouvertes avaient réuni les deux empereurs, qui se virent fréquemment ; ils échangèrent des projets de commune ambition, et bientôt Napoléon domina de toute la puissance de son génie l'esprit enthousiaste du czar. L'admiration

involontaire qu'Alexandre éprouvait depuis long-temps pour son illustre ennemi, devint une amitié exaltée, et qui se manifestait par de tels témoignages publics, que les vieux Russes commençaient à en murmurer, comme si c'eût été une trahison envers le pays.

Le colonel Pozzo di Borgo comprit que cet intime rapprochement des deux souverains ne lui permettait plus de rester au service de la Russie. Il eut à Saint-Pétersbourg une longue audience de l'empereur, où il exprima, avec une grande franchise, ce qu'il pensait de l'alliance française, et comment elle le forçait de s'éloigner. Alexandre s'essaya de le retenir; il affirma que la paix ne lui avait imposé le sacrifice d'aucun de ses serviteurs.

— Loin de vous être utile maintenant, je ne vous serais qu'un embarras, répondit le colonel. Bonaparte n'a point oublié ses haines de jeunesse. Quelque jour, il demanderait mon extradition. Votre Majesté, je le sais, serait trop généreuse pour l'accorder; mais je deviendrais alors une difficulté, une cause de collision peut-être. C'est ce que je dois éviter. — Au reste, ajouta-t-il, je doute que l'harmonie soit durable entre Votre Majesté et Napoléon. Vous connaîtrez plus tard cette ambition affamée qu'aucune conquête n'est capable d'assouvir. Vous avez la Perse et la Turquie sur les bras, Buonaparte sur la poitrine : eh bien! débarrassez-vous les bras d'abord, et une forte secousse après vous débarrassera de Buonaparte... Je ne cesse point, d'ailleurs, d'être aux ordres de Votre Majesté. Avant qu'il se soit passé beaucoup d'années, je le prévois, elle aura daigné me rappeler. »

Le colonel avait obtenu de son souverain l'autorisation de voyager. Il se retrouva à Vienne en 1808. L'Autriche venait de rompre encore avec la France; elle avait armé de nouveau. Je ne sais si l'histoire offre l'exemple d'une lutte aussi longue, aussi persévérante que celle de la maison d'Autriche contre Napoléon. Elle se résigne à tous les sacrifices, et bientôt après elle rentre en ligne. Vaincue, elle traite encore, puis elle reforme ses régimens et supporte héroïquement de nouvelles défaites, jusqu'à ce qu'enfin la victoire ait achevé de l'écraser. Noble nation allemande, qui résista et se défendit tant que sa main put tenir l'épée, qui ne céda point, mais qu'on garrotta lorsqu'elle fut tombée, tout son généreux sang épuisé!

M. Pozzo di Borgo était donc à Vienne en 1808; il y demeura également durant toute la campagne de 1809, faisant de son côté une campagne diplomatique fort active. Napoléon ne l'ignorait pas, il savait quels bons offices lui avait rendus son compatriote. La paix signée, il réclama l'extradition du colonel; l'empereur François la refusa péremptoirement,

mais M. Pozzo di Borgo reconnut bien que l'Autriche ne lui serait pas désormais un séjour plus convenable et plus sûr que la Russie. Il prit le parti de se rendre à Constantinople, seul point qui offrît une issue par où il pût quitter l'Europe continentale.

Voici déjà que les deux Corses se sont serrés de plus près et ont failli s'étreindre. Mais cette guerre de leurs vieilles haines n'est pas près de finir. Le fugitif d'aujourd'hui doit errer long-temps et chercher à ses projets des points d'appui lointains avant de voir le triomphe de sa patiente vengeance.

Proscrit politique maintenant, M. Pozzo di Borgo s'est réfugié en Asie. Il parcourt la Syrie, il visite Smyrne et Malte; de Malte, il passe à Londres, où il débarque en octobre 1810. Ses missions nombreuses avaient fait de lui un agent important. L'Angleterre n'avait plus avec le continent que de rares et difficiles rapports. Cet isolement lui rendit surtout précieuses les révélations qu'apportait un homme d'affaires et d'expérience arrivant des grandes capitales. Le marquis de Welesley et M. Pozzo di Borgo eurent de fréquentes conférences. Ce dernier l'entretint des espérances de l'Europe, d'une croisade nouvelle contre le gigantesque empire de Napoléon. Plus le colosse avait grandi, plus son armure lui était devenue insuffisante, plus il offrait de points vulnérables. Quel autre eût mieux indiqué où était le défaut de la cuirasse de l'empereur, quel autre mieux que son ennemi d'Ajaccio? Il l'avait bien prédit à Alexandre en 1807. Ce n'était qu'une trève que cette paix de Tilsitt. La guerre éclata plus terrible en 1812, les armées françaises passèrent le Niemen. La Russie était envahie. Les batailles de Mojaïsk et de la Moscowa avaient refoulé les troupes d'Alexandre jusque sur Moscow. La vieille capitale, Moscow la sainte, était réduite en cendres.

M. Pozzo di Borgo n'avait pas quitté Londres. Il s'était rattaché, par négociations, au service d'Alexandre; il avait stipulé au nom de ce prince, il avait efficacement aidé son alliance avec l'Angleterre. Toutefois, il ne retourna pas immédiatement près du czar. Ce n'était pas le moment. A l'heure du danger, Alexandre avait senti le besoin d'appeler à son aide le vieil esprit russe. Mais, pour le réveiller, ce n'était pas assez d'évoquer les traditions nationales, ce n'était pas assez de relever au pied du Kremlin la bannière de saint Nicolas. On n'eût pas intéressé les seigneurs moscovites à la défense du pays, si l'on n'eût fait quelques concessions à leurs jalousies et à leurs animosités. Il avait fallu leur rendre une part de leur pouvoir d'autrefois; il avait fallu leur sacrifier la plupart de ces étrangers, Français, Italiens ou Allemands, qui étaient en possession des premières dignités civiles et militaires, et obstruaient les marches du trône;

M. Pozzo di Borgo fut rappelé cependant par Alexandre à la fin de la campagne. C'est qu'alors le grand mouvement de résistance du nord, cessant d'être tout-à-fait russe, devenait plus excentrique, et se dirigeait vers la Pologne et la Prusse. Bernadotte lui-même commençait à y accéder. Déjà il prêtait l'oreille aux ouvertures que lui faisait le cabinet de Londres. Le colonel Pozzo di Borgo, se rendant à Saint-Pétersbourg, passa par Stockholm, afin de mûrir ces favorables dispositions du prince royal de Suède.

Ce fut à Kalisch que M. Pozzo di Borgo revit pour la première fois Alexandre, après une absence de cinq ans, durant laquelle tant d'immenses évènemens s'étaient accomplis selon ses prévisions. La grande armée de Napoléon venait d'être engloutie sous les glaces de la Béresina. Le czar se montrait moins joyeux que touché de ce désastre inoui, qui accablait son ennemi. Ses impressions de Tilsitt le dominaient encore. Le soldat couronné à Notre-Dame était toujours pour lui le dieu du siècle. — Ce n'est pas moi qui l'ai vaincu, disait-il, ce sont les tempêtes du ciel! C'est l'esprit saint de la Russie! c'est le vieux génie de nos pères! Contentons-nous de cette victoire. C'est assez. Qu'il aille en paix vers sa France. Ne tentons pas la fortune en le poursuivant. —

Mais peu ému du mysticisme de ces paroles, le diplomate corse ne songea qu'à ramener le czar aux idées d'une politique plus saine et plus intéressée. — « Il ne s'agissait pas de générosité. Une occasion s'offrait qui ne se présenterait plus. Les sociétés secrètes d'Allemagne s'ébranlaient aux cris de *Teutonia* et de *Germania*. Les mécontentemens surgissaient même en France. On ne retrouverait pas ainsi deux fois, peut-être, les peuples d'accord avec les cours. Il fallait profiter, et sans tarder, de cet élan universel; il fallait étouffer le géant renversé, sous peine d'être étouffé par lui, si on lui laissait le loisir de se relever. »

Le patriote de 89 avait compris la portée de la conspiration de Mallet. Il savait quelle est la force irrésistible de la liberté. Dût-elle se tourner contre les rois qui l'auraient employée, il n'hésitait pas à s'en servir pour eux.

Alexandre s'était laissé convaincre : une fois qu'il voulut la ruine de Napoléon, il en voulut les moyens. On avait besoin de Moreau, pour soulever en France le parti républicain; du prince Eugène et de Murat, pour diviser l'armée; de Bernadotte pour fortifier la coalition de ses talens et de ses vingt mille soldats. Une triple négociation s'ouvrit simultanément à l'effet de les gagner. On fit briller aux yeux de chacun l'appât le plus capable de le tenter. A Moreau, on promit la présidence d'une république française restaurée; à Murat et au prince Eugène, la souveraineté de l'Italie, par-

tagée entre eux; on flatta Bernadotte de l'espoir de revêtir un jour la pourpre impériale dont on dépouillerait Bonaparte. C'était M. Pozzo di Borgo que le czar avait chargé lui-même de séduire le prince royal. Ce dernier hésita long-temps avant de céder. Tandis qu'il embarquait à Kalschrona, le canon victorieux de Lutzen et de Bautzen avait retenti jusqu'à lui. L'armée russe était en pleine retraite à travers la Haute-Silésie, et Bernadotte savait la fortune de Napoléon! Il était entré en ligne, mais il n'osait pas se prononcer encore. Il attendait à Stralsund les évènemens. Le persévérant diplomate courut l'y rejoindre. Il triompha des irrésolutions du prince royal, et parvint à l'emmener avec lui au congrès militaire de Traquenbourg. Ils y trouvèrent Moreau. Ce fut là que ces trois mortels ennemis de Napoléon échangèrent leurs vieux ressentimens, Moreau contre le consul, Bernadotte contre l'empereur, Pozzo di Borgo contre le Corse, le consul et l'empereur. Ce fut là que sur leur commun avis, il fut décidé que la France envahie, la coalition marcherait droit à la capitale, afin de frapper Bonaparte au cœur même de sa puissance et de sa faiblesse. Funeste plan de campagne, dont la clairvoyance et la sagacité de ces trois haines assuraient trop bien le succès!

Le congrès de Prague n'avait été que le prétexte d'un armistice devenu nécessaire à toutes les parties belligérantes, jamais les propositions de paix des alliés n'y avaient été sincères. Ce n'est pas qu'ils ne la voulussent au fond, mais ils la voulaient, sur le Rhin, dictée sous leurs épées, et ils étaient sûrs de la conquérir à ces conditions. Toute l'ardente jeunesse allemande accourait fanatisée sous leurs drapeaux; chaque jour, leurs légions se grossissaient de légions nouvelles; chaque jour, au contraire, Napoléon s'affaiblissait davantage; chaque jour, les désertions éclaircissaient les rangs de son armée. Son armée, sa glorieuse armée, allait elle-même lui manquer. Conscrits, officiers, généraux, tous étaient las et excédés. Le bâton pesait au maréchal, comme au soldat son fusil. Son armée lui allait manquer. Que lui resterait-il? Il eût été sauvé peut-être par la médiation armée qu'offrait l'Autriche. Les alliés s'étaient vivement inquiétés de cet obstacle. C'était pour l'écarter surtout qu'ils avaient fait cette halte du congrès de Prague. L'imprudence de l'empereur les servit mieux que toute leur diplomatie. Dans une conférence intime où M. de Metternich lui insinuait au prix de quelles restitutions il mettait sa médiation, — Monsieur de Metternich, combien vous donne l'Angleterre pour jouer ce rôle-là? — lui dit Napoléon. Le ministre offensé ne répondit rien; seulement, afin de montrer qu'il avait senti l'injure, il ne se baissa pas, comme l'eût voulu l'étiquette, pour ramasser le petit chapeau que l'empereur avait laissé tomber dans un brusque mouvement de colère. Quelques jours

après, l'Autriche s'était prononcée pour la coalition. Les souverains alliés attendaient avec impatience le résolution du cabinet de Vienne. Il était onze heures du soir; tous étaient réunis dans une grange; au rez-de-chaussée, MM. de Nesselrode, Pozzo di Borgo, Hardenberg; au premier étage, Alexandre et le roi de Prusse. La pluie sifflait aux vitres; tout à coup arrive un courrier porteur d'une lettre pour M. de Nesselrode; deux mots seulement : — L'Autriche s'est prononcée et met son armée à la disposition de l'alliance. — Qu'on imagine les transports de la coalition à cette nouvelle; cent cinquante mille hommes débouchant des montagnes de la Bohême!

L'orage s'amassait à chaque moment plus épais. Avec quelle joie le regardait s'élargir à l'horizon ce Pozzo di Borgo qui l'y avait vu poindre imperceptible. Il était général maintenant. Comme si la guerre incessante des négociations n'eût pas suffisamment secondé son impatience, il avait demandé à être employé activement dans la lutte des camps. Il fut envoyé par l'empereur en qualité de commissaire près du prince royal de Suède qui couvrait Berlin avec quatre-vingtdix-mille hommes, Prussiens, Russes et Suédois.

L'étoile de Napoléon jetait encore par intervalles de brillans rayons. La défense de Dresde fut un des prodiges du génie guerrier de l'empereur. La coalition avait été refoulée avec des pertes énormes; Moreau était resté sur le champ de bataille. Mais cette admirable manœuvre de concentration sur Dresde fut suivie de grandes fautes. Nos corps d'armée avaient été témérairement éparpillés; celui de Vandamme fut coupé et fait prisonnier, tandis que les avantages remportés à Grosbeeren et à Delwich, par Bernadotte et Pozzo di Borgo, contraignirent les autres à la retraite.

Napoléon prit position sur l'Elbe. Nous ne rappellerons pas les funestes journées de Leipzig : on sait quel immense désastre en fut la suite. La coalition était victorieuse sur tous les points : déjà son avant-garde se mirait aux flots du Rhin; mais elle n'approchait qu'avec une secrète terreur de cette terre de France où tant d'autres avant-gardes de l'Europe avaient trouvé leur tombeau. L'armée de Bernadotte s'était dirigée sur le Holstein; elle devait occuper le Danemark et préparer de là un mouvement en Hollande. Le général Pozzo di Borgo fut détaché de ce corps et appelé à Francfort pour y régler, avec l'alliance, la marche des opérations décisives. Avant de se risquer en France, on voulait bien connaître sa situation intérieure. Ce fut donc de Francfort que la prudente diplomatie épia les mouvemens de l'ennemi qu'elle voulait enlacer.

La machine administrative impériale fonctionnait encore docilement, tant était puissant le mouvement que lui avait imprimé le génie organi-

sateur de Napoléon ! Le sénat avait voté tout ce qu'on lui avait demandé d'hommes. Les préfets continuaient de fournir rigoureusement leurs contingens. Les rouages du pouvoir exécutif s'engrénaient obéissans. Mais voilà tout. C'était en vain que l'enthousiasme officiel des pamphlets, des chansons et des opéras avait tenté de réveiller l'esprit national. Ce ressort-là était devenu inerte. Trop d'intérêts froissés, trop de misères, trop de lassitude générale l'avaient détendu. Il avait fallu dissoudre le corps législatif qui avait protesté. Les membres de la régence étaient incertains, timides; quelques-uns, comme M. de Talleyrand, tout prêts à trahir une cause chancelante.

Toutes les circonstances favorisaient donc l'invasion; mais les alliés étaient-ils bien d'accord sur l'opportunité et sur le but de cette invasion? Avaient-ils tous un intérêt identique? A présent qu'elle avait reconquis ses territoires usurpés, l'Autriche voudrait-elle renverser le gendre de son empereur? Laisserait-elle dépouiller la France au profit de la Prusse et affaiblir outre mesure une puissance si nécessaire à l'équilibre européen? L'Angleterre elle-même, tout acharnée qu'elle fût contre Napoléon, ne voyait-elle pas avec jalousie le rapide accroissement de l'influence russe? Au parlement, chaque jour, les ministres anglais étaient vivement interpellés sur l'objet de la guerre.

Les conférences de Francfort avaient fait sentir ces difficultés. Les plus graves pouvant surgir à Londres, le général Pozzo di Borgo y fut envoyé; il y arriva au commencement du mois de janvier 1814. Sa mission était délicate. Il s'agissait de convaincre le régent et les communes de la modération du czar, et d'obtenir que lord Castlereagh, le chef du cabinet anglais, se rendît au quartier-général pour se concerter lui-même avec la coalition.

M. Pozzo di Borgo fut reçu, cette fois, à Londres, non plus en fugitif que l'on protége, en homme capable que l'on daigne consulter, mais en ambassadeur véritable, qui traite de puissance à puissance. Dans un de ses premiers entretiens avec lord Castlereagh, celui-ci lui avait communiqué la pensée qu'il avait déjà d'une restauration de la dynastie des Bourbons. —Vous savez, milord, lui répondit le général, qu'il ne faut jamais présenter aux souverains qu'une idée simple; ils ne saisissent point les choses complexes; songeons d'abord à renverser Buonaparte. Nous ferons comprendre cela facilement au roi de Prusse et à l'empereur Alexandre. Quand nous aurons table rase, nous verrons ce que nous y pourrons mettre. —

Il visita néanmoins les princes français; mais lorsque le comte d'Artois lui parla du projet de se rendre au quartier-général des alliés : —Gardez-

vous-en bien, monseigneur, s'écria M. Pozzo di Borgo; ne venez pas brouiller nos cartes; nous avons encore une rude partie à jouer; nous avons à tourner le roi. Dès que nous aurons pris Buonaparte, il faudra bien qu'on songe à quelque chose. Alors votre nom suffira. —

Son voyage eut d'ailleurs plein succès quant à son but principal. Dans un dîner chez lady Castlereagh, au dernier toast porté à l'envoyé russe : — Eh bien! mon cher Pozzo, s'écria le premier ministre, il est décidé que je vous accompagne; j'ai une lettre autographe du prince régent pour l'empereur Alexandre. Nous agirons tous de concert. — Les deux diplomates s'embrassèrent; deux jours après ils s'embarquaient pour le continent. Au bout de trois semaines ils avaient rejoint les souverains au quartier-général de Baden.

L'alliance était une et complète maintenant; elle pouvait arrêter sûrement le plan de campagne de l'invasion. L'Angleterre n'avait jamais reconnu l'empereur; jamais elle ne l'avait désigné, dans les actes de cabinet ou de parlement, que comme l'ennemi commun ou le chef du gouvernement français. M. Pozzo di Borgo avait dans lord Castlereagh un puissant auxiliaire de ses plans contre Napoléon. Le premier ministre anglais était muni de pleins pouvoirs; il posa pour base de toute transaction diplomatique, que la France, nécessaire comme puissance dans la balance de l'Europe, devait être réduite néanmoins à son ancien territoire. De là résultaient presque forcément le renversement de l'empereur et la restauration des Bourbons. Cette déduction ne fut pourtant encore exprimée dans aucune des notes publiques ou secrètes des négociations.

Selon l'habile tactique conseillée dès long-temps par Bernadotte et Pozzo di Borgo, la coalition s'appliqua dès cet instant à séparer Napoléon de la France; c'était à ce but que tendaient toutes les proclamations de Schwartzemberg et de tous les corps d'armée qui passèrent le Rhin. Il n'en coûtait rien de promettre l'intégralité du territoire et une constitution indépendante de l'empereur; on l'isolait ainsi de plus en plus; on appelait au secours de l'alliance tous les mécontentemens sans s'engager avec aucun.

M. Pozzo di Borgo demeura près de la personne d'Alexandre pendant toute la campagne de 1814, campagne triste et glorieuse, où la fortune militaire de Napoléon, au moment de s'éteindre, jeta encore de si vives lueurs. Les négociations de Chatillon s'ouvrirent, mais les propositions de l'empereur y furent rejetées. « Point d'armistice! ne cessait de répéter M. Pozzo di Borgo; il faut marcher sur Paris en masse, en ligne droite, sans s'arrêter! » Et quand il parlait ainsi, déjà des ouvertures directes lui avaient été faites de la capitale par M. de Talleyrand et le parti des mécontens.

Pourtant il est positif qu'à Chatillon on eût traité avec Napoléon, s'il eût accepté à temps les préliminaires de paix qu'imposaient les alliés. M. de Caulaincourt fut autorisé trop tard à s'y soumettre; M. Pozzo di Borgo avait encore eu le temps d'empêcher l'effet des dispositions généreuses d'Alexandre. — Il faut renverser Bonaparte, disait-il. La paix que vous lui accorderiez ne serait qu'un moyen de recrutement pour lui; avant un an, vous le verriez déborder de nouveau et menacer peut-être encore Moscou du torrent de ses armées.

Ce fut alors que les souverains signèrent le traité de Chaumont qui resserrait plus étroitement leur alliance. La guerre fut poussée avec une vigueur nouvelle. La pointe sur la capitale, recommandée si incessamment par le général Pozzo di Borgo, eut l'effet qu'on en devait attendre. Il ne tarda pas à entrer lui-même dans Paris à la suite de l'empereur Alexandre.

Ici les souvenirs sont poignans; nous glissons sur les détails, d'ailleurs trop bien connus, de cette douloureuse occupation. La cause de Napoléon commençait à être désespérée; sauf quelques généreux soldats groupés encore autour de lui, et résolus à mourir sous leurs aigles, tous l'avaient abandonné. Il avait contre lui les républicains et les royalistes, dont les doubles espérances s'étaient réveillées, et la masse de la population épuisée par la guerre. Cette universelle réprobation qui demandait son renversement était fort énergiquement exprimée par le gouvernement provisoire, auprès duquel M. Pozzo fut envoyé en qualité de commissaire par l'empereur Alexandre. Certes, ces dispositions du gouvernement trouvèrent alors une suffisante sympathie dans la haine du diplomate, qui les servit dignement. Plusieurs maréchaux avaient tenté d'amener le czar à traiter avec la régence. Alexandre, encore dominé par le souvenir de Napoléon, allait peut-être écouter son émotion personnelle. M. Pozzo di Borgo arriva, le gouvernement provisoire l'avait averti. Il arrêta, et cette fois sans retour, le noble mouvement de son souverain. — La régence, s'écria-t-il, c'était toujours Napoléon! et la France n'en voulait plus. Lui dicter une paix si dure qu'elle fût, c'était s'exposer à une reprise d'armes. Si l'Europe tenait au repos, il fallait en finir avec le régime impérial; il fallait abattre l'empereur. — Le général demeura deux heures près du czar, il ne le quitta pas qu'il n'eût obtenu de lui la promesse qu'on ne traiterait plus avec l'empereur ni avec sa famille. Maître de l'irrévocable proclamation, il court tout exalté de son triomphe auprès du gouvernement provisoire; et là, avec un accent de joie inexprimable : « Mon cher prince, dit-il à M. de Talleyrand, ce n'est pas moi sans doute qui ai tué seul politiquement Buonaparte; mais c'est moi qui lui ai jeté la dernière pelletée de terre sur la tête! »

Ainsi le montagnard corse avait atteint le but de toute sa vie; il assistait aux funérailles politiques de l'empereur. Singulières destinées de ces deux hommes! Nés à une année de distance, ils étaient sortis de leur île tous deux pauvres et ignorés, nourrissant déjà un mutuel et profond ressentiment. L'un avait bientôt mis sur sa tête la première couronne de l'univers; l'autre, proscrit par lui, n'avait couru le monde qu'afin de se hausser assez pour la lui arracher du front!

Le sénat avait proclamé la déchéance de l'empereur et rappelé l'ancienne dynastie. Le général Pozzo di Borgo fut chargé par les souverains alliés d'aller recevoir à Londres le roi Louis XVIII. Ce n'était pas là seulement une mission d'honneur qu'on lui confiait. Il avait à exposer au prince l'état réel des esprits en France et la nécessité d'adopter des formes de gouvernement en harmonie avec les idées libérales. On n'ignorait pas que le parti royaliste exagéré n'épargnerait rien pour circonvenir le nouveau monarque et le jeter dans les folies contre-révolutionnaires. Il importait de prévenir ce danger. M. Pozzo di Borgo, qui avait tant fait pour la restauration, mais qui cependant n'avait pas complètement oublié les principes de 89, était éminemment propre à cette négociation. Arrivé à Calais, il avait à la hâte frêté un navire de passage et se rendait à bord. Une rencontre inattendue lui offrit un imposant exemple de la fragilité des opinions politiques. Un étranger vint vers lui qui lui demanda de le recevoir sur son bâtiment pour aller au-devant de Louis XVIII. — Qui êtes-vous? dit M. Pozzo di Borgo. — Je suis le duc de Larochefoucauld-Liancourt. Je vais reprendre mes anciennes fonctions auprès du roi. — Qu'on juge de la surprise du général. Le duc de Liancourt n'avait pas blessé Monsieur seulement à l'Assemblée constituante; il l'avait encore profondément offensé depuis, en lui renvoyant des États-Unis le cordon de ses ordres en signe de mépris pour tous les hochets de noblesse. Ces péchés-là, Louis XVIII ne les pardonnait pas à un gentilhomme. Le diplomate admit toutefois fort courtoisement le noble révolutionnaire venu à résipiscence. Mais chose plus curieuse! le premier soin du duc de Liancourt, en mettant le pied sur le yacht royal, fut de se parer de ce cordon qu'il avait si dédaigneusement traité pendant son accès de républicanisme américain. Louis XVIII ne voulut pas même le recevoir. Il accueillit au contraire M. Pozzo di Borgo comme un ami, comme un bienfaiteur.

Le général revint à Paris avec le souverain. Le voyage, durant lequel ils ne se séparèrent point, fournit au diplomate le temps et l'occasion d'accomplir son honorable mission. C'est aux conversations de ce voyage qu'il faut rapporter la déclaration de Saint-Ouen, base de cette charte octroyée dont les évènemens ont démontré postérieurement l'insuffisance, mais qui

était une concession immense à la liberté à cette époque d'invasion et au sortir du despotisme de Napoléon.

M. Pozzo di Borgo demeura à Paris comme le représentant de la Russie auprès du nouveau gouvernement français; il se rendit ensuite aux conférences de Vienne, où toutes les sommités diplomatiques avaient été appelées. Le diplomate russe tournait souvent alors, avec une vive préoccupation, ses regards vers l'île d'Elbe; il épiait tous les mouvemens de l'illustre prisonnier; il l'entendait limer ses fers; sa prévoyance demandait à l'Europe une captivité plus lointaine pour Napoléon. La cour plénière des ambassadeurs s'occupait à discuter la proposition dont elle hésitait à reconnaître l'utilité, lorsqu'elle apprit le débarquement de l'empereur. M. Pozzo di Borgo ne fut point surpris de l'évènement, mais il en comprit la portée. — Je connais Bonaparte, s'écria-t-il; puisqu'il a débarqué, il ira à Paris; point de trève alors pour lui: c'est à l'Europe de se remettre en marche; il faut le renverser, et cette fois sans retour! —

L'Europe entendit l'appel; elle était prête. L'alliance s'avança compacte; ce fut vainement que Napoléon essaya d'en détacher l'Autriche et la Russie. L'envoi qu'il fit à Alexandre du traité secret conclu au mois de mars 1815 entre l'Angleterre, l'Autriche et la France, contre la Russie, n'eut d'autre effet que de produire cette antipathie du czar pour M. de Talleyrand, qui empêcha plus d'une importante transaction. L'activité de M. Pozzo di Borgo s'était réveillée. Le général fut envoyé par son souverain en qualité de commissaire près de l'armée anglo-prussienne qui formait l'avant-garde de la coalition.

Napoléon était tombé comme la foudre sur la frontière belge. Ce fut, on le sait, au milieu d'un bal, à Bruxelles, sous les mille lustres du palais de Lacken, que le duc de Wellington entendit le coup de tonnerre. L'armée anglaise fut réunie en toute hâte, et un courrier expédié à Bulow pour qu'il eût à précipiter sa marche. Un premier échec avait frappé les Prussiens de Blücher. Le duc fut forcé à la retraite; il prit position sous le mont Saint-Jean. M. Pozzo di Borgo vint l'y trouver assez inquiet. — Jusqu'à quelle heure croyez-vous pouvoir tenir? dit-il. — Je ne compte pas trop sur les Belges, répondit Wellington; mais j'ai avec moi une douzaine de régimens anglais et écossais. Adossé à la colline, je réponds de résister toute la journée; mais il faut que Bulow m'aide avant cinq heures du soir.— Au milieu de la bataille, un billet de Bulow annonça son arrivée avant trois heures; la nouvelle passa de rang en rang; l'armée anglaise, bien que mal secondée par les Belges, résista avec cette puissante ténacité qui fit sa victoire.

Napoléon avait quitté son dernier champ de bataille. Pourtant M. Pozzo

s'inquiétait encore, et non sans raison. L'armée d'Alexandre n'avait pris aucune part aux évènemens militaires; à peine avait-elle atteint l'Allemagne. Blücher et Wellington n'allaient-ils pas profiter de leurs succès pour décider seuls des destinées de la France? M. Pozzo di Borgo appela un jeune officier russe employé dans l'armée prussienne : — Tuez des chevaux, lui dit le général, et que dans quarante-huit heures le czar soit instruit de la victoire! Votre fortune est au bout de votre course. — Et le diplomate, quoique malade et blessé, se rendit à Paris sur les pas du duc de Wellington. Il avait repris ses fonctions d'ambassadeur près de Louis XVIII, mais non plus avec les mêmes chances de crédit qu'en 1814. Comme il l'avait prévu, l'occupation de la capitale par les généraux anglais et prussien les y avait rendus tout puissans : le duc de Wellington avait à peu près fait lui-même le ministère Fouché-Talleyrand, et ces deux hommes politiques étaient tout dévoués de longue main à l'alliance anglaise. La Russie ne jouerait donc plus qu'un rôle secondaire! L'arrivée de l'empereur Alexandre, à la tête de deux cent cinquante mille baïonnettes, changea bientôt cette situation des affaires.

M. de Talleyrand put s'en convaincre dès les préliminaires du traité de Paris. Le czar avait de profonds griefs contre l'ancien plénipotentiaire de Vienne, il ne voulut entendre parler d'aucune négociation conduite par ce premier ministre; la médiation d'Alexandre était pourtant bien nécessaire à nos intérêts dans la discussion du traité de paix. L'Angleterre, la Prusse et l'Allemagne, montraient des exigences exorbitantes; elles voulaient exploiter sans pitié leur victoire et nous dépouiller à l'envi. Les premières notes de lord Castlereagh réclamaient la cession d'une ligne de forteresses du côté de la Belgique, depuis Calais jusqu'à Maubeuge. Les Allemands et les Prussiens nous demandaient l'Alsace et une partie de la Lorraine. Qui pouvait nous défendre de ces avidités de vainqueurs armés, si ce n'était le czar? M. de Talleyrand tenta de gagner son appui, en assurant à son ambassadeur une haute position politique en France. Il offrait à M. Pozzo di Borgo le ministère de l'intérieur, que la démission de Fouché avait laissé vacant, et il obtint pour lui de Louis XVIII des lettres de pairie. Cette singulière combinaison échoua devant l'invincible aversion de l'empereur pour M. de Talleyrand. Alexandre persista à vouloir que les affaires étrangères fussent confiées à un homme de son choix, avec lequel il pût traiter en toute confiance. Il indiqua le duc de Richelieu qu'il appelait le meilleur Français et le plus loyal des hommes. M. de Talleyrand dut céder. Il rendit le portefeuille à Louis XVIII, qui chargea M. de Richelieu de composer un nouveau cabinet.

Dès ce moment, l'influence russe reprit sa prépondérance dans toutes les affaires publiques. Le czar se porta médiateur dans toutes les négociations; son intervention, quant aux questions territoriales, n'était désintéressée qu'à notre bénéfice. Il importait aux Russes que la France se maintînt, au midi de l'Europe, puissante et homogène. Elle pouvait être pour eux, au besoin, un utile point d'appui. M. Pozzo di Borgo vit son action grandir avec celle de son maître, et cette action nous fut favorable et salutaire. Le traité de Paris, auquel il contribua efficacement, fut bien toujours la loi du plus fort, mais encore valut-il mieux que si l'Angleterre et la Prusse l'eussent dicté seules (1). La France perdait quelques lignes sur la frontière; elle était mise sous la haute surveillance d'une occupation militaire; on lui prenait sept cents millions, mais enfin on ne se la partageait pas. Elle gardait la Lorraine et l'Alsace; elle restait grande nation.

L'empereur Alexandre, en quittant Paris, laissa plein pouvoir à M. Pozzo di Borgo de seconder le gouvernement français dans ses véritables intérêts.

L'opinion royaliste avait bientôt abusé de la victoire que l'étranger lui avait faite. Elle avait taché de sang sa bannière blanche. La chambre de 1815 s'était ouvertement prononcée pour les vengeances judiciaires. La violence de son opposition rendait impossible tout ordre constitutionnel régulier. La réaction s'avançait chaque jour plus menaçante; il lui fallait une digue. De concert avec M. Decazes et le duc de Richelieu, M. Pozzo di Borgo prépara l'ordonnance du 5 septembre. Il l'appuya lui-même auprès de Louis XVIII. La chambre ardente fut brisée, la restauration ramenée dans la voie sage et modérée.

L'influence de M. Pozzo di Borgo s'était fortifiée par le triomphe de ses conseils; elle continua de s'exercer au profit de la France. Ce fut l'active

(1) Il reste du duc de Richelieu une lettre bien honorable, où ce ministre déplore la nécessité qui le force à signer le traité de Paris.

« Ce 21 novembre 1815.

« Tout est consommé; j'ai apposé hier, plus mort que vif, mon nom à ce fatal traité. J'avais juré de ne pas le faire, et je l'avais dit au roi; ce malheureux prince m'a conjuré, en fondant en larmes, de ne pas l'abandonner, et dès ce moment je n'ai pas hésité. J'ai la confiance de croire que sur ce point personne n'aurait mieux fait que moi, et la France, expirante sous le poids qui l'accable, réclamait impérieusement une prompte délivrance; elle commencera dès demain, au moins à ce qu'on m'assure, et s'opérera successivement et promptement.

RICHELIEU. »

intervention du diplomate russe qui obtint de l'empereur Alexandre et du duc de Wellington qu'un terme fût enfin fixé à l'occupation; ce fut elle qui valut au pays obéré quelque allégement dans le poids monstrueux des contributions militaires, et une plus équitable liquidation des créances étrangères. Ces efforts, a-t-on dit, ne furent pas tous désintéressés. Ce serait à l'époque de ces négociations que l'on ferait remonter l'origine de la fortune colossale de l'ambassadeur. Là-dessus nous ne nions ni n'affirmons rien; mais qui ne sait qu'en diplomatie les gratifications sont de droit public, et que, même dans les budgets constitutionnels, elles ont leur chapitre légal, délicatement intitulé : *Présens diplomatiques*, sans compter les *fonds secrets?*

On sait que la libération de la France fut le résultat principal du congrès d'Aix-la-Chapelle. M. Pozzo di Borgo avait essayé vainement de rassurer Alexandre qui commençait à s'effrayer des tendances démocratiques de l'Europe. Après les conférences, le czar fit une courte visite à Paris; il s'entretint avec Louis XVIII des craintes que lui causait surtout la fermentation des universités allemandes, et avant de partir, il enjoignit à son ambassadeur d'arrêter désormais le mouvement libéral plutôt que de le favoriser. L'empereur quittait à peine la France, que le ministère Desolles remplaçait déjà celui du duc de Richelieu. M. Pozzo di Borgo ne heurta pas encore de front les principes qui avaient présidé à la composition du cabinet. Mais lorsque le nom de M. Grégoire sortit de l'urne électorale, lorsque le duc de Berry fut tombé sous le poignard de Louvel, le représentant du czar dut s'associer aux terreurs vraies ou feintes du corps diplomatique, et il ne fut pas étranger à la résolution qui forma le second ministère Richelieu.

Alexandre ne s'était pas trompé dans ses frayeurs prévoyantes; l'esprit des révolutions s'était levé et courait l'Europe. En Allemagne, la jeunesse des universités s'agitait impatiente; Kotzebue avait été assassiné. En Russie, c'étaient les sociétés secrètes de l'armée; en Angleterre, les révoltes d'ouvriers de Manchester; à Paris, les émeutes des écoles. Déjà Naples, le Piémont et l'Espagne avaient mis à leurs rois les menotes constitutionnelles. Partout les nations demandaient compte aux souverains de ces promesses de liberté qu'ils n'avaient pas tenues, et prétendaient se faire justice elles-mêmes. Tout annonçait un soulèvement universel des peuples. Jamais tant de trônes n'avaient été ébranlés à la fois et si profondément. Cette rude secousse, qui ne les put renverser, les raffermit en les avertissant. L'attaque démocratique provoqua une résistance monarchique plus vigoureuse et plus hostile. La sainte-alliance resserra ses nœuds relâchés. M. de Corbière et M. de Villèle avaient pris le ministère des



mains de M. de Richelieu. M. Pozzo di Borgo vit sans doute personnellement avec peine l'avènement de ces hommes de 1815, qu'il avait frappés de l'ordonnance du 5 septembre; mais, interprète de la volonté de son souverain, il les appuya. Il seconda également l'occupation du Piémont par l'Autriche, et il poussa la France à la guerre d'Espagne, selon la détermination des congrès de Troppau, de Laybach et de Vérone.

Ferdinand VII avait été rétabli sur le trône. Alexandre, qui se croyait bien quelque droit à la reconnaissance de ce prince, ne négligea pas d'en tirer tout le profit qu'il put pour sa politique. L'ambition de la Russie était toujours d'établir son influence sur le midi de l'Europe, aux dépens de l'influence anglaise. M. Pozzo di Borgo fut envoyé à Madrid, afin d'y frayer le chemin du ministère à M. Zéa, tout acquis aux intérêts du cabinet de Saint-Pétersbourg, où il avait été long-temps consul-général d'Espagne. La mission de l'ambassadeur eut un prompt succès. Le roi congédia son confesseur Saëz, et mit à sa place le protégé du czar. Dès-lors fut fondée cette étroite union entre les deux cours, que la mort de Ferdinand VII, et la réaction qui la suivit, purent à peine rompre après dix ans.

De retour à Paris, M. Pozzo di Borgo vit commencer les sérieuses folies de la restauration. La promenade du duc d'Angoulême au-delà des Pyrénées l'avait trop enivrée; elle ne croyait plus au danger; elle se plaisait à tourmenter le pays par ses lois impopulaires. Le crédit de l'ambassadeur russe était alors presque nul : il observait; il n'approuvait guère, il improuvait un peu; il faisait une petite opposition de salon. Un jour, à propos de la conversion des rentes, on l'entendit s'écrier : « Le roi de France veut devenir le souverain le plus riche de l'Europe, mais j'ai bien peur que tout cet argent qu'il amasse ne lui serve qu'à vivre dans l'exil; j'ai bien peur qu'il ne nous mène à une catastrophe : on ne joue pas impunément avec les intérêts des classes bourgeoises. »

Pendant son voyage en Crimée, Alexandre était mort de cette mystérieuse maladie héréditaire dans la dynastie russe. Nicolas succédait aux idées et aux sympathies de son frère comme à son trône. M. de Nesselrode restait à la tête du cabinet. Les pouvoirs de l'ambassadeur russe à Paris furent continués. Il remit à Charles X ses nouvelles lettres de créance, lorsque la presse battait déjà en brèche le ministre du trois pour cent et les trois cents députés de sa chambre. Après deux années encore d'une habile résistance, M. de Villele fut enfin renversé. Charles X composa le ministère Martignac. M. Pozzo di Borgo s'employa très activement à y faire entrer le comte de la Ferronnays, alors notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg. A cette époque, il importait beaucoup au cabinet russe que le ministre des affaires étrangères français lui fût bienveillant. En signant

le traité du 6 juillet 1827, qui constituait l'indépendance de la Grèce, la Russie avait profondément ulcéré la Porte. L'occupation de la Moldavie et de la Valachie était devenue bientôt l'occasion d'une rupture. L'ambassadeur du czar avait quitté Constantinople. Une guerre éclatait entre les deux empires, qui pouvait être grave, si l'Angleterre prenait fait et cause pour le sultan.

D'après les instructions de M. de Nesselrode, M. Pozzo di Borgo fit de sérieuses ouvertures à notre cabinet. Il demandait à la France, non pas une coopération active en Orient, mais une neutralité armée, capable au besoin de tenir en respect l'Autriche et l'Angleterre. Pour prix de cette alliance, il montrait en perspective la restitution de notre frontière naturelle du Rhin, qu'on saurait bien obtenir de la Prusse et de la Hollande. Ces offres avaient paru peut-être peu sincères; la négociation n'avait guère été poussée qu'en paroles; l'alliance demeurait un projet. Toutefois, la marche des Russes dans les Balkans n'était ni rapide ni triomphante; il y avait eu des siéges meurtriers, des batailles douteuses; la situation de M. Pozzo di Borgo à Paris devenait difficile : on ne parlait plus que des échecs des armées du czar; mais son ambassadeur montrait partout une inaltérable assurance. « Attendez, disait-il, attendez; vous verrez si nous ne savons pas le chemin de Constantinople. » Et en effet, l'année suivante, l'avant-garde de Nicolas menaçait la capitale de Mahmoud.

Alors venait de s'opérer la brusque révolution ministérielle qui avait porté le prince de Polignac au pouvoir. Certes, il ne s'agissait plus maintenant d'alliance russe : M. de Polignac était tout aux Anglais, corps et ame; mais il s'agissait de la vie de la royauté. M. Pozzo di Borgo vit d'abord quel abîme elle avait creusé sous son trône; il expédia courriers sur courriers à son gouvernement pour lui signaler une catastrophe imminente; il montra le danger si évident, que le czar s'en ouvrit à M. de Mortemart, notre ambassadeur à Saint-Péterbourg. « On prépare des coups de folie à Paris, dit-il; c'est bien. Le roi de France est maître de faire ce qu'il veut dans son royaume; mais tant pis pour lui s'il lui en arrive malheur. Prévenez-le qu'on ne le secondera pas, et que l'Europe ne se compromettra pas pour lui. »

L'ambassadeur russe ne connut les ordonnances de juillet que le 25 au soir, et seulement par un bruit de salon; le ministère ne l'avait averti ni officiellement ni confidentiellement. Lorsqu'elles parurent le 26 dans le *Moniteur*, et qu'il vit l'incurie du gouvernement au milieu de son immense témérité, l'absence des forces militaires, l'oubli de toutes les précautions, il exprima sa surprise et son effroi. « Quoi! s'écria-t-il, ils



se mêlent de coups d'état, et ils n'ont point de troupes! Les ponts ne sont pas occupés; aucune mesure défensive! — Tout est tranquille, répondit-on. — Tout est tranquille? répliqua-t-il. Aujourd'hui peut-être; mais demain les coups de fusil; après-demain, qui sait? je serai forcé de demander mes passeports. »

Le corps diplomatique était plongé dans une grande perplexité. Le 28 juillet, M. de Polignac ne lui avait fait encore aucune communication officielle. Les ambassadeurs ne savaient à quoi s'arrêter; ils se réunirent pourtant chez M. Pozzo di Borgo, afin de convenir d'une résolution commune. Le représentant de la Russie estima que les événemens n'avaient pas encore un caractère tellement décisif, qu'il y eût à prendre une mesure diplomatique; il pensait qu'il fallait attendre la fin de la lutte, et qu'il n'y aurait lieu à intervenir qu'autant que le gouvernement serait sérieusement ébranlé dans ses principes légitimes. Cet avis fut adopté : on décida qu'on resterait à Paris, et qu'on ne se mêlerait en rien des affaires, à moins qu'on ne reçût de Charles X quelque notification officielle. Des courriers furent expédiés aux cours respectives pour les avertir et demander des instructions; les dépêches, en général, blâmaient les derniers actes du gouvernement royal, et s'expliquaient impartialement sur la légalité de l'insurrection.

Le 29 juillet, une note de M. de Talleyrand annonça au corps diplomatique les raisons qui déterminaient le duc d'Orléans à se laisser investir de la lieutenance-générale du royaume. C'était de la part de ce prince un acte de dévouement nécessaire et purement provisoire. On maintenait par lui tous les droits; on consacrait la légitimité; on opposait une digue au peuple débordé. D'ailleurs, on se faisait fort d'obtenir l'abdication de Charles X et de son fils,

Le moyen était habile. On sentait l'importance de garder près de soi le corps diplomatique; le nouveau pouvoir s'y prenait avec lui plus adroitement que la candide cour de Saint-Cloud.

M. Pozzo di Borgo approuva la mesure, qu'il croyait prudente. Les démarches de quelques amis du duc d'Orléans décidèrent en outre l'ambassadeur à ne point demander ses passeports et à rester, afin de fortifier de son appui la barrière élevée contre l'inondation populaire; mais quand le lieutenant-général eut pris la couronne, quand les chambres l'eurent proclamé, la question de séjour devint plus délicate pour le représentant du czar. Toutefois, il n'est point douteux qu'il eût quitté Paris, s'il n'y eût été amusé et retenu par la représentation d'une comédie analogue à celle qu'on envoyait M. de Mortemart jouer à Saint-Pétersbourg, comédie d'autant plus piquante, que ce dernier était acteur de bonne foi. Louis-Phi-

lippe ne s'était pas borné à écrire à l'empereur Nicolas la lettre où il s'excusait humblement d'avoir accepté le trône après les *déplorables* événemens de juillet, mais il avait en outre chargé son ambassadeur extraordinaire d'affirmer confidentiellement que tout ce qui se passait à Paris n'était qu'une sorte d'intermède, en attendant le troisième acte de la restauration légitime. Le czar avait pu trouver le divertissement spirituel, mais il n'en avait pas été dupe. Sa réponse froide aux touchantes communications de Louis-Philippe témoignait suffisamment son mauvais vouloir.

Lorsque survint la révolution belge, qui rendait la nôtre plus inquiétante, une ligne d'opérations était déjà tracée de Saint-Pétersbourg aux frontières prussiennes. L'armée polonaise devait former l'avant-garde de la grande armée russe. M. Pozzo di Borgo avait reçu l'ordre de se tenir prêt à demander ses passeports. C'est à ce moment que la révolution de Varsovie fit à son tour son explosion. Une nouvelle dépêche de l'empereur Nicolas enjoignit à l'ambassadeur de temporiser, et surtout d'empêcher l'intervention de la France.

Ce fut un des momens les plus difficiles de la vie diplomatique de M. Pozzo di Borgo. La cause polonaise avait éveillé la sympathie de toutes les ames généreuses; elle avait remué violemment le peuple de Paris, à peine rentré dans son lit depuis le grand débordement de juillet. L'émeute recommençait à gronder : un soir elle fut plus menaçante et plus indignée; de nombreux rassemblemens se portèrent sous les fenêtres de l'ambassadeur russe avec les cris de : *Vive la Pologne! à bas les Russes!* Des pierres furent lancées aux carreaux de l'hôtel. Tous les agens de l'ambassade entourent leur chef, et le pressent de se mettre en sûreté, de faire demander ses passeports. « La situation de l'empereur est critique, dit M. Pozzo di Borgo; ne l'aggravons pas par une rupture inopportune avec la France; attendons les satisfactions qui nous seront faites; la canaille n'est pas le gouvernement. Nous ne résidons pas auprès de la rue, mais auprès d'une autorité constituée. Tournons les faits populaires, mais ne les attaquons pas de front. » Le lendemain, le ministre des affaires étrangères vint lui offrir réparation de la part du gouvernement, et un poste de sûreté fut établi à son ambassade.

Il est certain que les notes du gouvernement français sur la question polonaise, déjà bien assez timides dans la haute pensée qui les avait conçues, s'exprimèrent sous la plume des commis des affaires étrangères avec un tel redoublement de mansuétude, que l'ambassadeur russe ne put s'en inquiéter beaucoup. Il eut réponse à tout. — Attendez, disait-il; quand l'insurrection sera étouffée, nous engagerons une négociation ré-

gulière. Les gouvernemens ne procèdent pas comme les multitudes. Attendez, nous traiterons quand l'ordre sera rétabli. — L'ordre en effet régna à Varsovie, selon cette généreuse expression de M. Sébastiani, qu'on n'a point oubliée. Mais alors M. Pozzo di Borgo changea de langage; il déclara que l'empereur de toutes les Russies ne reconnaissait à aucun gouvernement le droit de s'immiscer dans la constitution intérieure de ses états, et qu'il n'appartenait qu'à lui de décider du sort de ses sujets. Cette note passa sans contrôle et sans réponse. On sait quel sort fit à la Pologne la clémence du czar. La chambre en fut pour la sagacité des prévisions de son adresse qui avait annoncé que *la nationalité polonaise* ne périrait pas.

L'empereur Nicolas n'avait pas encore amnistié la royauté de juillet. Il fut enjoint à M. Pozzo di Borgo de le témoigner par sa froideur. Il dut s'abstenir de toute visite à la cour; il lui fallait être malade ou se plaire à la campagne dans les occasions solennelles, quand le corps diplomatique portait au château ses félicitations. Toutefois, l'ambassadeur s'en tenait là; il lui en eût trop coûté de quitter Paris. Loin de provoquer une rupture, il s'efforçait plutôt d'opérer un rapprochement. Ses rapports continuaient de présenter sous un jour favorable la *sagesse* du gouvernement *quasi-légitime*; mais le vieux diplomate n'inspirait plus une entière confiance; ses tempéramens et sa modération, dont on n'avait plus besoin, le rendaient presque suspect; on ne s'en rapportait plus à lui seul; des Russes de distinction étaient envoyés de Saint-Pétersbourg, diplomates au petit pied, chargés d'observer la marche des choses, d'observer l'ambassadeur lui-même peut-être.

De nouvelles difficultés avaient surgi; la guerre allait se rallumer entre la Porte et la Russie; l'alliance de la France et de l'Angleterre, resserrée par M. de Talleyrand, pouvait arrêter les desseins du czar sur l'Orient. M. Pozzo di Borgo vit enfin ses arrêts levés. Une nouvelle consigne lui fut donnée; on lui permit de reparaître au château, et d'y annoncer au roi Louis-Philippe qu'on était satisfait de lui, et qu'il avait trop bien mérité des royautés légitimes pour être exclu plus longtemps de leur familiarité. L'ambassadeur fut même autorisé à proposer vaguement la main d'une princesse de la confédération du Rhin, proche parente de l'empereur Nicolas. Or, comme le mariage de l'héritier du trône avec une fille des grandes races princières de l'Europe est un des rêves des Tuileries, la branche cadette s'estima bien heureuse et bien honorée des avances flatteuses de M. Pozzo di Borgo. Toute la question de l'Orient fut là. Le czar porta ses drapeaux à Constantinople. On ferma les yeux; on le laissa faire; on le seconda par l'inertie! Pourquoi non? L'em-

pereur Nicolas n'était-il pas bientôt de la famille? Cependant, lorsqu'après avoir si bien secondé sa plus chère ambition, on reprit aux Tuileries avec M. Pozzo di Borgo le chapitre du mariage, l'ambassadeur fut d'avis qu'en l'état des esprits les gouvernemens se liaient surtout par des intérêts communs; que les alliances de maison à maison n'étaient plus que secondaires dans le mouvement politique; d'ailleurs il croyait que le czar serait toujours honoré des propositions qui lui seraient faites par un prince issu de l'antique race des Bourbons. Nonobstant cette cruelle déception, on ne se fâcha pas aux Tuileries; M. Pozzo di Borgo continua d'être le bien venu. Le maréchal Maison fut envoyé à Saint-Pétersbourg sur ses instances, parce que le maréchal avait connu, en 1814, à Paris, le czar Nicolas, alors simple grand-duc.

Comme la guerre d'Orient finissait, l'ambassadeur reçut mission d'aller à Londres pour juger, par lui-même, de la véritable situation des affaires. Après avoir empêché la France de prendre parti contre la Russie, il s'agissait de sonder le parti tory, et de savoir quels seraient ses desseins, si le mouvement de l'opinion et la volonté royale le portaient encore au pouvoir. L'ambassadeur officiel de la Russie à Londres était alors le prince de Liéven, ou plutôt, sous son nom, la princesse de Liéven. M. Pozzo vit peu les hommes politiques du parti whig. Il n'eut de fréquens rapports qu'avec le duc de Wellington et le comte d'Aberdeen, qui tenaient alors le portefeuille des affaires etrangères pour le parti tory, car ce parti, en dehors du cabinet, avait ses ministres officiels. Les conversations de M. Pozzo avec le duc de Wellington furent un échange de souvenirs et d'espérances. Ils s'entretinrent des probabilités de l'avènement des tories; on y songeait déjà, quoique l'esprit public fût alors vivement animé contre une première tentative que le duc de Wellington avait faite pour reprendre le ministère. Le voyage de M. Pozzo n'eut point de résultats effectifs; car, peu de mois après, fut conclu le traité de la quadruple alliance, qui rapprochait si intimement la France du cabinet whig.

De retour à Paris, M. Pozzo se tint avec la cour des Tuileries sur un pied de politesse froide. Il ne prévoyait point le coup qui l'a frappé dans sa position d'ambassadeur; et sans une lettre récente de M. de Nesselrode, il aurait eu peine à en pénétrer les motifs. Jusqu'ici, dans les missions qu'on avait données à M. Pozzo en dehors de ses fonctions officielles à Paris, il avait toujours conservé ce titre d'ambassadeur auprès de la cour de France, qu'il préférait à tout autre. Quand il était allé à Madrid en 1823, à Londres dix ans plus tard, son souverain ne lui avait point retiré ses lettres de créance. Pourquoi le faisait-on maintenant ambassadeur auprès du roi d'Angleterre? C'est qu'il était urgent d'ap-

puyer les tories menacés par les whigs et les radicaux. Un titre provisoire ne suffisait pas pour donner tout l'éclat et tout l'ascendant moral nécessaires à un ambassadeur; il fallait donc lui attribuer l'ambassade officielle et définitive; quand on aurait détourné le duc de Wellington de la velléité de se rapprocher de l'Autriche dans la question d'Orient, quand on aurait secondé les tories et assuré leur pouvoir, alors M. Pozzo serait rendu à ses habitudes de Paris. Cette dépêche a un peu consolé l'ambassadeur, tristement affecté de rompre à son âge les anciennes relations d'une société intime et choisie; car c'est en France seulement, c'est dans les salons de Paris qu'il peut déployer à l'aise toutes ses rares facultés. L'écoutez-vous causer? Son discours, froid et réservé d'abord, s'épanche bientôt plus confiant et coloré d'images. C'est bien une ardente imagination du midi qui déborde. Son accent corse donne à sa parole je ne sais quoi de mordant. Mais voulez-vous savoir tout ce que son ame a de chaleur, parlez-lui de son pays; interrogez-le sur Corte; ramenez l'ambassadeur de l'autocrate dans la montagne. Alors il vous dira l'histoire de Paoli, et les assemblées nationales de sa république de pasteurs. Son geste s'est animé; sa voix est émue, son œil enflammé. Le diplomate s'est endormi; vous avez réveillé le patriote et le montagnard. Si vous abusiez de votre avantage, peut-être, dans ces confidences de sa jeunesse politique, l'entraîneriez-vous à d'étranges aveux. Ce n'est pas l'esprit railleur et léger de M. de Talleyrand; c'est un esprit plus digne, plus vrai. Il a la pensée sérieuse. Il ne joue pas avec les principes; il les prend par le côté grave. D'ailleurs, plein d'adresse, il ne heurte pas les opinions, il sait les tourner. Il a l'art suprême des ménagemens. Sa mémoire est inépuisable; mais ce n'est pas un trésor d'anecdotes comme celle de l'évêque d'Autun. C'est toute une collection d'annales. Il est si plein de souvenirs, que les faits lui sortent par tous les pores. C'est l'histoire vivante du siècle, un des hommes qu'on aime à consulter, parce qu'ils apprennent la grande lutte de l'Europe contre Napoléon autrement que les mauvais pamphlets et les tristes apologies de M. de Norvins.

M. P.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

28 février 1835.

Il y eut un temps où le roi de France obéissant, on ne sait pourquoi, à l'opinion publique, accepta la démission de son premier ministre, et lui permit de se retirer dans ses terres: Ce roi, c'était Louis XV, et ce ministre, le duc de Choiseul. De sa retraite de Chanteloup, M. de Choiseul continua cependant de diriger les affaires du royaume. Le roi ne faisait rien sans prendre ses avis, et les messagers du prince connaissaient bien mieux la route de Marly à Chanteloup, que celle de Versailles où résidaient les ministres. Le XVIII[e] siècle nous revient au complet. On a beau forcer de voiles vers l'empire, le vaisseau qui porte nos destinées politiques dérive sans cesse, et vogue vers un autre régime absolu, plus conforme à notre relâchement, à l'insouciance qui domine en tout, à la mollesse qui nous engourdit et nous abat. On veut jouer le rôle de Henri IV, qui traitait lui-même, sous son pourpoint gris, avec toutes les puissances, et l'on ne se rapproche que du régent qui conspirait derrière les portes, contre Dubois et ses ministres. On parle de passer les bottes de Napoléon, et de monter à cheval pour changer l'opinion publique qui se montre un peu rebelle, et le malheur veut qu'on exhume involontairement les dernières paroles de Charles X. On se propose Louis XIV pour modèle, et

l'on a les faiblesses de Louis XV, prince très spirituel, très capable aussi, mais dont la capacité a fort mal arrangé nos affaires.

Après avoir été placée long-temps à Londres, entre les mains de M. de Talleyrand, la direction des affaires semble avoir passé à Saint-Amand, dans le château du maréchal Soult. Le maréchal qu'on songeait fort peu à consulter quand il était président du conseil, et lorsqu'il était facile, en quelques minutes, de se procurer le secours de ses lumières, est maintenant la nymphe Egérie de la pensée royale. Il est écrit que le président du conseil des ministres du roi des Français sera toujours un être invisible, et c'est sans doute pour remplir cette indispensable condition, que l'habile vainqueur de Toulouse s'est retiré dans une province lointaine. Mais il paraît que son règne a cessé, puisqu'on le rappelle. Qui sait où passera le pouvoir, maintenant que M. Soult va se replacer ostensiblement à la tête du ministère? A Rochecotte peut-être; car M. de Talleyrand, qui n'est pas moins habile que lui, l'a gagné de vitesse et d'éloignement.

Le retour du maréchal Soult était prévu. Que de fois nous l'avons annoncé! C'est en le suivant avec des yeux humides de larmes, qu'on l'avait vu s'éloigner. On s'était promis de le rappeler bientôt, et son absence ne devait durer que le temps de remplir cette incommode formalité qu'on nomme le vote du budget. Vous savez que le maréchal et la chambre s'étaient brouillés à l'occasion de quelques chiffres, sans doute mal arrangés par les commis; mais on espère que la chambre actuelle sera moins vétilleuse, et qu'elle passera au maréchal ses erreurs en matière d'administration, en faveur de sa sévérité en matière politique.

En ce moment, il s'agit d'une seule chose, de placer M. le maréchal Soult dans le fauteuil que la retraite de M. le maréchal Mortier laisse vacant. Il y a quelque jours, on parlait, il est vrai, d'un changement de ministère. M. de Rigny disait en toussant qu'on ferait un acte d'humanité en le nommant ambassadeur à Naples; M. Thiers annonçait aux jeunes peintres qui le courtisent journellement, qu'il allait partir, et se reposer, sous le ciel heureux de l'Italie, du travail qu'il ne fait pas au ministère de l'intérieur; M. Guizot éprouvait le besoin de se livrer à des recherches historiques pour justifier son système mal compris, et M. Persil enviait tout haut l'embonpoint et le teint fleuri que prend M. Barthe à la Cour des comptes. Mais tout est changé, et, en arrivant, M. le maréchal Soult trouvera beaucoup moins de besogne à faire qu'il ne pense.

D'abord, M. Thiers est décidé à rester. Il est vrai qu'il avait promis à M. Guizot, qu'il aime aujourd'hui tendrement, de ne pas accepter la présidence du maréchal Soult; mais Nisus avait oublié de dire à Euryale qu'il entretient depuis deux mois une correspondance active et secrète

avec le réprouvé maréchal, dont les répugnances pour M. Thiers ont été enfin vaincues, il y a peu de jours. Ce n'est pas tout. M. Thiers n'est pas homme à ne pas s'assurer de toutes les positions. Le maréchal Gérard pouvait avoir quelques chances; M. Thiers s'est ménagé plusieurs conférences avec le maréchal Gérard, qui ne s'est pas seul laissé prendre, dit-on, à la glue de sa parole. On entend déjà des hommes graves, des hommes sûrs, et d'une haute valeur politique, dire, en parlant de M. Thiers, qu'il est difficile de se passer de lui dans un cabinet. Ceux qui parlent ainsi conviennent, à la vérité, que M. Thiers n'apporterait pas à ce cabinet le secours et l'influence d'une haute probité politique; ils avouent même qu'il faudrait que ce ministère fût composé d'hommes bien purs, pour n'avoir rien à redouter d'un pareil contact; ils sont d'accord sur son incapacité administrative, qui éclate dans les bureaux de l'intérieur, où tout est en suspens, et où les affaires que M. Thiers daigne terminer sont encore plus mal faites que celles qu'il abandonne; ils ne défendent pas son caractère tracassier, traître, remuant; ils ne méconnaissent pas cet esprit léger et ingrat qui le porte à être toujours mécontent de sa propre condition, à envahir celle des autres, à compromettre ses collègues par des paroles imprudentes, à les calomnier souvent, à les jouer par de tristes et misérables intrigues. Ils baissent la tête quand on leur demande si c'est par l'habileté dans le choix des hommes que brille le génie de M. Thiers; s'il montre cet esprit qu'on vante en lui, dans ses rapports avec les députés et les fonctionnaires. Ils ne disent mot quand on leur demande s'il est quelque chose de plus tristement misérable que le ton cassant et supérieur de M. Thiers, en présence de ses égaux, que cette absence complète de formes qui aliène tous les bancs de la chambre. — M. Thiers, disent-ils eux-mêmes, a trahi tout le monde; il a trahi M. Molé, il a trahi M. Guizot, il le trahira demain encore, lui, le maréchal Soult, le maréchal Gérard, et tous ceux qui lui tendront la main. Nous savons qu'il est sans foi, sans principes et sans parole; nous savons qu'il est compromis dans les plus déplorables affaires; nous le savons, et cependant nous ne voyons pas le moyen de nous passer de lui. — Voilà comment les partisans les plus chauds de M. Thiers le défendent. Jugez de ses ennemis!

Nous croyons rendre un véritable service à M. Thiers, en lui faisant connaître les sentimens que professent, à son égard, les personnes dont il cherche le plus à s'approcher en ce moment. On voit qu'elles sont disposées à l'accueillir; certes, c'est tout ce qu'il faut à M. Thiers. C'est un homme qui s'inquiète peu de savoir si on lui porte de l'estime; il n'en demande pas tant : un portefeuille est tout ce qu'il lui faut, et il peut en

prendre un dans presque toutes les combinaisons qui se préparent. M. Thiers est vraiment un homme d'esprit, il a trouvé une route nouvelle pour arriver au ministère et pour y rester.

Trois combinaisons se sont successivement formées depuis la retraite de M. le duc de Trévise. Dans les premiers jours, quelques paroles un peu aigres ayant été échangées entre le roi et ses ministres, on dut croire à la dissolution complète du cabinet. La brochure de M. Rœderer parut. Depuis quelque temps, M. Rœderer faisait de fréquentes visites au château. Le roi le voyait plus particulièremeut chez M[me] Adelaïde, lui parlait des heures entières, se complaisait à lui développer ses idées de gouvernement, et M. Rœderer tenait un journal des conversations du roi, dont il faisait souvent lecture à ses amis et à des hommes politiques marquans. Quand la brochure de M. Rœderer parut, tous ceux qui approchent le roi ne purent douter qu'en cette circonstance M. Rœderer n'avait été que la plume. Tout le monde reconnut la pensée, et dans le premier moment, le cabinet doctrinaire se sentit frappé de la foudre.

Les familiers du château ont vainement essayé de s'en défendre; on les a vus colporter la brochure de M. Roederer dans toutes les maisons qu'ils fréquentent, la vanter, la louer avec amour. Un noble duc attaché par ses fonctions, à la personne du roi, avait fait placer dans sa voiture quelques centaines d'exemplaires de *l'Adresse d'un constitutionnel*, et il ne rentra qu'après avoir épuisé toute sa provision. C'était tout simplement une seconde édition des ordonnances de Charles X, mais promulguées sans éclat, et qui se glissaient timidement sous les portes; un dix-huit brumaire bourgeois, qui apparaissait sans bruit et sans soldats, sur le seuil de la chambre.

Nous ne rechercherons pas, comme d'autres l'ont fait, si M. Roederer a écrit de sa main cette curieuse déclaration de principes, s'il en est seul le père et l'éditeur; nous nous bornerons à demander à tout homme de bonne foi, qui a vu de près les grandes affaires, et qui a entendu quelquefois les longs monologues politiques de l'auteur présumé de cet ouvrage, de quelle bouche ont pu sortir les maximes qu'on va lire, et quelle main a tracé ces satires et ces portraits fidèles:

« Il faut aux doctrinaires un *jésuitisme éclectique* qui ait son clergé, ses prêtres, ses profès, ses initiés, sa robe longue et sa robe courte dans les deux sexes; société profondément exclusive, dont la devise soit : Nul n'aura de l'esprit, des honneurs, des dignités, des emplois, même de la gloire et de la considération (si nous pouvons), hors nous et nos amis. — *Adresse d'un constitutionnel*, p. 2.

« D'où vient qu'on se récrie *surtout sur* la nullité du président du con-

seil, *sur* la nécessité d'un président homme de tête? Jusqu'à la nomination de cette présidence, le ministère inorganisé, est dit-on, dans l'anarchie. D'où proviennent ces proclamations que nous lisons tous les matins? D'où proviennent-elles? Est-ce du fond de la nation. Est-ce de ce qu'on appelle le public? Le pays est-il malheureux, souffrant, inquiet? L'initiation des lois utiles est-elle tarie tout à coup dans le gouvernement? Y a-t-il quelque partie d'administration paralysée? Y a-t-il d'autres retards dans l'expédition des affaires, que ceux qui résultent ou de l'indolence de quelque ministre, ou de son temps perdu en intrigues et en bavardage? Enfin, ne se tient-il plus de conseil du cabinet; n'y parle-t-on plus d'affaires publiques; les ministres ne s'y occupent-ils que de vaines disputes, de coalitions ou de séparations, de paix ou de guerre entre eux? Rien ne peut-il les ramener aux affaires de l'état, et n'existe-t-il dans ces conseils aucun *personnage* à qui la chose publique toujours présente inspire d'autres pensées et fasse sentir d'autres besoins que celui d'arranger de petites amnisties, et de rapprocher de petites inimitiés?

« Rien de tout cela. Tout va, tout marche dans le gouvernement. L'industrie, les arts, le commerce, le négoce, tout prospère. Le contentement est partout. Les familles se cherchent, s'invitent, se mêlent dans les amusemens les plus gais et les plus animés; l'antique palais des rois de France les réunit aussi comme une seule famille; là elles voient des modèles parfaits des vertus domestiques, et la puissance qui caresse ceux qu'elle rend heureux, après avoir soulagé ceux qu'elle ne peut dérober à la souffrance. D'où proviennent donc les clameurs, et pourquoi y mêlons-nous les nôtres?...

« Quand nous voudrions en ignorer l'origine, le pourrions-nous, en entendant ces autres bruits qui tous les matins annoncent des mutations dans le ministère, et qui partent des ministres eux-mêmes; ces mutations annoncées non comme l'intention du monarque de qui émanent les nominations aux places, mais comme la volonté de ceux qui les occupent, ou de quelques-uns d'entre eux?.... Les ministres ne sont-ils pas dès à présent en pleine oligarchie, et par cela même en violation flagrante de la Charte, et ne *mériteraient-ils pas d'être mis en accusation?*

« Il ne manque à leur système, pour être exprimé littéralement, que deux conditions déjà mises par eux à découvert, et qui sont aujourd'hui sous-entendues dans toutes leurs discussions sur la composition du cabinet.

« La première, c'est que les ministres doivent, à chaque renouvellement de chambre, obtenir une *adhésion formelle et authentique* de la chambre à ce qu'ils appellent leur doctrine ou système.

« La seconde, c'est que ces ministres doivent avoir un président de leur choix, et tenir avec lui des conseils indépendans de l'action, même de l'intervention du roi.

...... « Tenons pour certain que le conseil n'est sans direction, ni sans chef, et qu'il suffit au roi, pour maintenir la constitution monarchique, de dire qu'il ne souffrira pas que l'état subisse l'usurpation de *huit ou dix chefs*, quand la Charte n'en veut qu'un. »

« Le roi, pour nommer des ministres convenables, doit avoir, lui, un système, et ce système doit être que ses ministres aient les mêmes *principes* que lui, qu'ils ne se fassent pas des *doctrines* et des systèmes particuliers, qu'ils osent avouer et professer les principes de la Charte qui regardent la royauté, qu'ils ne consentent pas à la dégrader par des institutions où rien ne tempère la démocratie, et qu'ils ne viennent pas à faire, par les lois et les institutions, une république à la manière américaine, en se targuant de leur résistance à la démocratie des ruisseaux et des émeutes.

« C'est parce que le roi doit avoir un système en nommant ses ministres, que ses ministres n'en doivent avoir d'autre que celui du roi.

« C'est une question dérisoire de demander si des ministres qui ne font point un conseil constitué, qui ne peuvent être conseil que de fait et par le consentement du roi, qui ne doivent avoir d'autre système que celui d'agir selon la loi, sont en droit de provoquer, sur ce qu'ils appellent leur doctrine ou système, l'opinion d'une chambre qui n'a d'autorité que sur les *actes* du gouvernement, et de reconnaître en elle une espèce de *concile* politique ou de jugement universitaire, comme s'il s'agissait de la nomination de professeurs dans l'enseignement public. Une telle démarche blesse la constitution dans la prérogative royale, dans la dignité de la chambre, et dans le droit sacré que la nation s'est réservé à elle-même.

« C'est une offense envers la couronne, d'aller demander leur affiliation à la chambre; c'est rendre impossible, au moins difficile et hasardeux pour le roi, l'exercice du droit de congédier les ministres quand il juge qu'ils ne conviennent pas à l'intérêt public. En effet, que le roi renvoie des ministres adhérens à la chambre par le système convenu, la chambre repoussera les successeurs. Le roi aura pour ressource la dissolution de la chambre et l'appel aux colléges électoraux; mais les manœuvres des ministres disgraciés, jointes à celles des députés adhérens, attireront infailliblement au roi la disgrace d'une élection hostile.

« Et quel aspect présente un roi obligé d'appeler la nation à juger entre lui et les ministres qu'il a nommés, qu'il a droit de destituer; à se constituer leur partie adverse; à se mettre lui-même en jugement contre eux,

et à courir le risque de voir prononcer leur triomphe, lui leur chef et l'auteur de leur existence!

« *Gouverner* est le fait du roi, *avec un* au moins de ses ministres, avec *plusieurs*, avec *tous*, avec *d'autres encore* que ses ministres, quand le roi le veut. »

« Au fond, que signifie la prétention *au système* avancé par M. Thiers au nom de ses collègues dans la séance de la chambre du 5 décembre? On ne trouve que du vide dans ce mot, employé comme l'a fait M. Thiers. Ce ministre n'entend pas, sans doute, que chaque ministre ait une opinion arrêtée sur toutes les parties de l'administration et sur la conduite de tous les ministères comme de celui qui lui est confié. Sans doute, il entend seulement que les ministres doivent avoir un *parti pris* en commun sur les questions vives et dominantes qui sont agitées dans le public avec chaleur dans des sens opposés.

« Cette opinion serait juste, s'il s'agissait en France de questions telles que la réforme en Angleterre, ou si la république et la monarchie étaient mises en discussion dans les chambres. Mais il n'y a rien de tout cela parmi nous, et en effet, ce que M. Thiers appelle *le système* du ministère en France, se réduit à soutenir qu'il a bien fait d'autoriser la force a s'opposer aux émeutes, et qu'il fera bien de l'autoriser encore au besoin.

«Mais c'est un risible abus du mot de*s ystème*, d'appeler de ce mot la résistance aux complots et aux mouvemens subversifs. Cette résistance, la garde nationale l'opposerait spontanément, si elle n'était pas requise; dans l'occasion, la ligne ne restera pas en arrière, et dans les cas extrêmes, ce ne sont pas les systèmes des ministres qui font monter le roi à cheval et ses fils à ses côtés.

« Que les ministres présens et passés de Louis-Philippe nous disent, la main sur la conscience, s'ils croient que le roi ne soit pour rien dans les causes de l'heureuse situation où se trouve la France; que sa personne, sa famille même n'ait aucune part à la confiance généralement accordée au gouvernement par la nation et l'étranger; qu'ils disent s'ils croient qu'ils auraient opéré ce bien-être sans lui, s'ils ont la conviction qu'ils l'auraient opéré avec un autre que lui; qu'ils disent même s'ils ont la certitude que le roi n'aurait pu faire le bien sans eux et avec d'autres ministres qu'eux?

« Gouverner n'est point administrer, régner est encore autre chose que gouverner.

« Administrer, c'est assurer les services publics par ses propres œuvres ou par celles de subordonnés.

« Gouverner, c'est régler les difficultés d'administration quand elles intéressent le pouvoir, et que des oppositions en font des *affaires d'état*.

« Régner, c'est non-seulement gouverner selon les lois de l'état, c'est aussi agir dans les circonstances qui le permettent ou l'exigent; c'est faire ce que nul autre dans l'état ne peut faire avec le même succès; c'est ajouter personnellement à l'autorité des lois les influences morales.

« Administrer est le fait des ministres, chacun dans son département.

« Régner, c'est faire concourir les relations personnelles avec les puissances étrangères à établir et conserver d'utiles intelligences; c'est, dans les crises de guerre civile ou étrangère, payer de sa personne et monter à cheval. Dans la paix, régner, c'est s'occuper, sans distraction et sans relâche, des lois, des établissemens à faire pour le bonheur de son pays; régner, c'est ajouter à l'empire des lois l'exemple de toutes les qualités qui attirent le respect et la confiance des peuples; c'est être accessible, affable, affectueux; c'est être à propos grand et magnifique, simple et bon; c'est posséder cette véritable grandeur si bien peinte par un de nos grands moralistes : *Cette grandeur libre, douce et familière, qui se laisse toucher et manier*, qui se courbe par bonté vers les inférieurs, mais se relève avec dignité; qu'on aborde avec confiance et retenue; qui fait que les princes nous paraissent grands, et très grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits. Un prince que le ciel a favorisé d'une famille nombreuse règne aussi par tout ce que cette famille réunit de vertus et de grâces; il règne par l'aspect même du palais qui la renferme, et avec elle des modèles de toutes les vertus publiques et privées.

« Si le conseil privé est une dépendance de la royauté, la condition de la présidence est, comme celle du conseil, à la disposition du roi.

« Une présidence du con,eil des ministres n'est pas plus nécessaire, n'est pas plus indiquée par la Charte que le conseil même.

« Mais, supposé que le roi veuille ou autorise une réunion habituelle de ses ministres en conseil, il dépend de lui de leur donner un président ou de n'en avoir d'autre que lui-même, laissant aux ministres la faculté de s'en donner un pour l'ordre de leurs délibérations, en l'absence du roi, seul président de droit.

« Le roi ne peut abdiquer le droit de présider son conseil, quand il veut y assister, pas plus que le droit de le convoquer. Peut-il reconnaître la présidence d'un autre que lui présent? Demandera-t-il la parole? La parole pourra-t-elle lui être refusée ou retirée?

« Le roi, ayant autorisé des réunions périodiques de ministres, peut-il s'interdire d'y assister, et se borner à entendre le rapport du vote de la majorité, et à l'entendre de la bouche du président? Cette méthode ne peut se concilier avec la Charte. Les ministres ne peuvent s'engager réciproquement au vœu de la majorité. Chaque ministre devant contresigner

les actes de son ministère pour reconnaissance de sa responsabilité, il ne peut et ne doit l'engager que selon sa propre opinion.

« Enfin, sur la question de savoir s'il faut au roi un premier ministre, lisez l'histoire, réfléchissez sur les plaintes des parlemens et des peuples contre les premiers ministres. Rappelez-vous de quel œil étaient vus les Concini, les Albert de Luynes, les Richelieu, les Mazarin. Mais, laissant de côté le passé, interrogez Paris. Pourquoi aime-t-on à voir le roi au sein de la capitale? Pourquoi serait-ce un sujet de vive inquiétude et de chagrin profond de prévoir qu'il voulût bientôt fixer sa résidence à Versailles ou dans toute autre maison royale? Ce serait par les mêmes raisons qui font voir avec joie dans la famille le père de la famille; c'est parce que, quand il la voit, il ne l'oublie pas, il s'occupe d'elle, il étudie ses besoins, ses intérêts, ses goûts; il recueille ses craintes, ses espérances, ses plaintes et ses joies; il contracte l'habitude de se dévouer à son bonheur. Or, à quoi servirait cette habitude dans le roi qui nous gouverne, s'il lui était interdit de conférer avec ses ministres des intérêts publics dont il aurait été si soigneux de s'instruire? Il verrait ses agens s'égarer, marcher en sens contraire à ses sentimens, et il n'aurait d'autre moyen de prévenir ou de redresser leurs écarts, que de les renvoyer! Tout ce système est absurde et odieux. »

A la lecture de ces maximes, au langage, à ces formes qui lui étaient si connues, le ministère ne put douter d'où venait le coup. Il faudrait le pinceau de Hogarth ou de Charlet pour rendre l'expression des huit figures qui vinrent se placer autour de la table du conseil, après l'apparition de la fameuse brochure. La neuvième n'était sans doute pas la moins curieuse à observer. Enfin, après quelques minutes données mutuellement à l'observation, M. Guizot démontra, en bons et dignes termes, que le conseil était dans la nécessité de réclamer une prompte protestation contre ce pamphlet, qui attaquait tous les principes du gouvernement représentatif. Il demanda qu'un démenti éclatant fût donné dans le journal officiel, dans les feuilles ministérielles, dans les chambres, et partout, à ceux qui attribuaient l'écrit insultant de M. Rœderer à une personne auguste. Un flux de paroles répondit à la demande de M. Guizot, et submergea tellement le fait principal, qu'il fut impossible d'y revenir et de l'atteindre. Après trois quarts d'heure d'efforts inutiles, on vit enfin surnager de ce déluge oratoire une proposition à brûle-pourpoint, qui tendait à ramener immédiatement le maréchal Soult à la tête du conseil.

En vérité, le sort des ministres mérite quelquefois notre compassion! Ce n'est pas tout que d'avoir à redouter le feu continuel des journaux de l'opposition; au moment où ils s'y attendent le moins, la main qui devrait

les soutenir leur décoche un pamphlet virulent, et les signale, avec la véhémence et le style révolutionnaire d'un écrivain de *la Tribune*, comme des ennemis du roi et de l'état. Tantôt on leur refuse un président, tantôt on leur en impose un qu'ils redoutent; sans pouvoir, si ce n'est dans les détails, on leur demande en haut un dévouement sans bornes; plus bas, on les charge d'une responsabilité terrible; il faut à la fois qu'ils marchent et qu'ils reculent, qu'ils battent et qu'ils portent les coups; sort misérable et ridicule, situation honteuse et méritée qu'ils se sont faite eux-mêmes le jour où ils ont oublié l'origine de leur pouvoir, le principe du gouvernement qu'ils servent, et leur propre dignité.

A l'issue de ce conseil, la démission de tous les ministres fut *offerte* et *acceptée*. Elle avait été presque demandée. M. Thiers, le dernier, prit la parole, et dit que l'attachement qu'il gardait à la personne royale l'obligeait à conserver ses fonctions jusqu'au moment où il serait remplacé. Il ajouta que les télégraphes, les fonds secrets et la police, se trouvant sous sa main, il se dévouait à la tranquillité publique, en prolongeant les jours de douleur qu'il avait encore à passer au ministère. C'est alors qu'on lui répondit : « Soyez tranquille, monsieur, j'ai Gisquet, et je suis là. Nous répondons de la tranquillité publique. » — Le ministère n'existait plus.

Un message avait été dépêché au maréchal Soult avant le conseil. Un second message suivit le premier, et le télégraphe fut chargé de lui demander, en peu d'heures, son consentement. On sut bientôt que le maréchal ne pourrait être de retour que dans huit jours. Huit jours d'intrigues ministérielles! huit grandes journées de Figaro!

Dans la chambre et dans les salons politiques dominaient quatre noms, ceux de M. Molé, de M. Dupin, de M. Passy et de M. Calmon. Tous les noms qu'on leur adjoignait retombaient aussitôt dans l'oubli.

Deux jours après la démission des ministres, qui s'abstinrent, depuis ce moment, de toucher aux affaires, M. le marquis de Mornay et M. le marquis de Dalmatie, l'un gendre, et l'autre fils du maréchal Soult, se présentèrent sur la place de la Ville-l'Evêque, à l'hôtel Molé. La conférence fut froide. M. Molé les reçut dans son cabinet d'étude, en face du chef-d'œuvre de M. Ingres, de son beau portrait, qui semblait leur sourire ironiquement. M. Molé, encore tout froissé des déplorables intrigues de novembre, où l'on avait essayé de le jeter malgré lui, se tint sur ses gardes, et répondit qu'il avait fermement résolu de ne se mêler en aucune façon de la formation d'un ministère. — Si le maréchal Soult, dit-il à ses ambassadeurs, venait me présenter les noms de sept collègues qui offrissent des garanties de probité, d'honneur, de talent, et qui eussent les principes que je professe moi-même, je consentirais à accepter le por-

tefeuille des affaires étrangères, sous la présidence du maréchal, mais seulement en présence des ministres entrans, après avoir conféré avec eux tous, et établi les bases principales de notre administration. Novembre m'a rendu défiant. — On pense bien qu'on se sépara sans rien conclure.

On trouva les mêmes dispositions chez M. Dupin. M. Dupin s'est plus nettement posé depuis quelque temps. Au mois de novembre, il se défendait d'accepter un portefeuille; il mettait on ne sait quel amour-propre puéril à faire des ministres et à ne l'être pas. Aujourd'hui, M. Dupin dit à qui veut l'entendre, et hier il nous disait encore à nous-mêmes, qu'il est prêt à accepter le portefeuille de la justice, même sous la présidence de M. le maréchal Soult, si on lui donne satisfaction sur ses principes, et si le président du conseil s'entend avec tous ses nouveaux collègues, réunis, à cet effet, comme le demande M. Molé, pour poser les principales questions. « Nous voulons un ministère qui soit un, solidaire, indépendant et responsable, » a dit M. Dupin dans la discussion du projet de l'adresse de 1834; il le répète encore : il veut une présidence réelle, il veut un système ministériel, il veut tout ce que ne veut pas la brochure de M. de Roederer. C'est dire qu'on trouvera de hauts et puissans obstacles à composer un ministère dont M. Dupin ferait partie.

M. Dupin s'est attaché à un principe fécond, aux prérogatives de la chambre. Dans ses conférences avec le roi, il lui a répété ce qu'il dit à tout le monde, qu'il faut résoudre la question qui jette la France dans des crises périodiques, et en finir de tous ces fatigans épisodes, de ces comédies ministérielles qui se jouent depuis deux ans. Le malheur des hommes d'état, c'est de s'imaginer que, dans les affaires politiques, il s'agisse de personnes et non de principes, et qu'on peut éluder les questions seulement en admettant quelques noms nouveaux dans un cabinet. M. Dupin a le bon esprit de rejeter cette alliance. Différant de principes avec M. Thiers et M. Guizot, il déclare qu'un ministère de coalition entre eux et lui serait impossible, tandis que M. Molé parle quelquefois avec complaisance de la facilité oratoire de M. Thiers, et de l'agrément qu'il y aurait pour un ministère à se procurer la jouissance de ce bel instrument. M. Dupin, au contraire, défie qu'on marche deux mois avec une telle alliance. On serait divisé sur chaque question, dit-il judicieusement; on marcherait de difficulté en difficulté jusqu'à une dissolution nouvelle. Il faut que le roi ou la chambre fasse le ministère; et il ajoute qu'en acceptant sans conditions un portefeuille avec le maréchal Soult, il ne serait qu'un embarras pour le pouvoir, à qui il n'apporterait pas la majorité.

La force des ministres, dit-il enfin, n'est que dans les chambres; et il

serait absurde qu'ils songeassent à chercher ailleurs l'appui qu'ils prêtent au roi. En un mot, si M. Dupin consent à descendre de sa position de représentant d'un des trois pouvoirs constitutionnels pour prendre le portefeuille de secrétaire-d'état, ce ne sera qu'après avoir fait promulguer ses principes qu'il a clairement résumés dans ses derniers discours; ce ne sera qu'en s'appuyant sur des collègues qui les partagent, et après avoir proposé la réalisation de ses vues au président du conseil. Enfin, il n'acceptera qu'un poste, celui de garde-des-sceaux auquel le portent tout naturellement ses profondes études jurisprudencielles, et où il pourra appliquer des idées de réforme, mûries depuis long-temps. En cela, la conduite de M. Dupin est aussi honorable qu'elle est franche et logique.

Après ces ouvertures, M. Molé et M. Dupin s'étant fait connaître leurs sentimens par un intermédiaire, restèrent tranquilles, et ne cherchèrent pas même à se voir. Quelques mots furent échangés entre eux au dernier concert de la cour, et avant-hier au bal des Tuileries, ils se rencontrèrent dans la foule, et se dirent encore quelques paroles. Aucune entrevue n'a eu lieu, et cependant ils se regardent comme engagés. M. Passy et M. Calmon se sont également rattachés à cette combinaison, que ses auteurs eussent voulu réaliser sous le maréchal Gérard, mais dont ils n'ont pas exclu le maréchal Soult. Cette résolution a été notifiée plusieurs fois au roi par M. Dupin et par M. Molé, dans les visites journalières qu'ils font au château.

Aussi, dans les derniers jours de cette grande et mémorable semaine, signalée par des riens, la pensée royale s'est-elle efforcée de trouver un ministère plus facile à influencer et à conduire. Ce ministère devait se composer de tous les intimes. On voyait à placer M. Montalivet à l'instruction publique, M. Sébastiani aux affaires étrangères, M. Soult à la présidence; à laisser M. Thiers à l'intérieur, M. Persil à la justice; à ne s'entourer que de complaisans, d'une sorte de domesticité amicale, à se faire un conseil comme le veut la brochure, avec lequel on pût gouverner seul par soi-même, ou par un ministère à son choix, ou par d'autres encore que par ses ministres. A l'heure qu'il est, cette combinaison n'existe déjà plus, et ces élémens, trop maniables, se sont fondus sous la main qui les assemblait.

A force de réfléchir, on a vu, d'un côté, qu'on tenait sous sa main ce qu'on cherchait ailleurs; et de l'autre, que des pouvoirs rétrécis et disputés étaient encore mieux qu'une nullité entière et la retraite. M. Thiers voyant de grandes difficultés à se glisser dans le nouveau ministère sous le pan de l'habit de M. Molé ou sous la simarre de M. Dupin, désespérant de rentrer avec M. le maréchal Gérard et de nouveaux collègues,

trouve bon de revenir avec M. Soult, M. de Rigny, et tous ceux que n'entraînera pas M. Guizot. Mais déjà M. Guizot lui-même semble moins inflexible, et on ne voit pas pourquoi il repousserait la présidence du maréchal Soult, qu'il a acceptée si long-temps. Le roi et le ministère sont donc maintenant vis-à-vis l'un de l'autre dans une bouderie coquette, comme Titus et Bérénice, *invitus invitam*, personne ne veut avoir donné de démission, personne ne veut l'avoir reçue; il ne faut qu'un Arsace qui s'écrie :

L'intérêt, la raison, l'amitié; tout vous lie.

et nous aurons l'attendrissant spectacle d'une réconciliation renouvelée de la paix replâtrée de novembre.

Dans cette atmosphère d'intrigues, il paraît jusqu'à présent que rien ne n'est résolu; le roi ne veut pas du tiers-parti depuis qu'il s'est dessiné pour la prérogative parlementaire; nous aurons l'ancien cabinet, avec M. le maréchal Soult de plus, et peut-être M. Guizot de moins; car nous devons démentir formellement le bruit de l'entrée de M. Molé dans ce ministère. Vous figurez-vous le nom de M. Molé placé entre les marchés de guerre et les pots-de-vin du ministère de l'intérieur! Ainsi, la difficulté ne sera pas vaincue; la crise se prolongera, parce que les principes opposés demeurent en lutte; toute solution reste en suspend, et nous verrons se reproduire dans trois mois le même embarras qui a suivi la dissolution de novembre.

Et pourtant, pour se calmer, les intérêts auraient besoin d'un fort principe de gouvernement, d'une administration régulière, d'une liberté efficace; le pays haletant n'en peut plus de ces crises périodiques, qui tourmentent sa constitution et blessent ses droits les plus chers.

A l'extérieur, la crise devient grave, les tories veulent se maintenir au pouvoir, et le vague du discours du roi d'Angleterre n'est pas propre à les seconder. Rien n'est promis, un nuage environne les promesses royales par rapport à l'Irlande, aux *dissenters* de l'Écosse, à la réforme de l'église et du clergé. Le parlement a, comme en France, une grande mission à remplir. Il doit proclamer son droit comme la chambre des députés le sien; un amendement dans l'adresse doit constater les prérogatives de la chambre des communes, comme en France, un amendement au budget ou à la loi des 25 millions doit montrer au pouvoir l'esprit de la chambre et les décisions de la majorité. La lutte est ainsi engagée sur une très vaste échelle. Puisque ces deux couronnes veulent attaquer le gouvernement représentatif jusque dans son essence, eh! bien, il

faut que le pouvoir populaire résiste fièrement à cette violation des droits posés par la constitution des deux pays.

Six heures du soir. — Le maréchal Soult n'est pas encore arrivé. M. Sébastiani, dont on avait annoncé ce matin le retour à Paris, est retenu à Douvres par les vents contraires; mais le roi a reçu de ses nouvelles. M. Sébastiani refuse positivement de faire partie d'un cabinet, et de se charger de sa formation. Il demande à retourner au plus tôt à son poste, à Londres. Il ne reste donc plus que la combinaison du maréchal Soult, sous lequel, à l'heure où nous écrivons, M. Molé et M. Dupin sont moins disposés que jamais à accepter un portefeuille.

M. Thiers a laissé voir, ce matin, de nouvelles prétentions au ministère des affaires étrangères, et M. Guizot ne paraissait pas éloigné d'accepter le portefeuille de l'intérieur, même sans la présidence de M. de Broglie.

THÉATRES.

Le CHATTERTON de M. de Vigny obtient décidément au Théâtre-Français un succès beaucoup plus grand que n'eussent permis de l'augurer les jugemens de la critique. On se souvient en effet que, lors de la représentation de cette pièce, la critique, tout en constatant le fait de la réussite, se montra, pour son compte, sévère et difficile, et éleva, contre le mérite de cette œuvre dramatique, d'assez graves objections. Nos lecteurs n'ont pas oublié sans doute la thèse développée dans notre dernier numéro par l'un de nos collaborateurs; sans prétendre le moins du monde revenir sur ce qui a été dit alors, nous sommes bien aises néanmoins de nous expliquer sur le dementi donné, par un succès soutenu, aux prédictions fâcheuses de quelques-uns des juges les plus exercés de l'art.

On a fait du drame de M. de Vigny des critiques sérieuses. On a remarqué qu'entre Chatterton et Kitty-Bell l'action ne se nouait pas; qu'il y avait entre eux une explication toujours imminente et toujours ajournée, de telle sorte qu'entre les deux acteurs principaux le drame restait suspendu, et que les ressorts ordinaires de l'intérêt n'étaient pas mis en mouvement. On a dit en conséquence que ce n'était pas un drame, mais une élégie, plutôt faite pour la lecture que pour la scène. Voilà ce qu'on a dit, et ce que, sauf quelques restrictions dans les termes, peu de personnes ont contesté.

Et avec tout cela la pièce a réussi. Le public a applaudi, il a fait mieux, il a pleuré, et il y retourne avec persévérance. Qui a tort? Est-ce le public? est-ce la critique?

Pour nous, nous l'avouons, en matière de théâtre, le public est juge

souverain. Qu'est-ce en effet que le public, si ce n'est une réunion désintéressée d'hommes qui vivent chaque jour, non pas seulement de la vie d'imagination, mais de la vie pratique, cette source inépuisable où l'imagination doit venir sans cesse se retremper et se rajeunir. Le public ignore et veut ignorer les poétiques, les règles, les conditions absolues de l'art; il dit au poète : Touchez-moi, faites couler mes larmes, et si vous me présentez le miroir, faites que je m'y reconnaisse. A ces conditions, je vous aime et je vous applaudis. Prenez-vous-y d'ailleurs comme vous voudrez, suivez ou enfreignez les règles, peu m'importe, car ce que je vous demande, ce n'est pas d'ajuster des syllogismes, mais de faire mouvoir des hommes, des hommes vivans, pétris de chair et d'os comme moi.

Le public peut être surpris un moment, il pourra se laisser entraîner, siffler à la première représentation *le Misantrope* ou *le Barbier de Séville*, parce que le public est impressionnable, mobile, humain, et par conséquent faillible. Mais comme, par la même raison, il est sensible, comme il est composé d'intelligences différentes et de tous degrés, il s'établit entre toutes ces impressions inégales et diverses une fusion et une sorte de contrepoids, dont le résultat moyen constitue à nos yeux un jugement relativement et définitivement infaillible.

L'esprit de la critique, lui, dérive d'une source tout opposée. Le critique, pour être critique, doit avoir peu de spontanéité, peu d'abandon; être plus propre à réfléchir sur les impressions qu'à les recevoir; accoutumé à prévoir les résultats et les combinaisons des sentimens de l'ame une fois mis en jeu, il ne se laisse point emporter, il ne pleure pas, il juge; il ne vit pas, il regarde vivre. Les règles de l'art, la pratique des grands-maîtres, et leurs traditions, sont présentes à son esprit, et lui fournissent à chaque instant de nombreux points de comparaison. Vous croyez que c'est CHATTERTON seulement qu'il écoute, tandis que le spectacle de chaque scène réveille, et fait vibrer en lui le souvenir de toutes les tentatives analogues qui ont illustré le théâtre, en sorte que, moitié présent, moitié absent, ce n'est pas à l'œuvre du poète, mais au travail de son propre cerveau qu'il assiste, à la comparaison qui s'y établit.

Aussi quand il vous aura longuement entretenu des vices du poème, du défaut d'agencement des rôles, de tous les griefs, plus ou moins fondés, que son esprit d'analyse lui suggère, dites-lui seulement : « Tout cela est vrai peut-être, mais veuillez m'expliquer comment il se fait que j'aie pleuré. » A cela, rien à répondre, les larmes, l'émotion ne sont point du ressort de l'analyse; c'est là un fait mystérieux, illogique, irrationnel; c'est un fait de sentiment, placé au-dessus du raisonnement et de la dis-

cussion, et c'est aussi le plus grand triomphe du poète, la plus belle gloire qu'il puisse ambitionner, le succès le plus grand où puisse prétendre un homme, puisque la perfection n'est pas de ce monde, et que ce serait folie de l'espérer pour soi ou de l'exiger dans les autres.

Est-ce à dire pour cela que les conseils et les objections de la critique soient sans valeur et inutiles au poète? non, sans doute; il faut de ces hommes sévères et exigeans, pour que le poète ne s'absorbe pas dans la contemplation de son succès, et qu'il travaille toujours, les yeux fixés sur un type de perfection dont il s'inspire, et dont il puisse, dans son ébauche, reproduire quelques-uns des plus nobles attributs.

Nous avons été bien aises de trouver cette occasion de revenir sur la pièce de M. de Vigny; car l'opinion de notre collaborateur a été sévère à son égard, et si notre impartialité nous a fait un devoir de laisser libre carrière à la critique dans l'exercice rigoureux de son droit, nous aimons à témoigner, pour notre part, de l'émotion peu scientifique peut-être, mais vive et profonde que ce drame nous a fait éprouver.

— L'Opéra a donné *la Juive*. Dès long-temps on racontait toutes les merveilles de l'ouvrage nouveau, et pourtant, dans l'énumération verbeuse des prodiges qui devaient ramener la foule dans des sentiers qu'elle semblait vouloir oublier, tous s'étaient bien gardés de dire un mot de la musique. Or, ce silence avait augmenté l'empressement du public, et, ce soir-là, c'était de musique surtout qu'il était avide et curieux; car, pour le reste, il le savait déjà par cœur, devant que les portes fussent ouvertes, les lustres allumés. Les journaux avaient tous pris soin d'annoncer que le livret était de M. Scribe, et pour quiconque avait quelque habitude du théâtre comme l'entend M. Scribe, et des moyens épiques et grandioses qu'il emploie tous les jours à l'édification de ses œuvres lyriques, il était facile, bien avant le lever du rideau et sur le simple titre, de construire le drame scène par scène, et tel qu'il avait dû sortir d'un seul jet de cette tête académique. On savait d'avance que, dans cette pièce, il y aurait une Juive, que cette Juive serait séduite par quelque prince catholique, comme cela était arrivé déjà dans *la Muette de Portici*, du même auteur, et qu'au dénouement, le prince catholique serait banni et la Juive brûlée, à la grande satisfaction de soixante comparses, promenant la croix de Jésus-Christ sur des tréteaux, et grotesquement affublés de robes pontificales.

On savait d'avance que tout cela serait écrit dans un style incroyable, parsemé de gracieux solécismes, d'antithèses choisies et de sonnantes métaphores, et de toutes ces scènes dont le sol qu'ensemence M. Scribe est

d'ordinaire si luxuriant. Sa mise en scène était révélée, elle aussi; on avait fait tant de bruit des cuirasses de fer, des caparaçons d'acier, des housses de velours, d'or et d'argent, et de toutes les splendeurs de ces cortéges impériaux, et de ces interminables processions qui, du commencement à la fin, ne cessent de défiler, à la joie des curieux.

Mais la musique, c'est là qu'était tout le mystère! Quelle serait donc la musique de *la Juive?* Que Rossini demain écrive un opéra, et tous ceux qui ont suivi dans ses développemens successifs cette organisation miraculeuse, en pourront hardiment préjuger le style et la dimen-sion. Rossini est un homme en qui l'on doit avoir aujourd'hui toute confiance. Cette imagination sereine et calme, et qui se repose dans sa force et sa toute-puissance, n'aura plus désormais que des élans réguliers et sublimes. Certes nul ne sait dans quel nuage ira se perdre un jour l'aigle qui s'est arrêté sur les sommets de *Guillaume Tell*, et qui depuis, silencieux, regarde le soleil se coucher à l'occident. A coup sûr, s'il ouvre encore ses ailes, ce ne sera pas pour descendre. Mais M. Halévy! que pré-voir du style de M. Halévy? quelle conjecture rationnelle faire sur un ouvrage important et nouveau de l'auteur de *Clari*, de *l'Artisan*, de *la Langue Musicale*, du *Dilettante d'Avignon*, etc., etc.? Aussi, la rumeur était grande dans le public. — Il a changé de manière, disait-on; il a cessé d'imiter Rossini et les Italiens. Halévy est un homme d'avenir; la mélodie a chanté en lui, et dès ce jour il a quitté les sentiers battus pour se recueillir dans son œuvre, et fonder une école nouvelle. L'attente —du public a été trompée lorsqu'après avoir cherché pendant cinq heures la musique de M. Halévy dans *la Juive*, il ne l'a pas trouvée.

En effet, vainement le public avait ouvert à la musique toutes les avenues de son intelligence, en vain il écoutait avec recueillement, en vain il s'est mis en travail de découvrir, sous cet amas de notes, des formules neuves, des chants inouïs encore, des modulations originales. Nous plaignons sincèrement M. Halévy. Sans doute, sa partition est restée enfouie sous les casques, les cuirasses et les cottes de mailles; car il est impossible de prendre au sérieux ces masses de voix et d'instrumens qui, pendant cinq heures d'horloge, accompagnent, sur des chants écrits selon Rossini, Auber et Meyer-Beer, les processions qui entrent dans l'église, et les chevaux qui piaffent dans la rue.

On a trouvé sévère le jugement que nous avons porté sur le dernier ouvrage de M. Bellini, et cela n'a plus rien qui nous étonne aujourd'hui, que nous venons d'entendre *la Juive*. Nous sommes tout disposés à jeter, avec les nobles dames qui fréquentent le Théâtre Italien, des couronnes de fleurs et des gerbes de laurier aux pieds du jeune auteur des *Puritains*.

Il est triste cependant d'avoir à réhabiliter une œuvre médiocre, par cette seule raison qu'il vient d'en éclore une pire. Durant tout le cours de la représentation, le public est demeuré parfaitement froid et dédaigneux. A la fin, quelques amis ont voulu faire une petite ovation à M. Halévy, qu'ils ont appelé à cris tumultueux.

Personne, dans la salle, ne s'est opposé à ces innocens désirs, manifestés avec tant de bonne foi et d'unanimité. Déjà les loges étaient désertes, et le public a senti qu'il devait se retirer pour ne pas troubler cette fête de famille. M. Halévy a paru traîné par Nourrit. Arrivés sur le proscénium, M. Halévy et Nourrit se sont embrassés dans une accolade toute fraternelle. Que si vous nous trouvez sévères envers un homme de conscience et de talent, nous répondrons que devant la critique honnête et pure, il n'existe que des œuvres bonnes ou méchantes, et que c'est son devoir de cultiver les unes, et de les émonder, afin qu'elles fleurissent au soleil, et d'arracher les autres sans pitié : il est pénible, nous le savons, d'élever la voix pour troubler un auteur dans sa fête; mais les intérêts de l'art marchent avant ceux d'un individu, et quand on le doit, ce serait lâcheté d'hésiter un instant à le faire. On n'arrache l'ivraie avec obstination que là où l'on sait bien que le bon grain peut naître.

Quelles que soient nos critiques, néanmoins nous ne serions pas surpris que *la Juive* réussît à fixer la foule, et valût à l'Opéra de belles recettes. La pompe du spectacle, les beaux talents de Nourrit et de Mlle Falcon sont de puissans auxiliaires.

— On vient de représenter à l'Ambigu-Comique un drame en cinq actes de M. Mallefille, *Glen-Arvon*, qui se recommande par des qualités littéraires assez rares à ce théâtre. C'est le premier ouvrage d'un jeune homme pour lequel ce début nous paraît du plus heureux augure.

— On nous raconte une anecdote qui, pour n'avoir pas été insérée dans la colonne gauche, partie officielle du *Moniteur*, n'est cependant pas tout-à-fait invraisemblable. M. Anatole Demidoff, est décoré, voilà le fait; voici maintenant l'explication : M. Anatole Demidoff, qui a eu le malheur d'acheter le tableau de M. Bruloff, sans doute par patriotisme, ce qui est fort excusable et peut-être méritoire, a eu le bon goût de se dédommager au dernier salon, en achetant la *Jane Grey* de M. Paul Delaroche. Il paraît que l'acquéreur de ce tableau si vanté n'a pas trouvé dans la possession du chef-d'œuvre une joie suffisante. Il a cru que son rôle de Mécène méritait une récompense; il a eu la fantaisie d'être décoré de la légion-

d'honneur. M. Paul Delaroche s'est entremis avec empressement pour combler les souhaits de son illustre protecteur : il s'est adressé à M. Edmond Blanc, qui en a parlé à M. Thiers. Le jeune ministre était dans un accès de mauvaise humeur, et a refusé net. Sur les instances réitérées de M. Paul Delaroche, M. Cavé s'est employé activement dans la même négociation. Il a saisi l'instant favorable, il a surpris son excellence dans une heure d'épanouissement et de générosité. M. Thiers a signé le brevet, et sa majesté a daigné approuver. M. Anatole Demidoff a maintenant un bout de ruban à sa boutonnière. M. Edmond Blanc a reçu les *remercîmens* de son client, et M. Cavé n'a, pour toute récompense, que le souvenir d'une bonne action. Il s'applaudit sans doute d'avoir encouragé le noble étranger qui encourage si magnifiquement la peinture de France.

— La première livraison du *Voyage dans l'Amérique Méridionale*, de M. d'Orbigny, a paru à la librairie de Levrault. Nous avons déjà dit quelques mots du voyage de M. d'Orbigny; nous attendrons, pour en parler plus en détail, que plusieurs livraisons aient paru.

SUITES A BUFFON. — La neuvième livraison de cette belle collection vient de paraître chez le libraire Roret. Elle se compose du second volume de l'*Introduction à la Botanique*, par M. A. de Candolle, digne héritier du nom et du savoir de l'illustre botaniste de Genève. Ce traité est ainsi complet, et les amis de la plus populaire des sciences naturelles peuvent se le procurer à part. Les éloges que nous avons donnés, dans le temps, au premier volume, sous le rapport de la méthode, de la profondeur de la science, et de l'élégante concision du style, s'appliquent en entier à celui-ci, qui comprend la méthodologie, la glossologie, la géographie botanique et une histoire abrégée et substantielle de la science, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. L'éditeur des *Suites à Buffon* nous promet que, sous peu, d'autres traités seront également terminés. Il en est un certain nombre dont rien encore n'a paru; ceux-ci sont sous presse et paraîtront de même à une époque prochaine. Le succès de ce grand ouvrage est désormais assuré, et ce n'est que justice rendue aux hommes laborieux qui lui ont consacré leurs veilles.

F. BULOZ.